

R. P. ROGER DUSSECLE S. SP.

ARCHIPEL

DE

CHAGOS

EN MISSION

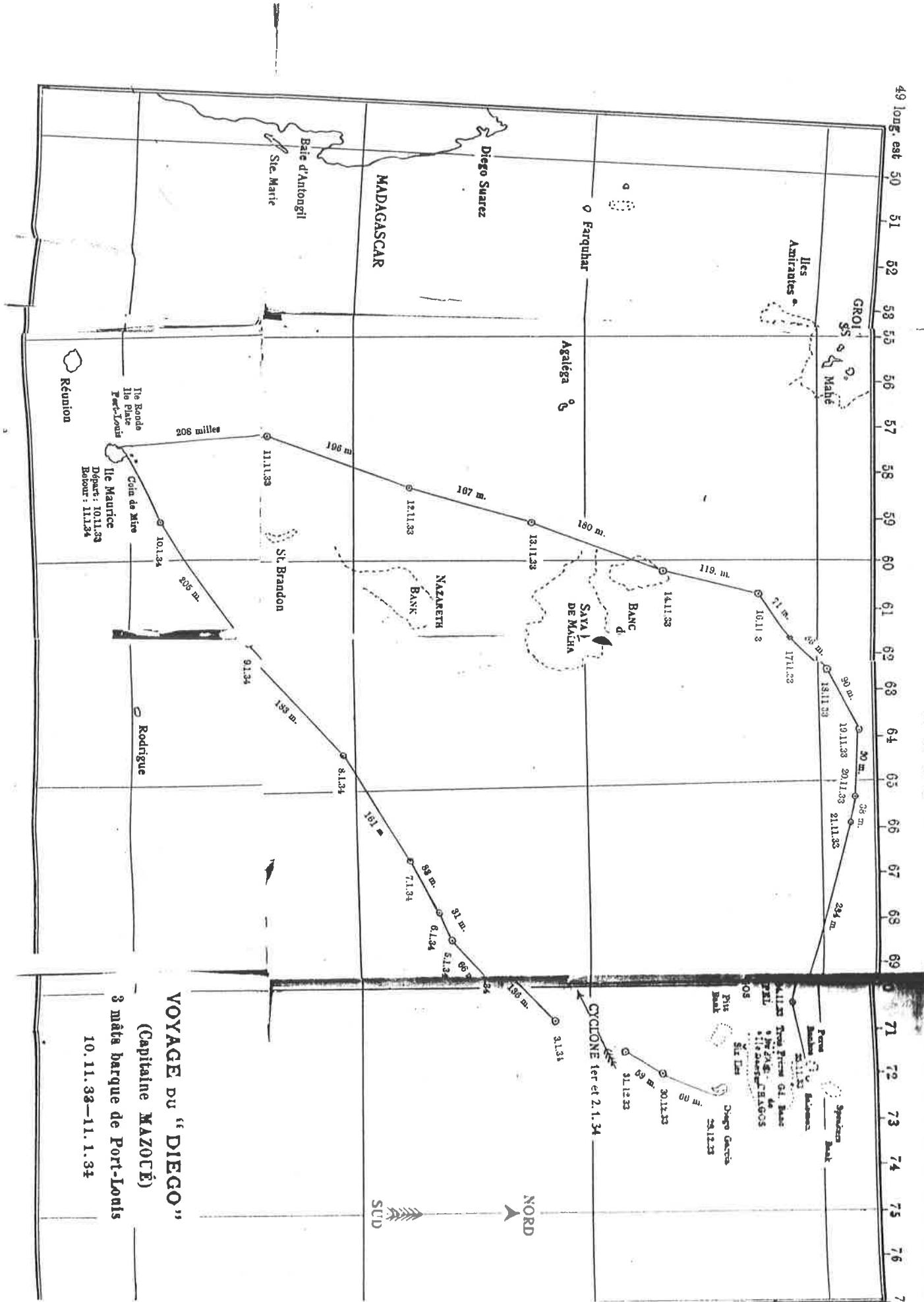
10 Novembre 1933—11 Janvier 1934.

PORT-LOUIS—ILE MAURICE

THE GENERAL PRINTING & STATIONERY CO. LTD.

T. Eycleshymer, Administrateur

MCMXXXIV



VOYAGE DU "DIEGO"

(Capitaine MAZOCÉ)

3 mât barque de Port-Louis
10.11.33-11.1.34

A

SA GRACE MONSEIGNEUR JAMES LEEN,
Archevêque-Évêque de Port-Louis,
hommage respectueux.

A

MONSIEUR L'ABBÉ PAUL LUSLEY.

R. D.

LETRE PRÉFACE

de Sa Grâce Monseigneur JAMES LEEN

Archevêque-Evêque de Port-Louis

Palais Episcopal,

Fête de la Pentecôte,

20 Mai 1934.

Bien cher Père,

Je vous remercie de m'avoir envoyé l'excellent récit que vous avez fait de votre tournée apostolique à l'Archipel de Chagos. Je tiens d'en achever la lecture ; et je ne saurais vous exprimer toute la joie et la consolation qu'elle m'a procurées.

Je me soutiens d'avoir lu que le Diocèse de Port Louis, quelque petit qu'il soit au point de vue territoire, présente néanmoins, in parvo, toutes les situations que

l'on rencontre ordinairement dans les pays de mission.

En effet, depuis les paroisses intensivement organisées, florissantes en œuvres, et où le chiffre des communions pour une année dépasse les cent mille, jusqu'à ces petites communautés de fidèles dispersés sur des îles lointaines, difficiles à atteindre en raison de la rareté des communications, on passe par toute la série des problèmes missionnaires. L'admirable relation, si vivante, si pittoresque, que vous livrez à la publicité en répondant à notre désir, met puissamment en relief l'un de ces problèmes.

A des distances variant de 600 à 1000 milles, se trouvent plusieurs groupes de petites îles appartenant à notre diocèse, et dont la population se chiffre à environ 1500 fidèles. Comment les atteindre ? Comment les évangéliser ? Hélas ! jusqu'à présent, ces pauvres âmes ont été plus ou moins abandonnées. Nous cherchons à porter remède à cette douloureuse situation ; aussi, nous avons voulu organiser des tournées apostoliques régulières.

Nous avons tenté un commencement ; et maintenant, nous espérons pouvoir entraîner un missionnaire au moins une fois par année dans chacun de ces groupes. Appel a été fait à de bonnes volontés pour entreprendre ces longues et périlleuses traversées. Avec esprit de générosité, vous avez répondu.

En lisant ces pages si édifiantes, si intéressantes, nous avons la douce consolation de constater le grand

bien réalisé auprès de nos chers enfants de là-bas. Grâce à votre plume alerte, nous pouvons assister à toutes les péripéties de ce long voyage. Nous participons à vos joies, nous partageons vos inquiétudes, nous sympathisons avec vous dans vos peines, surtout dans celle d'avoir à fermer les tabernacles, qui, pendant quelques jours, par la présence divine, ont fait le bonheur de ces pauvres âmes si arides de Dieu. Ah ! nous comprenons vos larmes et les leurs. Et nous pensons à ce grand mystère de la Providence divine : le choix et la diversité dans la distribution des grâces. Les uns en reçoivent beaucoup ; les autres semblent en être grandement privés. Pourquoi ? Mystère de Dieu !

Mais à ceux qui auront beaucoup reçu, Dieu demandera davantage. Aussiôt, notre pensée s'élève vers un autre mystère : celui du Corps Mystique. Appartenant à un même organisme mystique, membres d'un même corps, nous sommes tous solidaires et dépendants les uns des autres. Chacun donc, à sa manière, selon ses aptitudes et les grâces qu'il reçoit, doit apporter sa contribution de service à l'œuvre immense de l'évangélisation et de la sanctification du monde : c'est un devoir qui impose le baptême. Le caractère baptismal, en le faisant participer au sacerdoce du Christ, revêt chaque fidèle de la dignité d'apôtre. Refuser ce rôle d'apôtre, se désintéresser du progrès du Royaume de Dieu sur terre, et ne s'occuper que de ses intérêts propres

— fussent-ils spirituels — serait contredire le caractère qu'on a reçu. Apôtres, tous peuvent et doivent l'être, sinon par le ministère direct, du moins par les mérites de la prière, de la mortification et de la souffrance. C'est le dogme de la Communion des Saints.

Que ceux qui lisent ces belles et touchantes pages se rappellent cette doctrine ! qu'ils s'animent d'un désir réel d'obtenir pour ces pauvres âmes une abundance de grâces qui compenseront celles dont elles sont privées.

Et pourquoi nos jeunes gens ne répondraient-ils pas à l'appel si pressant que vous leur lancez en manière de conclusion. PuisSENT-ILS entendre la voix de Notre

Seigneur qui les centre, et venir se joindre à ceux qui déjà donnent leurs peines et leur vie, pour la plus grande évangélisation du monde !

Veuillez croire, mon cher Père, aux religieuses amitiés de votre tout déroué,

¶ JAMES,

Archevêque-Evêque de Port-Louis.

L'archipel de Chagos, vaste groupement d'îles et de récifs de coraux, est situé dans l'Océan Indien entre les parallèles 4.44 et 7.39 Sud, et les méridiens 70.50 et 72.44 Est. Des différentes îles qui le constituent, je ne nommerai que celles qui nous intéressent au point de vue religieux, les seules du reste que nous ayons visitées.

Au centre de l'Archipel s'étend le Grand Banc de Chagos, d'une forme ovale irrégulière couvrant une surface de 95 milles de long. (E. N. E.—O. S. O.) sur 65 milles de large. Sur la limite de ce banc, se détachent, à l'Ouest, les Trois Frères, l'Île d'Aigle flanquée de l'Île aux

NOTES SUR L'ARCHIPEL

I

Vaches, et l'Ile Danger. Au nord et en dehors, se trouvent le groupe de Pérös Banhos, et le groupe de Salomon. Au Sud Ouest, en dehors également, émerge le groupe de Six Iles ; et plus au Sud encore et à l'Est, Diégo Garcia.

Toutes ces îles offrent sensiblement le même caractère : une longue chaîne de terrain de formation madréporique, plantée de cocotiers aux-quel font une ceinture des manioc sauvages qui poussent au bord de la mer ; puis, la ligne des brisants pointe à chaque extrémité pour aller rejoindre sous eau, l'île ou les îles voisines.

Les baies, au milieu des groupes, lorsque ces derniers sont bien constitués en bracelets, sont très calmes, très sûres ; et les navires, lorsqu'ils y peuvent pénétrer, car il arrive que les passes, — en particulier à Salomon et plus encore à Six Iles — sont très peu profondes, y sont magnifiquement abrités. Toutefois, ils ont à prendre garde aux pâtes souvent nombreux et à fleur d'eau qui encombrent les baies.

Le voyage dont le récit suivra ces notes, entrepris dans une saison où les calmes sont fréquents dans cette région proche de l'Equateur, a été relativement bien mené, ainsi que l'on pourra s'en rendre compte sur la carte.

Partis de Port Louis (Ile Maurice) le 10 novembre 1933 à 2h. de l'après midi, nous jetions l'ancre dans la baie de Pérös Banhos le Samedi

Pérös Banhos (lat. 5.21 Sud—long. Est) est le groupe d'îles le plus vaste de l'archipel de Chagos, et atteint presque l'île de Diégo Garcia. La baie de Pérös a une surface de 120 milles carrés, sur le tour de laquelle on peut compter 31 îlots. Le rivage, vers la haute mer, est engagé de rocs, de brisants, amas de coquilles sans cesse battus par les vagues, tandis l'intérieur de la baie, le rivage est plus

25 du même mois. Le 1er décembre nous appareillons, pour arriver à Salomon la même journée à 2 h. de l'après midi nous restons jusqu'à 6. Puis, continuant le périple, le samedi 9 nous étions à l'Ile d'où nous repartions le lundi matin 11. aborder aux Six Iles le lundi soir ou le matin (cf. le détail dans le journal). Le 14, nous remontons vers le nord, nous a encore une fois à l'Ile d'Aigle, pour de nouveau gagner Pérös Banhos le dimanche 17. Le 18 nous reprenons la route du sud et nous croisière, le mercredi 20 décembre. Le matin, appareillage ; et le 11 janvier nous étions au mouillage, devant la rive de Port Louis, à 4 heures du matin.

Plusieurs passes donnent accès dans la baie de Péros, dont les principales sont : au nord, entre l'Île Moresby et l'Île Diamant ; au sud, l'ouest, entre les Deux Sœurs et l'Île Poule. L'établissement principal est situé à l'Île du Coin, qui se trouve, comme son nom l'indique, au coin S. O. du groupe. C'est là que l'on traite les cocos, dont les plants recouvrent la totalité des îles, pour en extraire le copra et l'huile de copra.

Salomon (lat. 5.20 Sud — long. 72.16 Est), l'île Boddam, à 13 miles environ de l'île Co. quillage, du groupe de Péros, est la principale île du groupe de Salomon composé de 5 grandes et de 6 petites îles. Elle est située à l'extrémité S. O., au fond de la baie en forme d'ovale irrégulier de 5 milles de long et de 3 milles de large.

La passe, au N. O., entre l'île Anglaise et l'île de la Passe, est séparée en deux par un énorme pâté à fleur d'eau ; du côté E., il a 3 brasses de profondeur, et du côté O. 2 brasses seulement. Entrée difficile, surtout pour les navires à voiles. Et ce qui rend encore plus dangereux le séjour dans la baie, ce sont les nombreux pâtés qui l'encaissent.

l'île d'Aigle (lat. 6.11 Sud — long. 71.20 Est) est située sur la limite ouest du Grand Banc de Chagos, à une dizaine de milles entre le Trois Frères à l'Est et l'île Danger au Sud. Longue de 2 milles et demi, sur une largeur de $\frac{3}{4}$ de mille, elle occupe la position N. S. Elle est entièrement entourée d'une ceinture de brisants, à environ $\frac{1}{4}$ de mille sur le rivage S. E., tout contre la terre sur le rivage N. O. ; lesquels brisants des deux versants se rejoignent aux deux extrémités de l'île, pour continuer au nord sur une longueur de 5 encablures (à fleur d'eau) et au sud sur une longueur de 1 mille $\frac{1}{2}$, opérant ainsi la liaison sous marine entre l'île d'Aigle et l'île aux Vaches. A noter cependant dans cette ligne de brisants entre les deux îles, une cassure de 5 à 8 brasses de profondeur sur une longueur de 1 mille.

Quand les vents soufflent du N. O. le mouillage sûr est du côté S. E. ; et vice versa.

Six îles ou îles Egmont (lat. 6.39 sud — long. 71.22 Est). Ces îles sont situées à environ 5 milles au sud de l'extrémité sud-ouest du Grand Banc de Chagos. Au nombre de sept : l'île aux Rats, l'îlot aux Rats, l'île Cipaye et l'île Lubine dans la partie ouest, l'île Caraïpe, l'île Tatamaka et l'île Sud-Est, dans la partie Est, ces îles sont disposées sur le pour-

tour d'un atoll de forme orale de 5 milles $\frac{1}{2}$ de long sur deux milles de large, dont l'orientation est N. O.—S. E.

La lagune intérieure est entièrement encerclée de pâtes presque à fleur d'eau ; ce qui rend excessivement dangereuse l'approche de l'Ile principale (Ile Sud-Est) — approche d'ailleurs qui n'est possible qu'aux navires de faible tonnage puisque l'unique passe, située au nord de la baie n'atteint, dans le seul endroit praticable, que deux brasses de profondeur. A l'extérieur de l'atoll, ce ne sont que brisants, à environ $\frac{1}{4}$ de mille de la terre; et immédiatement, sans transition, on se trouve sur les grands fonds de la haute mer.

Diégo Garcia (lat. 7.20 Sud—long. 72.25 E.) Diégo Garcia, (la plus au sud des Iles de Chagos) est un immense atoll de forme très irrégulière de 13 milles de long du nord au sud, et atteignant 6 milles dans sa plus grande largeur, au nord. Des récifs de coraux font ceinture, à l'extérieur comme à l'intérieur, excepté au nord où se trouvent les passes, gardées par 3 flots (l'Ile de l'Ouest ou Ile Majaz, l'Ile du Milieu, et l'Ile de l'Est ou Grand Barbe) qui se dressent sur une ligne un peu cincture qui relieraient les deux extrémités de l'Ile : Pointe Simpson au N. O., large de 1 mille $\frac{1}{2}$ et Pointe Barton au N. E.,

très étroite. En réalité, la seule passe praticable pour navires à voiles est la Main Pass, entre l'Ile Majaz et l'Ile du Milieu.

Dans la branche Ouest, surtout partie nord, on rencontre plusieurs marais d'eau saumâtre, lesquels marais sont parfois atteints, aux grandes marées, par la mer qui semble avoir gardé, de l'extérieur de l'atoll, des droits de passage impréscriptibles.

L'établissement principal est situé à la Pointe de l'Est, petite langue de terrain qui s'avance, sur l'intérieur de la baie, à mi chemin à peu près des deux extrémités de la branche Est de l'Ile. Un autre établissement existait autrefois à la Pointe Marianne, de l'autre côté de la baie, au tiers à peu près de la branche Ouest de l'Ile, vers le nord ; mais cette résidence a été fermée, tout le travail industriel ayant été concentré à la Pointe de l'Est.

* * *

Toutes ces îles, dont je viens de parler, sont plantées de cocotiers. Le fruit est travaillé sur place et fournit le copra, qui n'est autre chose que l'amande de la noix. Le travail des hommes consiste en général à éplucher les cocos, c'est à dire à extraire de sa bourse, au moyen de gros pieux de bois terminés par un solide fer de lance,

la noix qui sera cassée par les femmes : travail de "décoquage." Le copra, ainsi détaché de la noix, sera mis à sécher au soleil, ou, en cas de mauvais temps, sur des grilles de calorifère. Il est alors prêt pour l'exportation. Le navire de la compagnie, sur lequel je me suis embarqué, passe dans les îles 3 ou 4 fois par an et prend chargement du copra qui est envoyé de Maurice en Europe pour l'extraction de l'huile : l'huile de copra.

Autrefois, l'huile était extraite sur place. Mais depuis un certain nombre d'années, cette industrie a été plus ou moins abandonnée. Toutefois, pour l'usage courant et les besoins de certaines industries secondaires, l'on continue, dans les îles, à extraire l'huile du copra. Cela, à l'aide de moulins très primitifs consistant en un cylindre de fonte double à l'intérieur d'un cylindre de bois, dans lequel pivote, légèrement incliné, un énorme rondin de bois dur qui fait office de broyeur. Un grand bras transversal, tiré par 4 ou 5 burriques imprime au pivot un double mouvement de rotation et de translation ; et le copra, tassé, écrasé sur les parois internes du cylindre, se libère de son huile qui s'écoule à la base du moulin. Cette huile est en général très pure. Le résidu du copra s'appelle "poonak", et constitue la nourriture ordinaire des volailles et des porcs.

~~A quelques pas de l'établissement se trouve un camp. C'est là qu'habitent les laboureurs (dans un mot anglais "labourer", qui signifie travailler — ne pas confondre avec les laboureurs de France dont le travail consiste à labourer la terre). Au point de vue matériel, les laboureurs pourraient être les gens les plus heureux du monde s'ils le voulaient. Leur tâche n'est pas excessive et ils ont la possibilité de "faire des extras" qui leur rapportent évidemment un supplément de paye. Ils sont assurés chaque jour de leur ration de riz ; le poisson est à portée de main ou plutôt d'hameçon. Ils n'ont pas à prendre souci de la location de leurs cases, qui sont en feuilles de cocos sans doute, mais qu'ils peuvent agrémenter, s'il le désirent, d'un petit jardinier ou d'une basse-cour.~~

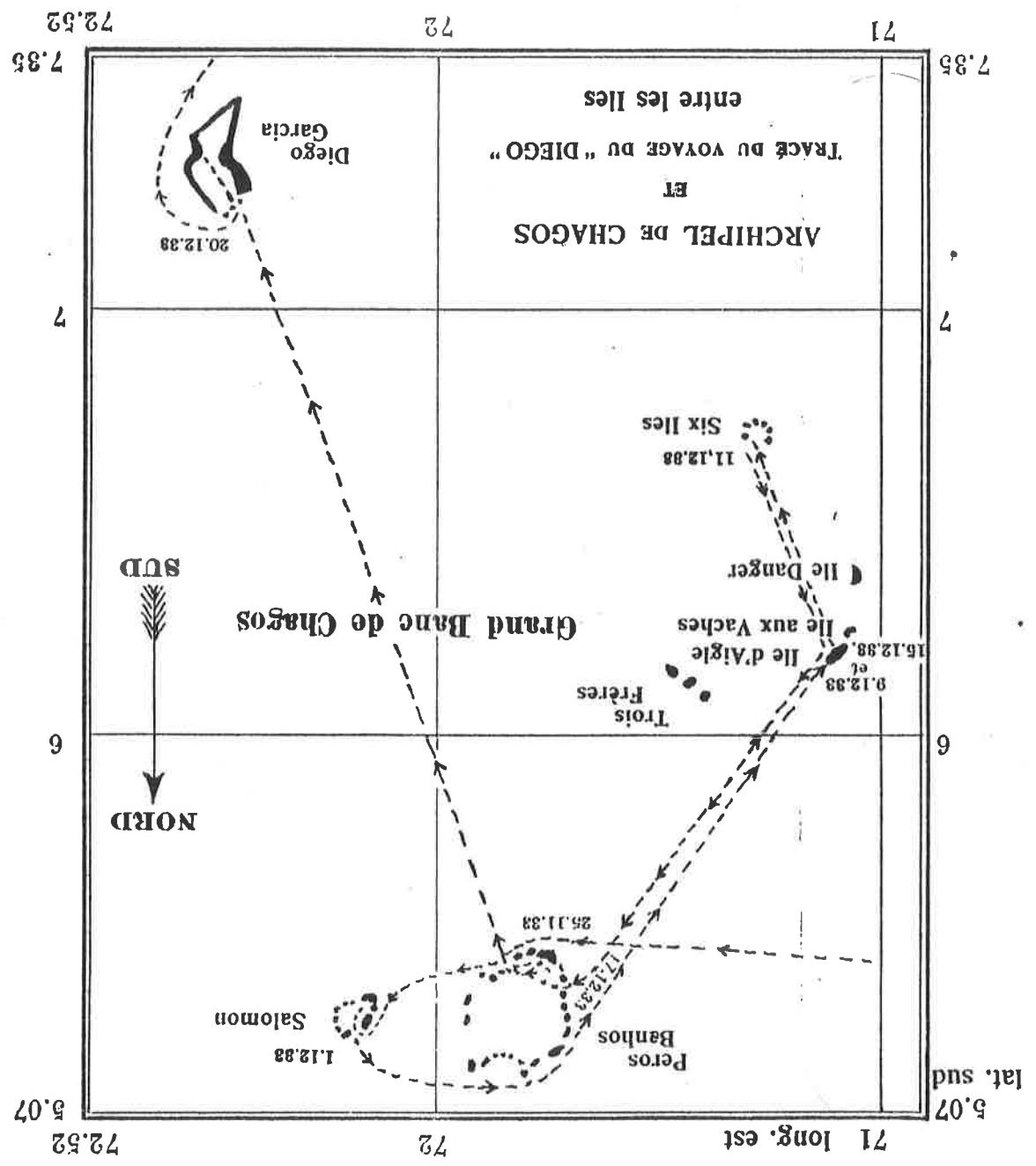
~~Les laboureurs sont tous des noirs, 60 pour cent "enfants des îles", descendant des anciens malgaches. Ces "Ilois" sont en général de~~

NOTES SUR L'ARCHIPEL

bons et grands enfants, simples ordinairement, maniables, serviables, travailleurs; mais, il est regrettable que les 40 pour cent qui restent, originaires de Maurice, ne se rangent pas tous jours aux habitudes de tranquillité et de bon ordre qui règne malgré tout ordinairement dans les Iles.

Cette population parle, à peu de choses près, le même créole qu'à Maurice: espèce de patois à base de français datant de l'époque déjà lointaine de l'occupation française. Et c'est un fait assez intéressant à constater: toutes ces îles de cette partie de l'Océan Indien ont gardé l'usage de la langue française malgré l'occupation britannique: Maurice, Seychelles, Agaléga, Far-qubar, et l'Archipel de Chagos.

Au point de vue religieux, l'Archipel de Chagos, relève de l'Évêché de Port Louis, qui tous les ans, en attendant que ce soit plus souvent, envoie un prêtre porter à ces isolés, qui sont tous catholiques romains, les secours et les consolations de la religion.



II

TOUTES VOILES DEHORS

Vendredi 10 novembre 1933

Port Louis, Ile Maurice, par 20 degrés latitude sud et 57 degrés longitude est. A 2 h $\frac{1}{4}$ cette après-midi, remorqué par le "Virginie", le "Diégo" quitte le warf du Mauritius Dock et sort de la rade. Joli trois mâts barque, bien propre et coquet, il sera majestueux tout à l'heure lorsque les matelots, alertes, l'auront par de toute sa voilure. Debout sur la dunette, le capitaine lance ses ordres; le grand mât, le mât de misaine s'habillent, et sur le mât d'artimon la brigantine commence de briller, élégante, sous le soleil pas trop chaud et la brise clémente qui nous emporte au large.

"Oh hé, Billy boy..." et sous la cadence d'une

chanson marine, les hommes achèvent de parer le bâtiment qui file, à bonne allure, sous la poussée d'un petit vent de Sud-Est.

En plus de l'équipage, nous sommes une quinzaine de passagers à bord, presque tous des laboureurs, que nous débarquerons dans les différentes îles de l'Archipel de Chagos. Pour moi, je vais là-bas porter la parole de Dieu à tout un petit monde qui en a grand besoin : semaines évangéliques. Puissions-nous trouver le bon terrain qui garde la semence et produit cent pour un. Le bon Dieu fera croître la moisson que nous espérons fructueuse le plus possible.

Rapidement, nous atteignons le nord de Maurice. Le coin de Mire, l'Île Plate, l'Île Ronde apparaissent, juste le temps pour nous de les passer ; et la terre s'efface derrière nous. Dans la nuit, un feu brille à notre poupe : c'est la dernière lueur de Maurice qui nous dit "au revoir" ; et le ciel et l'eau se rejoignent autour du Diégo qui s'en va, seul...

Non, pas seul ; car l'Etoile de la Mer que j'ai priée dans son église de l'Immaculée tout à l'heure, avant de m'embarquer, veille sur le marin et sur le missionnaire. C'est elle qui nous conduit : elle nous mènera à bon port... et à bon ouvrage...

Samedi 11 novembre

A 4 heures, je suis sur le pont. Un léger grain vient nous rafraîchir ; et le vent qui n'a pas changé de direction nous emmène toujours. A midi, nous sommes par $16^{\circ} 54$ lat. sud et $57^{\circ} 10$ long. est, après avoir parcouru 208 miles depuis hier 2 heures.

Dans la soirée, des paille en queue et des golettes viennent s'ébattre autour des grandes vergues, nous apportant un salut de St Brandon que nous passons à 50 ou 60 milles à l'Ouest.

Dimanche 12 novembre

Premier dimanche en mer, et dimanche sans messe, hélas !... Non, il ne serait pas prudent d'exposer le calice sur une table roulante. Sans doute, le navire tient bien la mer et le temps est favorable ; mais le vent dans la voile incline le bâtiment, et quelques coups de roulis prévus ou imprévus auraient vite fait le jeter sur la nappe le Très Précieux Sang. Nous nous contenterons d'une petite cérémonie qui nous tiendra lieu de messe.

A 4 h. je suis monté sur le pont ; tout le monde encore sommeille. Seuls, sur la dunette, le timonier et l'homme de quart. Celui-ci récite son chapelet... Comment la Sainte Vierge ne

TOUTES VOILES DEHORS

nous protégerait-elle pas, lorsqu'elle entend monter de la solitude marine la prière de ceux qui tiennent en leurs mains la garde des quelques quarante vies humaines que nous sommes à bord !

A 8 heures, au changement de quart, office dominical.

Tout le monde est réuni sur le pont, au pied du grand mât : le capitaine, le second, les matelots et les passagers. Nous commençons par saluer Marie ; et les rudes voix de quelques marius s'élèvent pour chanter à la Vierge l'Avemarie Stella : Salut, Etoile de la mer. Puis nous récitions une dizaine de chapelet ; et un cantique encore clôture notre "messe", simple, mais si touchante, parce que pleine de foi et parce que l'on y sent le grand unisson des coeurs qui montent vers le ciel.

DIMANCHE SANS MESSE A BORD

Où ! combien nous aurions désiré, mon Dieu, de vous voir parmi nous en ce jour de dimanche, avec la même juive que l'on goûte au saint lieu, sous le charme infini de votre douce présence !

Mais, vous le savez, Jésus, que la mer est instable, vous qui l'avez calmée un jour de grand orage, alors que vous reprochez à Pierre d'être trop faible dans sa foi...

R. DESSECLER

Mon Dieu, ma faible foi, augmentez la sans cesse !
Dormez, Jésus, au clapotis des flots,
car je sais que votre cœur veille,
sur les matelots...

Si, pour moi, votre prière,
mes bras sont enchaînés ;

si ma bouche est muette,
et si je ne puis pas dire ces mots sacrés
qu'avec tressaillement à l'autel je répète
et qui nous font descendre, ô Jésus,
dans le morceau de pain qui nourrit les élus ;
comme vous, notre cœur est là qui veille,
et qui nous aime ;
le rude cœur des fidèles marins,
et le mien,

mon Dieu, que je voudrais toujours être plus près du
... Sainte Vierge Marie, veillez sur votre apôtre...
votre !

Etoile de la mer,
Aître des matins clairs,
faites descendre la divine rosée
sur vos enfants, ô vous l'Immaculée ;
et portez jusqu'au trône de Dieu
la prière qui jaillit de nos cours
par nos lèvres qui implorent,
par nos bras qui se tendent vers le ciel.

Voyez nous ô Marie, debout sur le grand pont...
Unis dans un seul cœur, nous vous adressons,
ô Mère,
la fervente prière
qui vous fera donner à nos âmes terrestres

TOUTES VOILES DEHORS

E. DUSSEUIL

des ailes ;
des ailes grandes, immensément ouvertes,
comme celles que nos mères tendent vers le ciel bleu,
et qui disent un peu
combien nos âmes s'ourent, combien nos coeurs s'élancent
avec amour vers vous,
comme vos anges
qui nous prient à genoux...

Vous avez entendu nos chants ;
et dans nos doigts rugueux,
les grains de nos rosaires
ont perlé,

transformant en prière
le travail dont nos mains ont sué
les jours de la semaine...

Ces chants, cette prière,
C'est notre messe, à nous,
qui sommes exilés de ces pieux dimanches
où la foule, en vos églises,
prie.

Mais vous avez compris, ô très compatissante,
le chagrin de nos âmes
serrees du Sacrifice ;
et tous avez daigné nous sourire,
ô Marie...

...Et j'ai senti, mon Dieu, que vous nous bénissiez !

A midi, nous avons relevé sur la carte 58°22
long. est et 13°51 lat. sud. Nous avons parcouru
196 milles ; nous sommes au sud-est d'Agaléga.

Et la journée s'égraine. À 6 heures, prière du
soir en commun. Aux invocations habituelles,
j'ajoute deux " Je vous sauve, Marie ", l'un
pour le capitaine, les marins et les passagers,
et l'autre pour les chrétiens des Iles...
La nuit tombe, nous recouvre et tout s'endort.

Lundi 13 novembre

Notons aujourd'hui à midi 167 milles. Nous
nous trouvons par 11°09 lat. sud et 59°02 long.
est.

Dans l'après-midi, j'ai réuni sur le gaillard
d'avant les quelques gosses qui voyagent avec
nous, afin de les préparer à la première com-
munion. De la sorte, s'ils travaillent bien, ils
pourront s'approcher de la Sainte Table dès
leur arrivée aux Iles. Mais, Dieu ! il faut une
patience d'ange ! Ce n'est pas la bonne volonté
qui leur manque, oh ! non ; ils sont bien at-
tifs ; distraits aussi, parfois ; mais la compré-
hension est souvent difficile. Enfin ! avec de la
persévérance, les résultats pourront être sa-
tisfaisants.

Ce soir, après la prière, quelques rengaines
d'accordéon ou de " music la grêle " ; * et c'est
la nuit.

* Harmonica.

Petit vent, belle mer. Nous bordons le banc de Saya de Malha ; mais le bateau file trop vite pour que nous puissions tendre la ligne... Ce sera pour une autre fois.

A midi, le point : 8°23 lat. sud et 60°09 long. est ; nous avons parcouru 180 milles.

Mardi 14 novembre

A minuit, grand branle bas sur le pont. Jusqu'ici nous n'avions essuyé que quelques faibles grenasses, très rafraîchissantes pour le pont du bateau. Cette fois, c'est plus sérieux. La brise, un tantinet prise de folie, tourne à droite, vire à gauche, si bien qu'un instant nous croyons qu'elle pourra nous pousser vers l'est. Mais, grande pluie abat grand vent", dit-on ; calmé tout d'un coup. Flasque, mouillée, fripée, la voilure s'accroche aux mâts d'un air insolument nonchalant, cependant que la marquise, perroquet, cargués pendant la nuit, se replient avec paresse comme pour échapper au désagrément du temps.

Le ciel reste couvert. Pas de vent : nous stationnons. Le soleil absent, il est impossible

de faire le point : il faudra attendre qu'il plaise à ce grand monsieur de dévoiler sa splendeur pour être fixé sur notre position ; mais nous ne devons pas être bien loin de l'endroit où nous étions hier... Pourtant voici qu'un semblant de changement veut se faire sentir dans la brise. Maneuvre des voiles... Le vent n'a qu'à montrer de la bonne volonté et nous pourrons prendre la route de l'Est, la vraie, maintenant, qui nous conduira tout droit sur les îles... Pourvu qu'il en soit ainsi, et que cela dure... Mais rien... Temps lourd, mer d'huile...

Jeudi 16 novembre

Entre minuit et deux heures, une légère brise nous a poussé un peu en avant ; mais jusqu'à 11 heures nous restons presque sur place.

Midi... les vents viennent de se lever (les paresseux, il est bien tard !) ; et le point, qui n'a pu être relevé hier, nous indique 6.43 lat. sud et 61.12 long. est. Depuis mardi nous n'avons couvert que 119 milles.

Vendredi 17 novembre

Aujourd'hui, une semaine que nous avons pris la mer. Toujours le beau temps calme ; toujours la vie paisible et familiale ; toujours aussi

2. I. D.

Le vent qui refuse de se mettre sérieusement à l'ouvrage... Ah ! certes, ce n'est pas le Diégo qui se montrerait récalcitrant. Toute la toile égée de Post debors ; nous avons même ajouté les cacatois dont les voiles, cependant, sont encore carguées, mais la brise n'est pas prodigue. Parfois, elle semble vouloir se montrer généreuse, mais si peu et pour si peu de temps. Toutefois, ne nous plaignons pas trop : nous avons totalisé depuis hier 71 miles. On le voit, ce n'est plus l'entrain des premiers jours. Mais il ne faut pas oublier que nous sommes dans la zone de l'équateur ; et peut-être demander davantage serait nous exposer à ne rien avoir du tout...

Agréable farniente ! N'est-ce pas là l'occasion pour nous de faire une bonne réserve d'énergies qu'il nous faudra dépenser bientôt avec une prodigalité d'autant plus grande que nous aurons moins de temps pour achever l'ouvrage... Sur la carte : 61.46 long. est et 5.41 lat. sud.

... 2 heures $\frac{1}{2}$. L'orage court en haute mer ; pressés, s'avancent en bondissant sur nous ; on dirait qu'ils s'enfuient devant le grain qui se rapproche. Bientôt, en effet, la pluie s'abat sur le pont du navire ; la brise ne mollit pas, heureusement, et la direction reste passablement bonne : Est — Nord Est. Le bateau se

laisse conduire, rafraîchi, ragaillardi par l'ondée, après plusieurs jours d'amollissant soleil. Sans compter que nous reprenons vigueur, nous aussi.

... Hélas si la pluie ne s'est pas retirée, les vents s'en sont allés... Dans la soirée, c'est un stationnement quasi complet, sous l'eau qui tombe presque à torrent. Nous avons pu quand même réciter en commun notre prière du soir, comme nous disions chez nous "la petite prière" ; mais nous avons dû profiter d'un court instant de calme, car la pluie ne veut pas cesser.

Cependant il est bien vrai de dire qu'en tout

malheur il y a quelque chose de bon. Les tonneaux vides ont été amenés sous les écoullements d'eau ; en un clin d'œil ils ont été remplis : cela nous permettra de faire un peu de lessive ; et demain le linge, retapé, flottera aux cordages : le Diégo sera pavoisé...

Et c'est sous une tambourinade continue de grosses et lourdes gouttes d'eau que nous allons nous reposer...

Samedi 18 novembre

... Cela dura toute la nuit : un vrai déluge, qui ne cessa que vers 8 heures du matin, mais pour faire place à une torride chaleur. Calme. Mais, voici qui va changer la face des choses :

exécution capitale à bord. Depuis le départ de Port Louis, en effet, nous avions entretenu avec un soin très diligent—et surtout très intéressé,— un pensionnaire... très intéressant. Aujourd’hui, il a vu luire son dernier soleil. Mais, éoutez plutôt.

LE SACRIFICE

Soixante deux degrés, à l'est, de longitude,
Et par quatre degrés, au sud, de latitude
À bord du trois mûts barque appelé le "Diégo",
Avec nous mêmes seuls, entre le ciel et l'eau...

La voilure, pensière, étale, nonchalante,
Sa surface de toile en attendant qu'il rente :
Pas une brise, rien, pas un souffle dans l'air ;
On croirait qu'on a mis de l'huile sur la mer...

Inerte, le bateau ; pas un agres ne bouge,
Ou si peu ! Il fait lourd, pire que dans un bouge ;
Et le soleil brûlant piqûre de ses rayons
Navire et gens, et nous cuit comme des charbons...

C'est la passivité dolente et létargique
Du grand calme. C'est la platitude cynique
Du vent qui se refuse à souffler, à servir,
Ainsi nous enchaînant à son mauvais plaisir...

* * *

Il me souvient du fait, cité par Euripide,
Que les navires grecs, retenus en Aulide,
Par la sévérité d'un accablant destin,
Ne pouvaient faire voile au rivage troyen...

En vain, les roidelets tremblaient d'impatience,
Et le bouillant Achille écumait en dénence,
Mais, ô fatalité, les rents ne souffraient pas...
C'est alors qu'on s'en fut vers le dérin Calchas...
Interprétant les dieux : " Il faut une victime ! "

Dit-il. Et, perscrutant en la pensée intime
De l'oracle divin, il consacra le sort
De celle qui devait, par virginale mort,
Atteindre les faveurs de l'inconstant Eole...
Ainsi fut fait. Le vent sur la mer caracole ;
La flotte se délache et fuit les bords d'Aulis
Pour atteindre bientôt la Cité de Paris...

* * *

" " Il faut un immole ! " " ... La cage hospitalière
A vu tirer dehors, sous la main meurtrière
Du moderne Calchas, en fait Maître Bernard,
L'innocent qui n'avait de souci que son lard...

Ah ! ce n'est pas en vain que nos mains charitables
Prenaient tant intérêt aux repas formidables
Qui devaient travailler à le rendre plus gras ! !
Ce jour, il faut passer de la vie à trépas...

Mais Bernard l'a couché sous la lame choisie ;
Il l'a touché au cœur, " c'est là qui est le génie ! " "
Le sang gicle, terneil... et les rents, satisfait,
Gonflent toute la voile en ovales parfaits.
De nouveau l'onde amère est coupée à l'étrave
Et retombe en chantant sur elle-même... Et, grave,
Bernard se tient debout, discrètement flatteur.

TOUTES VOILES DÉHOSES

..Et puis, n'oublions pas que demain c'est dimanche.
Comme ce sera bon de goûter une tranche
Fraîche... et si gouroureuse après les saisons !...
Il fait clair, il fait beau : A nous les horizons !...

A Midi, position sur la carte : 62.33 long. est,
et 4.54 lat. sud. Distance parcourue depuis hier :
66 milles.

Dimanche 19 novembre

A pleins seaux, la pluie est tombée une partie de la nuit ; mais le soleil s'est levé plus beau dans le ciel dégagé et la brise veut bien consentir à rester un peu raisonnable.

... De bonne heure ce matin, encore une victime ; ... "le récit en farce en est fait" ...

LES TROIS CHATS

Entendez, s'il vous plaît, l'histoire
Véridique et noire
De deux chats passés matelots,
Pour la première fois...

Le temps était splendide :

Un nocturne déluge avait lâché le ciel ;
La brise se jouait, encore un peu timide,
Dans les agres, dans les haubans,
Et gonflait doucement la voilure

R. DUSSEREC

Qui s'italait, coquette, au long de la maturé...
Qui de plus favorable aux bâts des enfants !
D'autant que la vague ricuse,
Mais quand même un peu dédaigneuse,

Caresseait mollement

Puis,

éclatant de rire

Et taquinait le flanc

De notre paisible navire ;

Puis,

éclatant de rire

Elle sautait, calme,

Et repiait sur elle, et retombait, badine,

Avec des reflets d'arc en ciel...

Et voici que l'on voit s'engager dans la lice,
— La lice, c'est le pont du bord,
C'est la lisse,
C'est le plat bord,
Les vergues, les cordages —
Nos deux chats de longtemps endurcis

Aux langages,

Aux roulis,

Qui sont le pied marin (pour eux, patte marine).
Du plancher jusque sur les mâts,

Ils sautent. Puis, la tête en bas,

Ils se jettent sur la cabine ;

Zigzaguent dans les gabillots,

Et se roulent dans les dalots,

Pour remonter d'un bond, en preste cabriole,

Sur les haubans...

Vertigineuse farandole !

Adorables brigands !

Au passage,

La griffe sort,

Et s'arqueuse sur un cordage ;

Et la course toujours plus fort

Recommence...

Semblable performance

*Est permise au rieur loup de mer ;
Mais, n'allez pas, mon chat, j'ais embarqué d'hier,*

Vous livrer à cet exercice :

Ne badinez pas sur la lisse...

Et voilà justement ce qui perdit " Minet ",

Et Minet trop follet.

*Du pont sur le plat bord, il saute, lesté, agité,
Attrape encor au vol un cordage qui file,*

Monte sur un hauban,

Se jend et se pourfend ;

Mais un coup de tangage,

Ou de roulis,

Marque le décalage...

Pauvre croque-souris !!!

Et notre novice acrobate,

Qui trop vite voulait faire son hobereau,

Perd patte

Et tombe à l'eau...

Ainsi finit l'histoire :

*Pensefs, les autres chats, s'arrêtant de sauter
Et n'osant pas en croire*

Leurs deux yeux, contemplaient leur compagnon flotter...

*Certes, bien mieux que moi, notre bon La Fontaine
Aurait vite trouvé, et sans beaucoup de peine,
La morale à tirer de cet événement...
Je la donne pourtant, mais très brièvement :
Que de gens, ici-bas, remplis de confiance
Dans leurs faibles talents, et sans expérience,*

*Tendant en remontrer à de plus savants qu'eux ;
EUR SEULS connaissent tout, à eux-mêmes leurs dieux,
Refusent tout conseil, geignent sous l'apostrophe...
Oui, mais qu'arrive-t-il souvent ?... La catastrophe.*

Aujourd'hui, deuxième dimanche en mer. A 8 heures, tout le monde est sur le pont pour l'office : même entraîn, même cordialité, même union. Au programme : Salut, ô Vierge Immaculée ; une dizaine de chapelet ; lecture de l'Evangile du jour et cantique : " Je mets ma confiance " ... Isolés au milieu des flots, il est réconfortant de se mettre en commun pour éléver nos pensées vers le ciel. Tout nous y porte autour de nous : notre solitude, l'immensité de la mer, la profondeur du ciel et jusqu'aux mâts de notre navire qui déploient toutes larges, leurs voiles... comme pour nous inviter à agrandir nos coeurs, à élargir nos âmes : supplication ardente vers l'Etoile de la mer, dont nous implorons l'assistance.

" *Astre aux rayons d'or,
Conduis ma nacelle au port !*"

A midi : 63°49 long. est et 40°5 lat. sud : 90 milles.

Lundi 20 novembre

La courbe du voyage s'accentue à l'est. Les vents n'ont qu'à continuer à être ce qu'ils sont

TOUTES VOILES DEHORS

mais plus forts, et dans quelques jours nous pourrons être à terre. Nous avons parcouru, à midi, la même distance qu'hier : 90 milles, nous trouvant par $65^{\circ}18$ long. est et $4^{\circ}23$ lat. sud.

Dans la soirée, chasse au requin. Solidement tenue par l'appât qui s'enfonce dans sa gueule, la bête est accostée au flanc du navire : un maître coup de harpon la met hors de combat ; hisse sur le pont. En un tournemain, le monstre est éventré, et les languettes de chair sont pendues au beau-père. Si le cœur vous en dit, on pourra vous en servir une fricassée... ou un "curry", ce qui est meilleur, paraît-il...

Mardi 21 novembre

Calmes, brises, pluie... Nous n'avons fait que 38 milles depuis hier... Sur la carte, $65^{\circ}56$ long. est et $4^{\circ}27$ lat. sud... Un roulis énorme : c'est la valse — pas toujours lente — ; tout se promène dans la cabine.

LA PLUIE

Petites gouttelettes follettes, diabolines matines, sans doute vous êtes coquettes ;

R. DUSSECRÉ
mais vous n'êtes point gentillettes,
lutines,
qui me gardez dans ma cabine...

Là mer est grande
pour votre sarabande
ni gracieuse,
lorsque, moqueruses,
vous tous mettez en bande
pour piquer les grands flots. Mais j'apprends,
malicieuses,
otre chute vertigineuse
sur le pont du bateau...

Tenez, voilà qui n'est pas raisonnable :
c'est une trombe d'eau
que vous tenez de jeter, misérables !

*J'avais levé, et vous l'aviez bien vu,
la voile de la tenté ;
mais le démon vous tente,
et ce que je vous dis demeure superflu...
Vous m'obligez à la rebaisser toute...
que faut-il intenter pour vous mettre en déroute ?*

Vous tous moquez, mes belles ;

*Serez-vous qu'il fait chaud !
Ne soyez pas cruelles :*

*je n'ai pas de crié comme les matelots.
Allez, vous dis-je, allez :
vous êtes trop gentilles*

*quand au loin tous dansez.
Allez, obéissez...
Montrez-vous, je vous prie, bonnes petites filles :*

Mercredi, jeudi,... nous en sommes à nous demander si nous n'allons pas revivre les jours néfastes du temps où Noé prenait possession de l'arche. Toutes les écluses des cieux ont dû s'ouvrir au dessus de nos têtes, car la pluie tombe avec une régularité décevante, découverte ; et dans le ciel bas, laiteux, grisaille, lourd, il nous serait bien difficile de découvrir le signe de l'alliance, messager d'espoir...

Les brises caracolent autour du bateau, et ne veulent pas se fixer... Cependant, jeudi, dans l'après-midi, un léger vent arrière nous a poussé un peu, sur de grosses houles venant de l'ouest, mais sans préjudice des tangages et des roulis ; si bien qu'il a fallu redonner la marine et la grand voile d'étaï pour appuyer le bâtiment qui, dans ses contredanses embarquait par les sabords et parfois par dessus la lisse.

Dans les rares intervalles de répit, la pêche nous procure quelques distractions... et aussi quelques captures qui ne font pas mauvaise figure sur la table.

LA PÉCHE

Ohé ! les thons, bonites et dorades,
Poissons jolis qui jouez sous les flots,
Laissez-vous prendre aux savantes parades
Qui'en votre honneur donnent les matelots.

R. DUSSECRE

Mais oui, nous admirons vos robes qui sont belles :
C'est du ciel bleu que vous portez sur tous ;
Et le moiré de vos gentilles ailes
D'emeraude rendrait le porphyre jaloux...

Tous prenez vos bâts avec divine grâce :
L'onde chatrine au brisé de vos corps,
Quand vous tournez en élégante passe
Autour des hamergons qu'on vous jette dehors.

Gageons que vous n'avez pas souvent bonne table ;
Goutiez donc, je vous prie, à ces colifichets ;
Ce n'est pas tous les jours qu'on vous donne en hachets
Morceaux choisis de requin dilectable.

"Petit poisson deviendra grand..."

Disait autrefois La Fontaine ;
Eh ! n'est-il pas temps qu'on vous prenne ?

Tous êtes gros, assurement !

Foyons, ne faites pas les bouches difficiles :
D'autres à votre place auraient été friands :
Du banquet qu'on vous sert ; soyez un peu gourmands,
Et pour mordre à l'appât montrez vous plus dociles...

Allons, monsieur le Thon,
Et vous, demoiselle Dorade,
Laissez-vous faire ; ou bien, ça va changer de ton :
C'est que nous avons faim d'une bonne grillade.
Vous négligez — certains — le timide hameron ;
Très bien, très bien, vous aurez le harpon ;
Et vous verrez, au fini de l'affaire,
Qu'il ne faut pas jouer avec nous au corsaire...

Dansez en rond, prenez vos insolents ébats;
Ne croyez pas que notre ardeur sommeille ;
Car voici Jô le harponneur qui veille
Et son trident fatal qui ne lèvre pas.

Ah ! c'en est fait ! D'une main souple et ferme
Il a jeté son engin meurtrier...
Ecume... sang... délire... onde qui se referme...
Et le poisson blesse remonte prisonnier...

Là ! mais c'était prévu, trop naïves dorades,
Que tous accompliriez avec bonite et thon,
En de freillantes torsades,
La danse de la mort sur le plancher du pont...

...Poissons, défiez-vous des appâts qu'on vous lance...
Humains, n'écoutez pas les propos des flatteurs,
Allechants hameçons aux desseins corrupateurs...
Pour le poisson, le plat... pour vous, la déchéance...

Vendredi 24 Novembre

Deux semaines, aujourd'hui, que nous sommes en mer. Le soleil, enfin, a daigné paraître, et le ciel est magnifique. Ah ! certes, il était bien temps, après ces quatre ou cinq jours de pluies torrentielles... La brise est bonne et nous allons.

A midi, le capitaine a pu faire le point; nous sommes par $75^{\circ}25'$ long. est et $5^{\circ}44'$ lat. sud, à peu près à 85 milles de Péros. Nous

avons couvert depuis mardi une distance de 284 milles.

R. DUSSECRE

Les chaînes de l'ancre (le gros hameçon du second) ont été rangées près du Gaillard d'avant. C'est un signe excellent : cela veut dire que l'arrivée est prochaine ; et tout le monde s'en réjouit. Pour ce soir ? Je ne crois pas. Mais pour demain, certainement. Je dis "certainement" ; cela fait sourire le capitaine qui nous supplie de ne pas porter la guigne au navire sûrs... Il lui est arrivé quelquefois en effet d'être bien près de la terre sans pouvoir aborder avant deux ou trois jours. Je comprends son scepticisme : la brise est parfois si courte et si malicieuse... Mais enfin, il est permis d'espérer, puisque "l'espérance fait vivre..."

Nous le drapeau papal est là, tout prêt. "Pavillon dimoune là..." dit avec un plaisir respectueusement malin un vieux marin tout cuivré de sel et de soleil. "Dimoune là", c'est moi...

Ainsi, en apercevant au loin les voiles du

la-bas sauront qu'il y a un Père à bord.

...Et ce soir, il faudra reprendre, après la

prière habituelle, les répétitions pour la messe

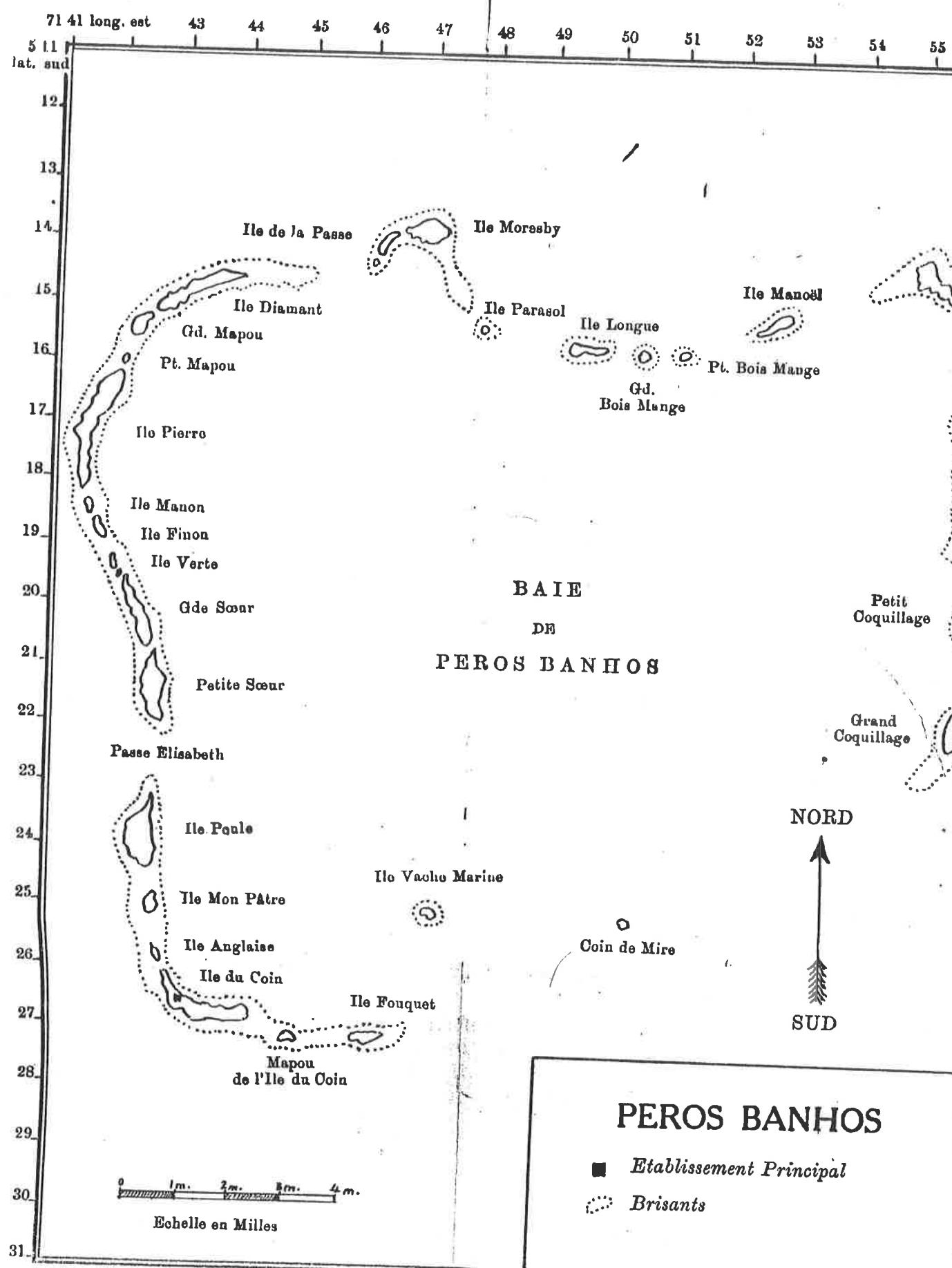
de dimanche, que le mauvais temps nous avait
contraint d'interrompre.

Samedi 25 novembre

Vers le milieu de la nuit, nous nous sommes approchés de la terre, sans toutefois la distinguer ; mais, pour ne pas nous exposer aux dangers d'un mouillage nocturne, le capitaine a préféré "courtiser" ; et ce n'est que vers 5 heures du matin que, les unes après les autres, surgissent de l'horizon brumeux, les îles de l'archipel dont les cocotiers et les filaos, avec leurs crêtes de dentelle, dessinent des broderies dans le ciel...

La passe de l'Ile Poule est devant nous ; mais le vent nous porte trop au sud, si bien qu'arrivés à environ 3 milles de la terre, il nous faut encore une fois revenir en arrière ; et de nouveau, nous nous retrouvons entre le ciel et l'eau. Pas pour longtemps, car à 9 heures, nous rebordons ; et à 11 heures, l'Ile Anglaise et l'Ile du Coin se détachent, très distinctes. Nous ne prendrons pas la passe de l'Ile Poule ; mais nous longerons l'Ile du Coin, le Mapou de l'Ile du Coin et l'Ile Fouquet, pour faire une entrée solennelle par la passe de l'Ile Vache Marine...

* louvoyer



III

PBROS BANHOS

Samedi 25 novembre

Ce n'est vers 4 heures que nous nous engagons dans la passe. Les brisants, à fleur d'eau, entourent de petites crêtes neigeuses et bouillonnantes les îles de l'archipel qui semblent de jolies émeraudes enchaînées dans la mer. Le coup d'œil est charmant; et si les esprits rêveurs, imaginent parfois ce que pourrait être une Ile de Bonheur, je crois qu'ils n'auraient qu'à se fixer sur ce groupe d'îles qui apparaît réellement enchanteur...

Maintenant, nous sommes dans la baie, large, fidèle. La mer y est très calme, très douce: le bateau glisse sur de l'huile; à peine quelques

plis. Deux bandes d'oiseaux de mer ont certainement trouvé une pâture de choix ; car les voici qui sautillent à l'envie sur les petites vagues, pour retomber avec des cris de contentement sur les bancs de poissons...

De l'établissement, que nous distinguons, blanc sur le vert des cocotiers, la baleinière se détache. Elle arrive, elle approche, sous la cadence bien rythmée des avirons manqués avec art, et sous la cadence aussi d'un refrain gératateur de forces. Le Diégo a ralenti sa marche, la plupart des voiles ayant été carguées ; et les rares seules qui demeurent nous conduiront jusqu'au mouillage. La chaloupe a saisi le filin et l'amarre à l'échelle. Huit beaux gars tume de marin, viennent nous "bonjourer" de la part de ceux qu'on aperçoit là-bas, massés devant la grande maison ; tandis que l'administrateur monte à notre bord. Salutations, nouvelles... Une partie de mes bagages, embarqués dans la baleinière, s'en va à terre. Dans un instant, les hommes viendront nous chercher ; et la chanson reprendra, forçant la cadence des rames.

"*Aieh eh ! ... la saison... la saison fine arriveré**..." une trainée de souffle sur la dernière syllabe, et... on recommence.

Il est près de 5 heures lorsque nous mettons

* La saison est arrivée.

R. DUSSEIGNE
pied à terre : 15 jours que nous étions en mer... Il nous semble que la terre tangue, elle aussi, un peu : affaire de quelques heures pour nous remettre à l'allure du plancher normal.

Ne perdons pas de temps ; il s'agit pour moi de prendre contact immédiatement. La plupart des enfants sont sur le rivage, quelques hommes et femmes également : ils auront vite fait de prévenir tout le monde ; car ce soir, je veux, au pied de la grande croix, érigée jadis par le P. Malaval, S.J., au cours de ses voyages, donner mes recommandations et ma première causerie — Je m'exprimerai en créole.

Il est 6 heures. Dans le crépuscule naissant, si favorable aux recueilllements pieux, une centaine de fidèles, accourus à ma voix, se sont agenouillés sur la petite pelouse pour la prière en commun. Puis je leur montre la croix, leur expliquant qu'elle n'a pas été plantée là pour orner le rivage, mais bien pour nous rappeler une réalité sanglante et de laquelle nous devons vivre, y conformant toujours tous les actes de notre vie.

Ici, ceux et celles qui n'ont pas fait leur première communion.

Ici, ceux qui n'ont pas encore reçu le sacrement de confirmation.

Là, les nécréants qui vivent en ménage.*

* en concubinage.

...Ala, grande zipe fine vini, z'affaire série...*

Et ! oui, "z'affaire série". Mais pour combien de temps les affaires seront-elles sérieuses ? Je sais bien qu'ils seront sages tant que je serai là ; mais il n'est pas inutile de les prévenir de certains faits dont ils sont coutumiers, et de les avertir :

Pas pique ène séga, à soir. Prend gare ; si mo tende ène tambour, mo sorti dans mo lizi mo ra alle casse li... **

Oh ! je suis bien sûr que lorsque je serai parti, ils recommenceront (*cette pas là, le rat danser*...†) ; mais au moins pendant quelques jours ils se tiendront tranquilles...

Et l'on se retire, espérant la messe de demain— dimanche ; messe que je n'aurai pas célébrée depuis le 10 de ce mois où nous avons quitté Maurice.

Dimanche 26 novembre

Bonne nuit... à part quelques moustiques qui vous dévoient littéralement ; mais je me repose bien tout de même.

A 5 heures, je suis debout pour préparer

* Attention ! La grande robe (le Père) est venue ; les affaires sont sérieuses maintenant.

** Ne dansez pas une séga, ce soir. Prenez garde ! Si j'entends un tambour, je me lèverai et irai le casser.

† Quand le chat n'est pas là, les souris dansent.

la chapelle qui recevra le Bon Dieu à messe de 8 heures. Assez coquette, cette petite chapelle, où préside le Sacré Cœur, au dessus d'un autel très gentiment orné. La lampe du sanctuaire brûle déjà son huile de coco devant le tabernacle que j'habille d'un conopé blanc muraille... Mais je présume qu'il fera bientôt le milieu de la journée, sous la toiture de tôle ondulée. Ah ! certes, ce n'est pas la froidure automnale — et si bonne — de France !...

Avant la messe, je confesse une quinzaine de personnes. Hélas ! pauvres grands enfants, n'a-t-il pas qu'ils ont déjà oublié les recommandations d'hier soir : ne pas manger, ne point boire afin de pouvoir communier ! Bast ! celle-ci a mangé "négène ti guitt dou riz*", ou bien "négène ti banane", mais n'a rien bu. Ils n'y regardent pas de si près ; et heureusement encore que je me suis renseigné avant l'office ! Tout ce monde là communiera demain. Il est 8 heures : Messe solennelle. La chapelle est pleine comme un œuf ; mais dehors, il y a beaucoup de monde : presque tous sont là ; et les hommes, toujours derrière... Ils entendent *

* n'a mangé qu'un peu de riz.

quand même le sermon que je donne et donnerai toujours en créole. Sur les premiers bancs — les bancs des marguilliers — : l'Etat major du Diégo, l'administration de l'Île et Mesdames.

J'ai groupé mes matelots près de l'autel ; et pendant que la cérémonie se déroule, leurs voix puissantes et d'une si sympathique rudesse la foule reprend en chœur, je ne dirais pas avec un ensemble parfait, mais avec âme, avec enthousiasme, si l'enthousiasme est traduction fidèle des sentiments du cœur.

Après la messe, il faut songer à monter le reposoir pour la procession de cette après midi : ce sera vite fait et bien fait. Le capitaine, tout aimable et ne cherchant qu'à me rendre service, nous a prêté quelques pavillons du bord : tantôt, la direction du ciel... Le dais est une petite merveille d'improvisation : qui nous indiqueront, botées avec soin servant de montants, cadre à l'équerre recouvert de toile écrue, auquel j'adapte deux devantures d'autel qui serviront tiendront respectueusement les notabilités de l'Île et du bord ; voilà qui donnerait envie à quelques uns, peut-être...

R. UTSSERCLÉ

A 3 heures, sur deux rangs que l'on essaiera de garder autant que possible, enfants, femmes et hommes se mettent en marche, précédant le Saint Sacrement. Il fait une chaleur torride ; la sueur perle, perce et transperce. N'importe, le Bon Dieu que je tiens en mes mains nous préservera bien des coups de soleil... Mes bons marins sont là, animant de leurs chants la procession, qui, recueillie, s'avance avec une certaine noblesse dans le petit chemin qui traverse le camp. Quelques feuilles de coco, artistiquement tressées, émaillées d'images pieuses, décorent avec une grâce naïve les cases des indigènes. J'imagine que le Bon Dieu a dû être content, malgré certains coups de tangage ressentis dans les chants, car notre petite cérémonie était bien imposante dans sa simplicité. Peut-être restera-t-il quelque chose dans ces âmes primitives que j'avais pris la précaution de prévenir avant la mise en marche :

— Tention, ça, pas éne ghoon : Bon Dié même Dié même...

Quelle occasion favorable, après la procession, pour aller visiter les cases. La soirée est un peu avancée ; mais je pourrai poursuivre

* Attention, ce n'est pas une procession païenne ; c'est le Bon Dieu que je porterai ; c'est donc au Bon Dieu qu'il faut penser.

quelques enquêtes matrimoniales et être de retour pour la prière à 6 heures.

— Eh ! là, toi, qui faire to reste en ménaze ?... qui faire to pas v'lé marié ?

— Nous pas encore décidé... mo pas conné bien so caractère...

Voilà certes un noviciat qui n'a pas été frévu dans la théologie... Les réponses sont tellement bizarres et saugrenues qu'on en demeure abasourdi.

— Alà, mo missié marié fine quitte moi; alors mo fine prend céne là...

Et il arrive souvent que "céne-là" a quitté sa légitime lui aussi.

Ou bien encore :

— Mo ti tout sel; mo ti bizoin ène protectér; alors mo fine prend li...

Mais c'est toujours "comme ça même"... Ces malheureuses questions de mariage !!! Il serait plus conforme à la réalité des choses de parler de libre échange. C'est décourageant parfois de constater avec quelle désinvolture et quelle insolence se traitent ces affaires sérieuses. Voilà le grand mal — non pas seulement dans les îles, mais à Maurice même, surtout dans la basse population créole... Le remède ?... Et la grande croix nous retrouve, au complet, fidèles, pour la prière du soir et l'ins-truction. Puisse le bon Dieu faire germer les

R. DUSSEIGLE
faibles semences que nous jetons dans le champ de son église ! ...

Lundi 27 Novembre

Ces jours de la semaine, la messe aura lieu à 7 heures ; mais dès 5 heures $\frac{1}{2}$, je suis à la chapelle, où, déjà, quelques garçonnets et fillettes m'attendent ainsi que des vieilles femmes et... deux hommes : ce qui me donnera de 25 à 30 communions.

Et la journée se poursuit, brûlante, accablante, lourde, au milieu de l'anonnemment miséable des enfants et des répétitions continues de la machine à parler que je deviens. En disant mon breviaire, je suis allé jusqu'à l'extrémité du camp. Puis, reprenant le chemin de la chapelle, j'ai cueilli au passage les gosses, la plupart des gosses, car certains brigands de garçons se sont enfuis dans les cocotiers ; et c'est le catéchisme qui commence : il faut leur apprendre tous les rudiments. Ces dames sont cependant à leur disposition, les vendredi principalement, pour leur instruction religieuse, et le dimanche à la chapelle pour la prière en commun. Mais combien sont-ils à venir ? Indolence, insouciance, paresse ? Enfin, le petit groupe est constitué ; et à force de rabâchage, je m'aperçois que ces intelli-

gences incultes commencent à s'ouvrir... oh ! un peu seulement..

Dans l'après-midi, catéchisme encore ; et même système pour opérer le rassemblement. C'est qu'ici, en effet, il ne s'agit pas de dire : "à telle heure, réunion à la chapelle ;" ce serait bien inutile. Il faut faire office de racoleur... Les présences sont les mêmes : commencement de régularité, peut-être ! mais la pensée de l'absence prochaine n'est pas tout à fait rassurante.

Comme les jours précédents, à 6 heures nous nous sommes réunis au pied de la croix. Les hommes sont moins nombreux ; je les excuse un peu, car la chaleur a été infernale et le travail, aujourd'hui, pour eux, a dû être pénible : c'est que le navire est en rade et il faut presser le chargement. Néanmoins, je découvre de nouvelles figures : ce sont les épulcheurs*, et leur famille, des petites îles environnantes qui sont arrivés dans le courant de la journée, par les bateaux envoyés par l'administrateur pour les prévenir de ma présence. Ce n'est que ce soir que leur retraite commence.

Fidèles à la prière, les grands jeunes gens que j'avais trouvés hier n'ayant pas fait leur

R. DUSSEURCLÉ
première communion ou n'ayant pas encore reçu la confirmation, me rejoignent après l'instruction ; et, face à la mer, sur le petit banc près du débarcadère, à la fraîcheur d'une belle soirée tropicale, je les enseigne. Pour demain soir, la consigne est la même ; je pense qu'ils ne manqueront pas.

Mardi 28 novembre

Les confirmands d'après demain arrivent à la chapelle en même temps que moi ; je pourrai donc les confesser et leur donner la Sainte Communion avant la messe, car l'appel va sonner à 6 heures. Et j'ai beaucoup de plaisir à constater que, pendant la messe, les communions sont aussi plus nombreuses. Mon Dieu ! les fruits commencent-ils à mûrir !

Le même règlement qu'hier se trouve naturellement observé : au catéchisme, même régulier dès à présent 26 premières communions (12 garçons et 14 filles) et 48 confirmations.

Et ce soir, nous assisterons à un mariage. Si ce bon exemple pouvait entraîner d'autres retours ! c'est le seul que j'aurai à enregistrer dans les livres depuis bien longtemps. Mais, hélas ! combien de chiffres faudrait-il donner pour les

* épulcheurs : travailleur dont la tâche consiste à débarasser la noix de coco de sa bourse.

*"marizas derrière la cuisine"** ... J'ai essayé

de rendre la cérémonie aussi solennelle que possible : la chapelle était remplie d'amis, de curieux aussi, comme il arrive partout ; et les

hommes étaient... toujours déhors ; ... peut-être pourrait-on soulever la question de galanterie : c'est sans doute pour permettre aux belles de s'asseoir.

Un cantique ouvre la petite fête ; et aussitôt après vient le sermon d'usage, mais combien utile et nécessaire à cause des circonstances ! Et nous terminons par un refrain connu. La femme fera sa première communion demain : elle est bien régulière à la messe, au catéchisme, aux instructions, depuis mon arrivée. Eh ! oui, la fête de la Première Communion aura lieu demain ; et jeudi après la messe je donnerai le sacrement de confirmation ; car il faut se hâter, le bateau devant lever l'ancre après demain. Quel dommage de ne pouvoir rester plus longtemps ; il y aurait tant de bien encore à réaliser !

“Euntes ibant et flebant (des larmes de tristesse, oh ! ça, oui, par exemple !), mittentes semina sua” ; mais le jour viendra où nous pourrons dire aussi : “Venientes autem venient

R. DUSSECREP
cum exultatione, portantes manipulos suos” ...

Mercredi 29 Novembre

Ce matin, Première Communion. Depuis hier la chapelle avait été ornée de quelques fleurs par les soins de ces dames — autant que faire se pouvait ; car les décorations sont pratiquement inexistantes, du moins telles que nous les concevons. N'importe, l'air de fête régnait dans les coeurs.

Devant la grande maison, la petite procession s'organise ; et au chant d'un cantique, les enfants prennent place dans les bancs réservés exclusivement pour eux. Ah ! certes, ce n'est pas la mode du jour qui tient la place d'honneur dans cette petite fête. Les garçons ont mis leur culotte la plus présentable (*“canecón”*) retenue par des tresses sur une chemisette blanche ; et les fillettes, simples dans une robe de dimanche, ont serré leur *“condé”* (foulard) sur la tête avec une couronne que je leur ai prêtée. Eh ! qu'il importe après tout le costume, si le cœur est bien habillé, si l'âme se décore des grâces de l'innocence... Cependant, j'aperçois dans la foule une élégante (elle n'est pas première communiant) qui s'est affublée d'un lourd manteau de grosse ratine avec col et parements en épaisse peau de lapin. Elle veut sans doute

* Unions libres, appelées dans le pays “ménages”.

"épater" tout le monde en exhibant les toilettes qu'elle vient d'acheter à Maurice (car elle a fait le voyage avec nous, et certes n'avait rien jusque là ue la parisienne de Péros que nous rencontrons aujourd'hui). Voyez, Messames, les supplices de la mode : des fourrures sous un soleil de feu ! Riez, je vous prie, et méditez.

... Mais, la messe se poursuit au milieu des chants et des prières de toute l'assistance ; et après une courte instruction, mes petits enfants viennent recevoir le Dieu qui s'est fait pauvre et qui vient visiter ses pauvres : " Vous tous, les malheureux et les déshérités, venez à moi." La rudesse d'esprit, mais Notre Seigneur l'avait déjà rencontrée chez Simon Pierre et ses apôtres ; si nos premiers communians sont fidèles aux grâces reçues, ils pourront être un jour le levain qui bonifie la masse.

Au cours de la journée, j'ai continué les cours de catéchisme ; mais je suis allé voir aussi une vieille, bien vieille bonne femme, "tié dibois*", qui n'a pas encore goûté les joies d'une première communion. Pauvre relique ! Elle bourlingue une chique de tabac dans sa bouche édentée pendant que je lui parle ; mais elle écoute et se rend, avec la grâce qui vient,

aux raisons que je lui donne. Demain la bonne vieille recevra le Bon Dieu pour la première fois—dans sa case, car ses genoux n'en peuvent mais... Encore une qui prend bien tard son billet de passage ! Le Bon Dieu est si bon...

... Eh ! Eh ! le temps va-t-il donc se chagrinier, d'une rafraîchissante ondée ces gens qui grillent littéralement sous le soleil ; mais c'est que nous avons tout à l'heure à nous rendre au cimetière pour le chant du "Libera" et le sermon ; et ensuite, il nous faut bénir les bâteaux et la mer. Pourquoi cet amas d'eau dans ces gros nuages noirs qui se dirigent sur nous ? Eh bien, non... il ne peut pas pleuvoir pendant nos cérémonies... Je rassure tout le monde :

— *Pas pèr, Bon Diez pas pour faire nous misère ; quand nous va fine fini, la pli va tomber...**

La cloche a sonné la fin du travail ; et ainsi cimetière où j'arrive vers les 6 heures. Tout le monde est là, mais en dehors de l'entrée, naturellement ; car vous saurez qu'il est dangereux

* Du vieux bois

d'aller au cimetière après le coucher du soleil : "éna zespriis"... Je dois avouer que c'est un peu de malice de ma part d'avoir tardé à arriver ; mais je veux les surprendre. Aussi, j'organise la procession, comme si de rien n'était ; et les femmes, les hommes et moi-même, précédés de la croix, faisons une entrée majestueuse dans le champ du repos, "à côté éna zespriis*". Et voilà, le tour est joué... Personne n'a bronché.

"Alà, zot' dans cimetière, après 6 hér' fini sonné ; zot' conné, éna plein zespriis, zot' n'a pas gagne pér'... Trouvé... guette qui manière mo fine maille zot' dans place**..."

Ils sourient ; mais ils seront certainement plus rassurés tout à l'heure, lorsque les torches de gones, imbibées d'huile de coco, brûleront au bord de la mer. Ce n'est qu'à la nuit déjà noire que nous sommes sortis du cimetière ; et tous nous reprenons le chemin de la grande maison. Deux rangées de six torches chacune, bien alignées devant la grande croix, attendent que j'aille revêtu le surplis et l'étole. Le ciel s'embrase, cotonnant de lumières les nuages toujours suspendus sur nos têtes ; les barques sont venues avec la marée s'échouer sur le

sable ; et dans le lointain, signalé seulement par le feu de garde, le Diégo lui aussi attend sa bénédiction. Les torches, toujours en ligne, s'avancent vers le rivage ; elles se "fanent*" sur la plage, à droite et à gauche ; et la mer, qui se joue en lamelles d'argent, vient lutiner aux pieds des porteurs qui m'entourent. L'hymne à la Vierge retentit : "Ave maris Stella", levé au ciel par les flammeches que la brise transporte ; nos coeurs aussi montent à l'unisson ; et au nom de Dieu, avec l'assistance de Marie, Reine des flots, je bénis toute cette foule qui prie, les bateaux et la r. Spectacle grandiose que les âmes retiendront peut-être pour s'élançer, plus dégagées de la terre, vers Dieu, vers le ciel, dont nous nous sommes tant entretenus durant ces quelques jours...

Alors, les porteurs de torches jettent leurs flambeaux dans la mer, minuscules couchers de soleils qui s'éteignent dans l'onde... L'obscurité est complète, plus lourde encore à cause de ces gros nuages noirs qui nous écrasent et qui éclateront en déluge quelques instants après que chacun aura regagné sa case...

Jeudi 30 novembre

* où il y a des esprits

** ... Vous venez comme je vous ai bien surpris...

A la chapelle, ce matin, même petite foule

• se dirigeant.

que les jours précédents : les premiers communiant, les confirmants occupent, comme il sied, les premières places. Cantiques, prières ; puis après la messe j'administre le sacrement de confirmation aux 48 qui ont suivi régulièrement les instructions catéchistiques et les offices depuis dimanche.

Et je suis allé porter le Bon Dieu à notre vieille "tantine"*, contente et ravie.

— *A c't'hère là, mo fine vié; mo besoin rap'-pros' mo bon Dié... ***

Plusieurs vieilles gens, et des jeunes aussi, entourent cette antique ossature en guenille, et récitent des prières, ensemble, dans sa case ; tandis que, dans ses mains flétries, notre pauvre misère ne cesse pas de caresser le petit crucifix dela bonne mort que je lui ai donné en souvenir.. Aujourd'hui, journée assez calme. Le bateau, qui devait appareiller au début de l'après-midi, ne relèvera que demain : J'aurai donc le bonheur de célébrer encore la Sainte Messe. Aussi, j'ai voulu revoir tout le monde dans les cases. Vraiment, ces pauvres gens sont bien intéressants. En somme, s'il est permis de porter un jugement après ces 4 ou 5 jours vécus parmi eux, je dirais que ce ne sont pas de mauvais

diabiles. Ce qu'il faut déplorer le plus, c'est leur ignorance, résultante peut-être de l'abandon dans lequel ils se sont trouvés pendant un certain temps. Faisons la part aussi de leur indolence ; mais au fond, je crois, ce sont de braves gens, reconnaissants, remplis d'égards délicats pour le Père qui vient les visiter et leur apporter les consolations et les secours dont ils ont besoin. Je suis sûr que si nous entreprenions ces voyages fréquemment, il y aurait un mieux sensible dans leur mentalité, tout simplement par suite de non formation. N'est-ce pas à chant de leur part d'avoir voulu réciter tous ensemble, pour moi, après la bénédiction du T. S. Sacrement et ma dernière instruction un "Notre Père" et un "Je vous sauve Marie" pour me remercier, et demander au Bon Dieu de me bénir ! Oui, il faudra revenir : on ne peut pas abandonner un troupeau semblable... N'est-ce pas là la centième brebis que le Bon Pasteur va chercher, laissant les quatre vingt dix neuf autres ?

Vendredi 1er Décembre 1933

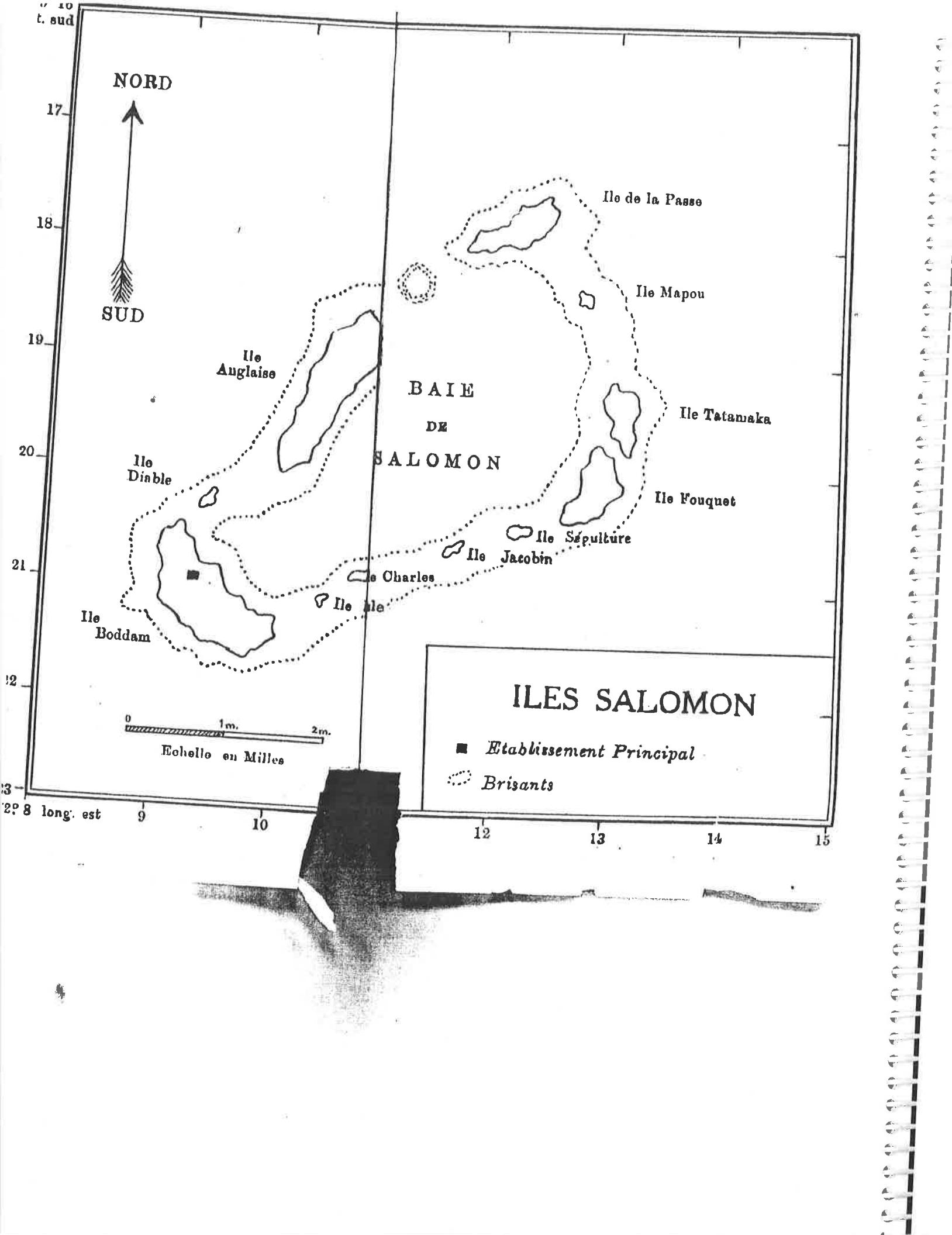
Premier vendredi du mois. Aujourd'hui, je célèbre la messe de bonne heure, car le navire appareillera dans la matinée et je dois être à

* Tante.

** Maintenant, je suis vieille ; il faut que je me rapproche du Bon Dieu.

bord assez tôt. A 5 heures $\frac{1}{2}$, beaucoup de monde à la chapelle ; ce ne sera pas sans doute ma dernière messe à Péros, car le Diégo doit repasser ici après les visites de Salomon, Six Iles et Trois Frères... Et puis, c'est le bouclage des malles, des valises ; il faut partir — à regret — malgré les instances et les objurgations des gens. Il faut partir ! Aujourd'hui ce n'est qu'un "au revoir" ; mais dans quinze jours, dans trois semaines... eh ! bien, non, ce ne sera pas un "adieu" ...

A 1^{re} heures, nous franchissons la passe de l'Ile Vache Marine. Dans 4 heures nous serons à Salomon ; mais je profite de ce maigre laps de temps pour me reposer, laissant tranquillement passer le Coin de Mire, rocher à fleur d'eau, et le Grand Coquillage que nous quittons juste pour apercevoir le premier îlot de Salomon, l'Ile Boddam ; car il me faudra recommencer le même ministère — plus rude encore : il y a près de 10 ans que le père n'est passé par là...



IV

SALOMON

Vendredi 1er Décembre

Voici l'Ile Boddam, l'Ile Diable, l'Ile Anglaise, et les brisants qui mordent sur la passe. Fleurs de neige ou écumes ? La mer se joue sur les coraux aux reflets d'émeraude, le soleil miroite sur la crête des vagues, tandis qu'un harmonieux et léger murmure d'orgue accompagne la marche régulière et prudente du Diégo vers la passe. Le vent de noroît, aussi, ajoute sa chanson, un peu sifflante, dans les cordages... A la pointe de l'Ile Anglaise, la baleinière nous attend. Il y a bien deux heures qu'elle stationne là ; mais que sont deux heures d'attente en comparaison des longs mois écoulés

sans visite, sans navire, sans relations avec le reste du monde. Aussi, ce sera sur le visage de l'administrateur lorsqu'il montera à notre bord la même joie expansive déjà appréciée à Péros.

Avec mille précautions, nous avons contourné le pâté qui se trouve au milieu de la passe, et nous nous engageons dans le goulet dont la profondeur est si minime. Mais nous n'irons pas loin dans la baie, car celle-ci est encombrée de récifs à fleur d'eau qui enrayent et rendent dangereuse la marche du navire. N'est-il pas arrivé souvent à plusieurs capitaines de touiller depuis la passe jusqu'à près de l'Île Poule, toutes voiles carguées, pour ne pas s'exposer, en louvoyant, à talonner sur les pâtés ? Il vaut peut-être mieux, en définitive, nous tenir éloignés de l'établissement, sis à l'Île Boddam...

Derrière nous, un petit rafiot à deux mâts, venant de Grand Coquillage, groupe de Péros, est entré dans la baie. Oh ! pour lui ce n'est pas difficile ; mais il lui faudra cependant tirer quelques bordées avant de nous rejoindre. Du reste, à ce moment, nous aurons déjà jeté l'ancre : il est 2 heures ^{1/4}...

A 4 heures nous mettons pied à terre. Sur le petit môle qui commence à tomber — mais qui, par les soins de l'administrateur, sera remis à neuf et orné d'une statue de Notre Dame de la Garde — la plupart des habitants se sont déjà

groupés. Comme ils sont heureux ! ce qui n'empeche pas les gosses d'écarquiller de grands yeux blancs, intrigués : Ils n'ont jamais vu de Père avec une barbe et une grande robe. Quelques-uns — tout petits — pleurent ou cherchent à s'enfuir ; pauvres enfants ! Ils seront vite habitués.

Ici, il n'y a pas de chapelle. Dans la cour de l'administrateur, il y a bien un petit oratoire, mais c'est tout. Je présume que certains viennent y faire de temps à autre un bout de prière, car des bougies, en certain nombre, attendent devant les candélabres : trois sont allumées sans doute en l'honneur de la venue du Père...

Où ferons-nous notre chapelle ?... Voici le magasin à voiles, avec ouverture sur la mer, presque sur le rivage, précisément, ce sera très bien... pour une fois ; car, à notre prochaine visite, le Bon Dieu sera mieux servi, Monsieur l'administrateur, en effet, m'a conduit dans le bâtiment où se tient l'hôpital. Beaucoup trop grand pour les salles de malades, il sera séparé en deux, l'un des côtés continuant à être infirmerie et l'autre appelé à devenir chapelle. Autel, tabernacle, bancs, seront confectionnés sur place : et, pour recouvrir le tout, une jolie toiture de solides bardes en bois de "gaïac", dont les troncs centenaires jonchent une partie de l'île, abattus autrefois par je ne sais quelle

main sacrilège. Oui, à un prochain voyage, nous trouverons la chapelle terminée ; car la réception faite au Père par les dirigeants est pleine d'attentions délicates autant que de promesses qui se réaliseront...

Mais pour le moment, occupons nous du local qui recevra Notre Seigneur. A l'une des extrémités du magasin à voiles, une cloison sépare là contre que nous placerons l'autel, mais après avoir pavoisé, au préalable. Le drapeau du Pape (celui que nous mettons au grand mât) formera le centre de l'ornementation ; et les pavillons du bord, festonnés, feront une belle garniture de cheur. Quatre "drums" vides serviront de colonnes à l'autel ; et la table est dressée, longue, large, solide... comme dans une église. Sur une caisse, j'installe un tabernacle (que j'ai emporté pour la chapelle de Diégo) ; et comme antependium, des pavillons encore : c'est une chapelle marine... En un clin d'œil, le tout est arrangé ; et dans un instant, nous aurons de jolies fleurs au soin desquelles l'administrateur occupe ses loisirs. Quoi de mieux ! Et maintenant, nous sommes prêts pour la prière du soir et la première instruction. Tout le monde est présent (moins d'une centaine de personnes)... mais ce qu'il y en a de la maille ! Eh ! oui, depuis 10 ans que le Père n'est

R. DUSSERRE

venu, ça a poussé. Aussi, calculez le nombre de ceux et celles qui n'ont pas fait leur première communion... des jeunes gens qui se sont mariés derrière la cousine" ; et cependant le mariage régulier peut se célébrer devant l'administrateur... Encore des brebis égarées du troupeau du Maître !

J'ai repéré mes gens, fait le triage, le classement, fixé le travail pour demain. Que Marie nous soit propice et que St François Xavier, qui patronnera par sa fête tombant dimanche, cette mission de Salomon, intercède pour les pauvres âmes privées de secours religieux !

Samedi 2 Décembre

J'ai dû changer les heures arrêtées pour Péros. A 5 heures 1/2, tout le monde, ou presque, étant présent à la chapelle, nous avons récité notre prière et j'ai donné une instruction d'une vingtaine de minutes, juste pour finir à l'appel de 6 heures... Confessé trois bonnes femmes... J'ai compté que je n'aurai—du moins ces premiers jours—pas plus d'une quinzaine à pouvoir approcher des sacrements. C'est bien peu, hélas !

A 6 heures, les hommes sont allés au travail, entreprenant immédiatement le chargement du copra pour le Diégo ; c'est l'heure où je célèbre la Ste Messe. Les enfants, les femmes

y assistent ; et les hommes, passant devant la chapelle pour porter leurs sacs aux embarcations à voiles, peuvent de temps à autre "prendre un petit air de messe" ...

Ici, les enfants travaillent ; mais, ils auront fini leur corvée vers 10 heures $\frac{1}{2}$ ou 11 heures, en sorte que je pourrai les avoir pour le catéchisme à midi. Mais la matinée est bien employée. Pendant que Monsieur l'agent de la Compagnie des Iles s'occupe du reposoir, en vue de la procession de demain dimanche, je fais une première tournée dans le camp. Je ne rencontrerai pas grand monde, je le sais ; mais le peu que je verrai pourra me servir à établir les bases nécessaires à "l'inventaire" des habitants. Et d'ailleurs, rien ne m'empêchera de traverser les ateliers pour me documenter plus largement.

Hélas ! ce n'est pas riche au point de vue de situations régulières... Cependant il y a matière à entreprises sérieuses, — à condition toutefois que nous revenions chaque année dans ces pays perdus. Et puisque cette question de visite annuelle est pratiquement décidée, tu aussi le temps dont je dispose, je ne prendrai, pour la première communion, que les grands seulement, "grands p'tits garçons" et "grands p'tites filles," au dessus de 10 ans. J'ai par ailleurs réglé avec l'administrateur la prière en commun

R. DUSSECRE

du dimanche, et le catéchisme aux petits : questions plus délicates ; il n'y a pas de dames... Mais je ne doute pas que, la bonne volonté aidant, le bien ne se fasse : car ici comme à Péros, on est plein d'égard pour le Père et tout disposé à lui faciliter la tâche.

Au catéchisme de midi, j'ai donc réuni tous les grands ; ils sont 25 : 13 garçons dont un vieux bonhomme et 12 filles. D'autres aussi auraient dû se présenter ; mais voilà, ils ne sont pas en règle, et ne veulent pas se mettre en règle, ou du moins "p'encore" ...

Ils font plaisir à voir, tous ces gosses, sage-ment campés sur un ancien banc de jardin ou sur un madrier supporté par des caisses de savon, avec leurs bonnes frimousses ouvertes, attentives, sérieuses... hum ! sérieuses... qu'au moment où Alexis — un grand gaillard de 18 ans, fort comme un turc mais très faible d'esprit — répond par une bourde aux questions que je pose... le fameux Alexis qui s'appelle aussi "Gatte," parce qu'il se montre très friand de rats qu'il sait accomoder en "curry"... Alexis qui ne veut pour rien au monde venir à Maurice, parce que, dit-il, "à Maurice éna ène phare ; li pour mange moi" ...* Ou bien encore, c'est Elsie qui, ne se trouvant

* A Maurice il y a un phare : il me mangera.

pas confortablement installée sur la planche

commune, dont une pointe d'ailleurs la gène très fort, s'est emparée d'une noix de coco, et qui, dans sa précipitation pour s'asseoir dessus, s'en est allée choir à la renverse. Mais le catéchisme se poursuit, malgré les petites distractions innocentes qui le parsèment... Ce qui est bien consolant surtout à constater, c'est que, malgré l'absence du Père pendant ces 10 dernières années, les enfants savent leurs prières et s'intéressent vraiment aux leçons de religion qu'ils veulent s'assimiler et qu'ils s'assimilent assez vite en effet—with une émulation qui tiendrait presque de la fougue. Au moins, les parents, s'ils ne sont pas demeurés dans le droit chemin, ont su donner à leurs enfants un semblant d'éducation qui, pour n'être pas toujours exactement parfaite, n'en est pas moins chrétienne.

Dans l'après-midi, à 4 heures, j'ai repris mes enfants pour une seconde classe de catéchisme ; et le soir, à 6 heures $\frac{1}{2}$, nous nous retrouvions tous pour la prière en commun et l'instruction, devant le Bon Dieu qui, depuis ce matin, habite sa pauvre, mais hospitalière case à voiles.

Dimanche 3 décembre

Premier dimanche de l'Avent—c'est avec une joie très grande que je vois tous mes gens, par petits groupes de quatre ou cinq, prendre le

E. DUSSEGUI

chemin de la chapelle pour la messe de 8 heures. Il ne manquera personne. Mais, n'est-ce pas, il est bien inutile de s'étouffer dans le magasin à voiles avant le commencement de l'office ; aussi, comme il arrive dans nos bons petits villages de France, on s'assemble pour causer. Les hommes se sont assis à l'ombre du gros pied de bonnets carrés qui orne la grande cour, et dialoguent au hasard des volutes de fumée de leurs cigarettes ; les femmes, leurs marmots sur les hanches, discutent elles aussi, mais je ne crois pas que ce soit au sujet de toilettes ; et les gosses, autour du moulin endormi, s'amusent à des chassé-croisé ; tandis que derrière le magasin à huile, rayon des étables, le tam tam régulier d'un vieux cercle de fer sur une auge de fonte fait accourir, pour la pâtee du matin, toute la troupe des familiers de St Antoine...

Un dernier coup de cloche ; et chacun s'installe dans la chapelle. Sur le banc de jardin, les autorités ont pris place ; sur les madriers, les enfants de la première communion ; puis, massés en petite foule, les femmes d'un côté, assises sur des "gonis" ou sur des noix de coco, et de l'autre côté, au fond, les hommes... pour prendre un peu d'air sans doute, car il fait tellement chaud ! Et la grand'messe commence,

* natte.

une jolie grand'messe chantée "à la marine", avec accompagnement de vagissements de "babas" (bébés). Comme hier, hélas, pas beaucoup de communions...

Cependant, après la cérémonie, six ou sept "ménages" viennent me trouver pour régulariser leur situation : c'est un commencement. Mais pourquoi y en a-t-il si peu !

— *Mon père mo v'lé marier èk ous...**

—

— *To v'lé dire : marier dans mo la main.* Alors, ils se regardent les uns les autres, éta-

lant sur leurs visages un sourire approchant de

celui qui s'épanouit sur le mien.

— *To comprend, ça pas pareil : marier èk moi ? Mo n'a pas capave marié... marier dans mo la main... ça, mo capave faire...*

Et dans un accès d'hilarité :

— *Ça même qui mo v'lé dire : marier dans ous la main... alà mo bonhomme là...*

Ils rient, ils sont en joie de se trouver un peu d'esprit ; tandis que, sérieux cette fois, j'inscris dans mon carnet les renseignements nécessaires aux contrats matrimoniaux qui seront établis dans quelques jours.

Et maintenant, les baptêmes ; ou plutôt, le supplément des cérémonies du baptême, car dans toutes ces îles l'administrateur lui-même ondoie les enfants le jour de leur naissance. C'est même pour cela qu'il y a à la boutique des flacons de dragées : eh ! ils n'admettent pas volontiers les "baptêmes lérat" ... *

Quelle avalanche de gosses ! Ils sont là devant moi 41 bien comptés. J'ai préféré en finir une bonne fois, malgré la longueur des prières et malgré la chaleur ; au moins, ce sera une affaire faite... Et ça crie, et ça piaille : un vrai poulajiller en dispute. Cependant, je n'ai pas ménagé le sel... c'est peut-être cela aussi qui les a mis en excitation ; mais ils sont si drôles, ces petits : il suffit que l'un commence pour que le bataillon se déclanche en braillards...

"*une maille rompue emporta tout l'ouvrage...*"

Avez-vous aussi que ce n'était pas la peine de paraître si gourmands à la vue du condiment qu'ils prenaient sans doute pour du sucre... Enfin tout est paré : les registres sont à jour, noms des parrains et marraines inscrits, actes

dûment signés de ma main... Et voilà maintenant

* Mot à mot : je veux me marier avec vous.
† me marier devant vous, recevoir la bénédiction^{*} nuptiale de votre main.

nant qui pourrait ressusciter un mort : une bonne douche... Eh ! mais, l'appétit est merveilleux, ce midi ; et la tortue, excellente...

Puisque le Bon Dieu nous favorise d'un dimanche, comme à Pérros, nous ferons la procession du Saint Sacrement. Aussi, à 4 heures précises, tout mon petit monde était rangé devant la case à voiles. Le vaisseau, dont j'avais emporté les pièces, avait été monté avec art ; mes six cordons sont en bonnes mains : le défilé s'organise tant bien que mal. Et tandis que, devant, sous la direction experte de mes bons marins, quelques vieux bougres d'anciens sacrists, beuglent des rappels de cantiques connus (s'ils crient un peu fort, c'est sans doute pour se faire mieux entendre du Bon Dieu), près du vaisseau, les enfants de la première communion récitent le chapelet... Holà ! voilà deux gosses qui m'exaspèrent : ils passent leur temps à se chamailler, à se faire des grimaces, à rire d'un rang à l'autre, et je ne puis rien dire. Je me tiens à quatre pour ne pas les rappeler à l'ordre au cours de la procession... Heureusement que nous sommes arrivés au reposoir ; là, il me semble que je pourrai me détendre un peu. Oh !

ce n'est pas un sermon que je ferai ; mais ils comprendront, les grands comme les petits, le respect qu'on doit au Bon Dieu dans le Saint Sacrement.

— *Wilfrid ! Nesime !* (Onésime), ici désordres. Ça qui zott fine faire, zamaïs mo fine trouve ça dans mo l'existence ; mo honté pour zott. Tout l'é temps zott fine rié, zott fine causé ; qui zott croire éma là dans ?* — et je leur montre l'osten-soir.

— *Vine ici, mo risse zott zoreilles ; et pis, zott pas pour faire première communion, alà ! ... Tout dimoune à zémoux ; nous ta dimande pardon Bon Dieé pour zott ...†*

Ah ! je vous promets que le retour fut très recueilli, très pieux ; chacun singéniant, dans son attitude, dans le ton de sa prière, dans l'accent de ses cantiques, à faire disparaître l'impression défavorable produite par la conduite de ces deux garnements... A 5 heures, nous étions rentrés. Sur la petite jetée, devant la chaloupe, le Bon Dieu est allé ; et d'un geste large, avec le Saint Sacrement, j'ai bénii la mer, les bateaux et la foule. C'est à ce moment que nous récitons notre prière du soir : il est près de 5 heures $\frac{1}{2}$; et je crois qu'il n'est pas nécessaire de faire revenir mes gens pour 6 heures.

* Ici, fauteurs de désordre ! Ce que vous avez fait, jamais je n'ai vu cela dans mon existence ; je suis honteux pour vous. Tout le temps, vous avez ri, vous avez causé ; qu'est-ce que vous croyez qu'il y a dedans ?

† Venez ici que je vous tire les oreilles. Et puis, vous ne ferez pas votre première communion, voilà ! Tout le monde à genou, nous allons demander pardon au Bon Dieu pour eux.

Les leçons de la journée auront suffi, je pense.

Honteux, la tête basse, Wilfrid et Nésime sont venus me trouver avec leurs mamans qui n'avaient à la bouche que des promesses de rotin à la rentrée dans la case. J'ai été obligé de les calmer :

— Pas batte zott, tendé, mo pas v'lé. D'abord mo fine pardonne zott ; Bon Dié oussi fine par-donne zott ; et mo sir, à c't'hére, zott va faire bons zenzfants. Tendé, mo piitis, pas faire mau-vais. Bon ! mo va laisse zott faire première comminon ; mais, tention ! *

Et de fait, je puis dire que Wilfrid et Nésime furent mes deux meilleurs sujets jusqu'à la fin de la Mission. Mais quel plaisir de constater l'esprit de soumission de tous ces pauvres gens ! Ils sont réellement meilleurs qu'à Péros, plus maniables, plus timides aussi peut-être, mais aussi de plus grande bonne volonté. Terrain favorable à la semence divine : où sont donc les ouvriers du Maître qui prendront soin de la moisson qui lève ? Oui, de plus en plus, c'est ce à quoi il faut arriver : revenir le plus souvent possible ; et la grâce de Dieu aidant, beaucoup de bien sera réalisé.

... La soirée est idéale. Aussi, l'administra-

R. DUSSERCLE

teur nous a prié à un pique-nique au bord de la mer, sous les cocotiers de l'Îlot Jacobin ; c'est tout près. Là, nous ramasserons des bigornots, et sur les brisants, des homards s'il y en a... Et voilà ; nous nous installons dans la baleinière, et nous partons. Mais avant de toucher Jacobin, nous allons déposer à bord du Diégo nos chantres, auxquels, pour les dédommager du "Gloria" qu'ils n'ont pas chanté à la messe ce matin — et pour cause — nous avons donné le "gloria" colonial... pour boire à la santé...

Il fait nuit lorsque nous abordons à la petite île — une espèce de "Mouchoir Rouge", * toute couverte de cocotiers. Le feu est vite allumé ; les torches sont préparées ; et, en route sur le sable : on nous prendrait pour des pêcheurs de perles... à moins qu'on ne nous confonde avec ces écumeurs de mer qui, autrefois, pour tromper les navires, allumaient des feux sur le rivage. Mais nous sommes plus pacifiques ; et nos "tentes" ** remplies, nous nous mettons sérieusement à la préparation du repas qui, est-il besoin de le dire, fut excellent... à la manière de chez Iucullus...
Et nous reprenons la mer : la lune est dans son plein, et notre baleinière, échouée sur le

* Ne les battre pas, je ne veux pas. D'abord je leur ai pardonné,

le Bon Dieu aussi ; et je suis sûr que maintenant, ils seront bons...

sable, étale avec nonchalance ses reflets d'argent sur le rivage nacré. En route... Mis en humeur par la chopine de bon vin dont l'administrateur les a gratifiés pendant leur repas, nos hommes se laissent aller aux improvisations. Les muscles y trouveront la force nécessaire à l'énergique cadence des avirons—ce qui nous permettra aussi d'arriver plus vite à l'établissement. Tout y passe, dans ces chansons bizarres—qui changent de rythme selon la manière de ramer— depuis la scène de ménage où la femme se met en coïre parce qu'il n'y a pas d'argent: "Panisa pas éna, Virginie disputer..." et la condamnation du bandit Gondavel, jusqu'à l'actualité du jour:

*Cap'tain Mazoué, aieh, cap'ain Mazoué
En, bon cap'tain, mo dire ouz, zén' zens,
Li fin' zett, l'ancr, dans mouillaz, Salomon.*

Refrain en chœur :

*Ah ! Wazao, ahé, Wazao,
Wazao fin' cass' Galéga,
Diégo fin' zett' l'ancr, dans mouillaze**...

Ou bien :

Missié Ricard, aieh, Missié Ricard,
Si n'a pas ti Missié Ricard,
Mon Pér' pas ti a vin, Salomon.*

Refrain en chœur :

*Mon Pér' vini, ala mon Pér' vini,
Monseignier vini, zén' zens,
Li donn' nous so bénédictio...*

Encore une ?

L'Evanziil, L'Evanziil, zén' zens,
Mon Pér' lir courramment...*

... Mais combien il est agréable, au retour, de retrouver son lit... et ses moustiques !!!

Lundi 4 décembre

Aujourd'hui, même règlement que samedi. A 5 heures $\frac{1}{2}$, rassemblement à la chapelle pour l'instruction jusqu'à 6 heures. Puis, les confessions et la Sainte Messe. Afin de gagner du temps pour cette après-midi, j'ai confessé ce matin toutes les "grand p'tit filles" de la première communion; à midi, j'entreprendrai les garçons. Je suis réellement satisfait de toute cette mar-

* Wajao, petit raperur qui faisait le service des îles, s'est brisé sur les rochers d'Agaléga en novembre 1933.

* Monsieur Richard Lionnet, agent des îles, qui était à bord avec nous.
"Si Monsieur Richard n'avait pas été là, Mon Père ne serait pas venu à Salomon..."

maille, attentive aux leçons de catéchisme, comprenant vite—ce qui ne m'empêche pas de râbâcher pour qu'il en reste le plus possible dans leur esprit. Aussi, pour les récompenser et les encourager, j'ai consenti à les accompagner, avant la réunion de 4 heures, à une partie de pêche qu'ils avaient montée à mon intention. Et sous les cocotiers, toute la ribambelle s'en va, gambadante, joyeuse, exhubérante, pour me conduire à la pointe cimetière “à cot’ éma éni’ band’ pitit possons”... Mais il faut préparer les ustensiles. Précisément, Zélida s'y connaît à confectionner les paniers; et, assise à califourchon sur la petite table dressée au milieu d'un sentier pompeusement baptisé “Allée Paul et Virginie”, elle a vite fait de tresser en feuilles de cocotier une “tente” qui servira d'abord à mettre les “soldats” ramassés par les garçons pour la boëte, et ensuite à emprisonner les frêtres que nous comfrerons tout à l'heure par douzaines. Wilfrid, c'est le grand pécheur, aidé cependant par Mary dont les yeux de lynx savent découvrir l'innocente proie, venue prendre le frais à l'ombre des cocotiers épandue sur le rivage. Nésime, lui, fait le galant: il cherche les cocos germés pour les partager avec les petites filles...
... Et maintenant, rentrons; car c'est l'heure du catéchisme, et je dois revoir tous mes en-

fants pour une dernière confession: demain ils feront leur première communion. Au passage, ces petits chicaneurs de garçons ne manquent pas de me montrer tel arbre du haut duquel tomba—sans se faire mal, heureusement—notre petite Rosalie, agile comme un singe, mais qui avait été prise de tremblements à l'arrivée de l'administrateur... Ici, c'est le “Coco Olga”: même fredaine; mais Olga au lieu de tomber à terre, s'en est alléchoir en prison pour six jours... Imaginez-vous cette bande de petits ravageurs et ravageuses, grimpant dans les cocotiers pour décrocher les fruits encore tendres et boire “dileau coco”: ce serait pire que les rats... Bien sûr, il faut mettre le holà à semblables larcins. Mais ils sont les premiers à rire de leurs aventures, pas trop contents toutefois du rappel de leurs exploits devant moi...
A 5 heures $\frac{1}{2}$, j'ai bénî le cimetière. C'est la leçon des morts que nous y sommes allés chercher: une tombe parle à l'âme; et toutes les raisons de la croix, dressée au milieu du champ de repos, je les leur donne. Mais, ici comme à Pérös, comme l'on sent que notre passage est trop rapide, et que de bien qui n'est pas fait laisseons-nous derrière nous!...

Mardi 5 décembre

Messe de première communion. Monsieur

l'administrateur a retardé le commencement du travail afin de permettre aux parents d'assister à la première visite de Jésus dans le cœur de leurs enfants ; et lui-même, avec les autorités, ne manquent pas de donner l'exemple par son encourageante présence. Toutes les petites filles sont en blanc, avec voile et couenne ; les petits garçons en blanc eux aussi. Très sobre, notre petite messe ; monsieur l'Agent des îles fait réciter le chapelet, les actes avant la communion ; et mon petit monde est ravi : on lit le contentement sur les visages qui s'épanouissent radieux, indice du contentement des âmes. Ils seront bien sages : ils l'ont promis ; et j'espère, grâce à nos visites fréquentes, que le ciel continuera d'habiter parmi eux.

Après la messe, rénovation des promesses du baptême, consécration à la Sainte Vierge et imposition des scapulaires. Tout à l'heure je reverrai les enfants dans leurs cases.

Passé la matinée à mettre à jour tous les registres ; puis, avant de déjeuner, une visite dans le camp. Assis, tranquilles, sur un coco ou sur natte, les petits sont silencieux : c'est qu'il ne s'agit de gâter la journée par du dévergondage. Pauvres enfants ! il y en avait qui n'avaient pas encore mangé, et croyaient qu'ils ne pouvaient rien prendre jusqu'après la cérémonie de confirmation, le soir... Même état

d'esprit chez ceux que je dois marier au commencement de l'après-midi. Si je n'avais pas entrepris ma tournée d'inspection, ils seraient restés tout le jour "comme ça même"... Quelle différence avec Péros...

A 1 heure, gros travail : c'est le moment des cérémonies nuptiales ; ils sont sept "ménages", à régulariser leur situation. Les hommes sont allés troquer leur costume de travail (ils n'ont pas eu beaucoup à enlever) contre un joli complet de dimanche ; et ils arrivent, en théorie, le feuillet à la main et la femme au bras, la femme qui a mis tous ses soins à sa coiffure : une coque sur le front et une autre sur la nuque... Mais il est près de 3 heures lorsque s'échangent les solennelles promesses. En plus de mes premiers communians, j'aurai encore quatre ou cinq de ces bons bougres à la confirmation ce soir, et qui feront leur première communion demain...

Je profite de la cérémonie de la Confirmation pour rappeler mes recommandations, et régler d'une manière définitive le catéchisme pendant l'absence du Père, ainsi que la prière en commun le dimanche sous la présidence de l'administrateur. Une petite instruction pour les enfants qui doivent être confirmés ; et Notre-Seigneur, dans le Saint Sacrement, bénit toutes

ces âmes qui se sont montrées si bonnes, et si dociles à ses enseignements...

Mercredi 6 décembre

La messe, ce matin, sera célébrée à 5 heures $\frac{1}{2}$: encore une petite fête pour mes enfants qui communieront une seconde fois, et pour mes nouveaux mariés qui pourront s'approcher de la Sainte Table. Mais l'entrain n'y est plus. C'est que la séparation est toute proche; et la joie de ces jours derniers a fait place à une tristesse qui ne peut pas demeurer cachée. Des larmes coulent; d'autres sont refoulées; le chagrin est général. Certes, c'est avec beaucoup de peines que moi aussi je vois s'éloigner la côté si hospitalière et de si bonne volonté de Boddam; mais d'autres âmes attendent et ont besoin de la présence de Notre Seigneur. Pauvres gens qui depuis si longtemps ont été privées des secours religieux! comme je comprends leurs pleurs et leurs regrets. Ah! si nous pouvions rester plus longtemps!... C'est l'impression qui vous empoigne au départ du navire: trop court, le séjour; mais la résolution qu'on emporte toujours est la même: revenir.

De la jetée, la baleinière décoste... En transes de regrets, les mouchoirs et les foulards s'agi-

R. DUSSECRE
tent, tamponnant de temps à autre les yeux gonflés de larmes, jusqu'à ce que, minuscule sur la grande baie, la chaloupe s'efface aux flancs du Diégo... Oui, au revoir, bons enfants... Pleurez; mais gardez surtout dans vos âmes le souvenir vivant du passage du Bon Dieu parmi vous, du Bon Dieu qui reviendra: ayez-en le ferme espoir...

V

VERS UNE AUTRE MOISSON

Mercredi 6 décembre

Il est 10 heures $\frac{1}{4}$ lorsque le Diégo, avec une sûre lenteur, quitte la passe pour prendre la haute mer. La haute mer ? pas encore... La brise a poussé la gentillesse jusqu'à nous conduire en dehors de la baie ; mais c'est tout. Avouez avec moi qu'en fait d'amabilité il n'y a pas d'exagération... La baleinière, qui nous a accompagnés jusqu'aux brisants pour nous indiquer le chenal, est certainement rentrée depuis longtemps à la résidence : c'était pour elle une affaire de deux heures. Pour nous, nous restons en place : à notre poupe l'Ile Anglaise, les brisants. Si nous allons de ce

train (un peu trop sénateur) quand arrivons-nous ? J'appréhende le chagrin que j'aurai à passer la fête de l'Immaculée Conception en pleine mer, sans messe... Enfin, à la grâce de Dieu ; j'espère qu'il comprêtera nos sacrifices pour les pauvres âmes des îles.

6 heures du soir, même position... Nous avons repris la bonne tradition de nos journées en mer : au pied du grand mât, nos coeurs se sont élevés ensemble vers le ciel ; puisse-t-il nous être favorable.

Jeudi 7 décembre

Je me suis payé ce matin une légère "grasse matinée" : ce n'est qu'à 5 heures $\frac{1}{2}$ que je suis monté sur le pont. Mais Salomon est toujours à notre poupe, avec une faible tendance à disparaître ; cependant que, très claire sur l'horizon radieux, l'Île Yaye, au nord de Pérös, commence à se détacher. Notre itinéraire consiste à contourner le groupede Pérös, pour prendre ensuite la route du sud qui nous conduira aux Six Iles. Les vents, hélas, n'ont pas l'air de prendre beaucoup intérêt à notre voyage. Remercions les quand même de nous avoir tout doucettement menés jusqu'en vue de l'Île Pierre ; mais, fatigués, ils se sont éteints, nous laissant sur une mer d'huile qui insensiblement nous dérive sur

TROIS FRÈRES

Ille du Nord

Ille du Milieu

Ille de la Terre

ILE AIGLE

Ille aux Vaches

ILE DANGER

NORD

SUD

1 mi. 2 mi. 3 mi. 4 mi.

ECHELLE EN MILLES

GROUPÉ des TROIS FRÈRES

■ Ancien Etablissement

○ Brisants

Diamant... Il est 6 heures du soir, et nous sommes peut-être à 6 miles de la terre...

Vendredi 8 décembre

Fête de l'Immaculée Conception de Marie.

O Mère de mon Dieu, vous êtes toute belle !
Vous êtes toute belle ; et votre Cœur très pur
N'a pas eu, comme nous, la tare originelle.
Qui constamment nous pousse en un sévère et dur

Esclavage... Nos sens vers en bas nous attirent ;
Et nos instincts perrers, au mal accoutumés,
Veulent nous entraîner... Mais nos coeurs qui souffrent
Vers la sainte beauté de vos dons tant aimés

Montent, montent vers vous, loin de l'erreur malsaine ;
Et, Mère, je vous vois, le visage penché
Vers vos fils errés, ô douce Souveraine
Que, pour nous relever, Dieu créa sans péché...

Vous êtes Celle-là que Dieu promit au monde
Quand Ève malheureuse eût commis son forfait ;
Celle-là qui brisa l'antique bête immonde,
Et reprit au Très Haut son trop terrible arrêt... .

Oui, c'est pour nous que Dieu vous fit Immaculée,
Intacte, virginale, et célesté blancheur,
Afin que par vos soins notre triste vallée
S'égaie des beautés de votre très Saint Cœur.

C'est pour nous que bénie entre toutes les femmes,
Tous avez enfanté Notre Seigneur Jésus,
Afin que nous puissions, dans nos arides âmes,
Enfanter par vos soins ses divines vertus.

Ah ! oui, fils malheureux d'une trop pauvre mère,
Nous élèvons vers vous nos regards suppliant,
Assurés que votre âme écoute la prière
Qui, fervente, jaillit de nos coeurs confiants.

Onde pure du ciel, vivifiante et bonne,
Fontaine sainte et claire où se mire l'Esprit,
Faites couler sur nous la grâce qui pardonne
Par le sang de Jésus qui sauve et qui guérit...

Et que nos coeurs aimants, guidés par votre étoile,
Se détachant d'en bas, s'élèvent toujours plus
Vers vos pures splendeurs, pour contempler sans roile
Votre âme toute belle, au séjour des élus !

Nous sommes en mer, et pas de messe...
Mon Dieu, ce sont des sacrifices lourds que

vous nous imposez. S'ils sont nécessaires au plus
grand bien que je dois faire au milieu des déshé-
rités des îles, je les accepte ; mais faites que
leurs fruits soient durables, et pour les pauvres
âmes perdues dans l'océan, et pour moi ! Faudra-
t-il donc passer sur le navire la solennité de
dimanche prochain ? Non, le Bon Dieu nous
donnera des vents favorables, et la Sainte Vierge
nous guidera de son étoile afin que je puisse au

moins célébrer la fête de l'Immaculée Concep-
tion, sous le patronage de laquelle je place mon
apostolat de ces jours qui vont suivre.

Il est près de 8 heures, ce matin ; et nous
n'avons pas fait un yard depuis hier après-midi.
Le navire se contente de balancer doucement,
mais d'avancer, point. Et toute la matinée il
en fut ainsi. Vers les 4 heures, une forte gre-
nasse s'est abattue sur nous : pluie et vent ;
la boucle que nous faisons autour de Péros :
voici les trois petites îles : Verte, Fanon et
Ninon qui apparaissent, ainsi que les Deux
îsœurs ; et au loin se dessine, estompée sur
l'horizon, l'île Poule. La nuit nous prend dans
notre marche trop lente. A 8 heures, la grenasse
s'est transformée en déluge ; mais vers minuit,
les vents, très intenses, et secs cette fois, nous
décollent de la terre...

Samedi 9 décembre

Les îles ont disparu ; nous sommes en plein
océan. Si nous pouvions arriver cette après-
midi, même un peu tard, comme cela m'arran-
gerait bien ! Jusqu'à présent, à Péros, à Salomon,
J'ai pu disposer d'un dimanche — du dimanche
si précieux dans ces pays de mission : c'est le
seul jour où l'on peut avoir les hommes en
dehors des heures de travail, où l'on est sûr de

trouver tout le monde dans les cases. Une bonne parole, dite à chacun en particulier, obtient souvent un meilleur résultat qu'une causerie à la foule. Aussi je demande à la Vierge Immaculée de nous permettre de mouiller aujourd'hui même. Puisse-t-elle écouter ma prière!

Midi. La route a été correcte et la brise est restée raisonnable... Dans la brume laiteuse, au mariage de la mer et du ciel, des taches longues apparaissent et disparaissent suivant le mouvement du navire : ce sont les Trois Frères, encore trop imperceptibles cependant pour que nous puissions les distinguer nettement...

Allons, bon ! encore les mauvais caprices du vent qui recommencent à nous jouer de vilains tours : sautes continues qui, naturellement, ne sont pas très favorables à l'avance du bateau. Nous ne perdons pas courage, toutefois, car voici un grain qui nous serre de près à l'arrière : qu'il pleuve, pourvu qu'il vente. C'est en effet ce qui arrive ; et bientôt, l'Ile d'Aigle est devant nous, avec sa minuscule compagne l'Ile aux Vaches, que nous distinguions d'une manière parfaite, avec sa chevelure de cocotiers, si la bienfaisante ondée qui nous procure la brise ne voilait l'horizon d'une gaze grise.

... Et voici, nous sommes à l'Ile d'Aigle, île.

principale du groupe des Trois Frères. Dans le lointain, bavure d'ombre, l'Ile Danger, au vent de laquelle nous devons passer pour atteindre Six Iles.

Il a été décidé que nous prendrions le mouillage ; aussi, à 5 heures, l'ancre mordait dans les coraux et nous maintenait, tout près de la terre, en face d'un petit magasin à huile abandonné, à l'abri des vents de noroit. Il n'y a pas d'habitants, sur l'Ile d'Aigle : une île de Robinson ?... Mais plus loin, de l'Ile aux Vaches, des fumées s'élèvent en volutes. Quelques "éplucheurs", ont été laissés là par un bateau de Six Iles qui doit revenir les prendre une fois leur tâche achevée. Ils ont aperçu nos voiles : ce n'est qu'à cause de cela qu'ils signalent leur présence au moyen de brasier ; mais je crains fort que nous ne relevions sans avoir pris des nouvelles de ces isolés, car nous ne pouvons pas descendre à l'Ile aux Vaches ; et vraisemblablement ils n'ont pas de canot pour venir jusqu'à nous, sans quoi ils auraient peut-être déjà mis à la mer. Quelle déception pour ces braves gens quand ils verront le Diégo s'éloigner sans les avoir visités ; mais, étant donné notre tonnage, il nous est impossible de nous approcher d'eux... Cependant, une visite à l'Ile d'Aigle a été décidée pour demain : visite d'inspection. Ah ! certes, je ne manquerai pas la

descente à terre.

Vu, tout à l'heure, se promenant avec crânerie autour du bateau, comme autrefois Tartarin devait faire son tour de ville : un cachalot.

Dimanche 10 décembre

La Providence, toujours bonne, m'avait réservé pour aujourd'hui la grande joie de pouvoir célébrer la Sainte Messe. Quel bonheur communion plus réelle avec ceux qui, à Maurice, solennisent la fête de l'Immaculée Conception de Marie... Nous ne devons dès-tôt ce matin, je dresse l'autel sur le grand panneau, sous la toile de tente. Pas de danger, aujourd'hui, pour la célébration de la messe à bord ; car nous sommes mouillés au sud-est, et par le fait, très bien abrités des vents de noroît. Le navire ne bouge pas.

Mes deux caisses liturgiques forment l'autel, dont le fond est garni de deux grands pavillons ; un petit banc recouvert de drapéaux sert de rétable ; et comme tapis, une voile. La messe commence : tout le monde assiste pieusement au Saint Sacrifice, tandis que les voix sympathiques de nos rudes marins, accompagnées par le roulement des vagues qui se brisent à quel-

R. DUSSECRE

ques encablures sur les coraux — orgue naturel et profond— s'élèvent pour chanter le salut à la Vierge Immaculée. Que de "mémentos", pendant cette messe ; et comme je remercie la Sainte Vierge de m'avoir donné cette consolation si bonne et si réconfortante ! La journée sera meilleure, commencée de la sorte...

A 6 heures $\frac{1}{2}$, le canot de sauvetage, qui doit nous conduire à terre, est mis à la mer : c'est l'affaire d'un instant, les flots sont si tranquilles. Mais j'imagine les difficultés et les dangers d'une semblable opération lorsqu'il s'agit d'effectuer des sauvetages réels sur une mer démontée. Heureusement pour nous que notre sauvetage est tout ce qu'il y a de plus dilettante et calme...

Eh ! mais, c'est un petit grain qui s'amène... Prends nos précautions ; et c'est armés de pied en cap, couverts d'un grand ciré de matelot que nous descendons dans notre embarcation légère comme un bouchon. La pluie peut tomber maintenant — ce qu'elle ne manque pas de faire, la coquine ; mais ça ne fait rien. Agile, la barque s'envoie, et bientôt nous sommes sur les brisants. Allons, souquez ferme, nous devons passer la barre... Une lame nous prend et nous porte ; un tantinet nous revenons en arrière. Du courage ! Les unes après les autres, les grosses vagues nous enlèvent ; et voilà, nous

sommes de l'autre côté, secs de l'eau de mer, mais trempés de la pluie. Sur les brisants immersés, la "galle" nous conduira jusqu'au rivage.

... Nous n'avions pas à traverser le Styx, sans quoi il nous aurait été facile de payer notre passage ; car voici justement, presque au plein, deux requins (ou plutôt une "requine" et son petit) qui évoluent autour de notre canot. Un maître coup d'aviron assomme le petit tandis que la mère s'enfuit "à toutes nageoires" ; mais pour la remplacer, une large rafe ferait bien l'affaire... Ne croyez-vous pas que le nocher Charon aurait lieu d'être satisfait ?...

Au milieu de grandes flaques d'eau, enjambant presque à chaque pas des troncs de cocotiers ou des paquets de feuilles éparses, jetés à terre par les grands vents, nous nous acheminons vers ce qui fut autrefois une résidence. Nous marchons sur des ruines : on dirait d'un village dévasté par la guerre. Les cases du camp sont encore debout ; mais portes et fenêtres ont été arrachées, et les petits poulaillers de feuilles de cocos sont affaîlés, meurtris, déchirés. Les ânes, seuls habitants de cette île déserte, ont fait du camp leur domicile. Même désolation, plus triste encore, à la résidence. Il

pleut à grosses gouttes dans les appartements ; les toitures sont crevées, et les lianes folles ont enraîné toutes les cours. Les maisons, les hangars sont devenus eux aussi des écuries ; un labeau de charrette est là, gisant sous les intempéries. La seule maison qui soit encore en état, et encore relatif, c'est la "réception" : c'est là que s'installe pour un ou deux jours l'employé de Six Iles qui vient, une fois le temps, pour chercher les cccos.

... Et cependant, il n'y a qu'une année que l'établissement a été abandonné ; mais le temps, grand destructeur, est impitoyable, et ses méfaits sont terrifiants et tristes. Pourtant, il n'a pas voulu toucher, semble-t-il, ou très peu, au petit oratoire qui se trouve vis-à-vis de la grande maison : un joli Christ en cuivre, surmonté d'une image de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, préside sur un petit tabernacle ; deux statues décolorées, des couronnes artificielles, et c'est tout. Mais quelque verdure, commençant à se flétrir, marque encore qu'à son dernier passage l'employé — ou les hommes — a dû venir y réciter une petite prière ..

La croix de la mission, dressée face à la mer, versant noroit, fait peine à voir elle aussi ; l'arbre demeure seul, les deux bras sont tom-

* Gaule, perche.

bés. Je veux, tout à l'heure, la remettre un peu en état ; mais auparavant, j'ai mon breviaire à dire. Et, pendant que Monsieur l'Agent des Iles entreprend une tournée d'inspection dans les plantations, je m'assoie sous ce qui reste de "varengue*" à la réception, pour prier au clapotis des vagues qui se mutinent contre les brisants.

Au travail maintenant. Voilà justement une scie égoïne qui pend contre le mur ; voici d'autre part une planche de cocotier qui ne demande qu'à servir ; quelques clous égarés ; un vieux marteau ; et en un clin d'œil, la croix est réparée, tant bien que mal, aidé que j'étais dans l'entreprise par le charpentier de marine du bord qui m'avait accompagné. Armé d'un gros couteau de marin, je grave dans un morceau de bois une inscription commémorative ; c'est vite fait également, mais plutôt mal que bien. En voici la teneur :

10. XII. 33 — R.P.R.D. — M.R.L. — M.J.C.

Tout cela tiendra bon, j'espère, jusqu'au prochain voyage... Il ne reste plus qu'à prendre patience jusqu'à l'heure du déjeuner ; et comme nous avons encore du temps devant nous, j'en profite pour aller visiter les cimetières ; je dis bien, les cimetières, car il y en a deux : un pour les petits

* Vérandah.

enfants, et l'autre, très loin vers le sud, pour les grandes personnes. Pauvres cimetières, pour les feuilles basses, et les ont dépouillés de leurs grandes pierres de corail : tout semble vieux, tout paraît usé ; et cependant des "regrets éternels" s'affichent à la date de février 1932...

Au retour, je m'attarde avec deux matelots à cueillir des langues de vaches* ; et, notre provision faite, nous rentrons, car on doit nous attendre à la réception. En effet, on nous lance plusieurs coups de sifflet, et nous avons crié ; mais les mugissements des vagues et le siflement de la brise dans des cocotiers ont empêché les uns et les autres d'entendre.

Holà, qu'est-ce ? Sortant des fourrés gaillards d'un beau noir de jais aux reflets violacés, demi-nus ou sommairement couverts de toile à matelas, se présentent devant nous... Il ne leur manque qu'une sagacité ou une lance : une invasion de sauvages, de cannibales ? Non, ce sont les hommes qui, hier, nous signaient leur présence à l'Ile aux Vaches. Pendant plus de deux heures ils ont tenu la mer dans un maigre canot pour arriver au navire.

* Variété de brèdes.

C'est là qu'on leur a dit notre présence à terre, et qu'ils ont appris que je me trouvais au nombre des passagers. D'où cette joie sincère et primesautière de l'un d'entre eux :

— *Ena ène Père ! mo bien content. Ac'thère no va capave marier... Assez mo rester dans zéro... **

Mais, il est temps, je crois, de nous mettre à table. Nous avons apporté nos provisions avec nous, naturellement ; nous n'avons oublié qu'une chose : le pain. Heureusement, le canot de sauvetage—it porte bien son nom—nous donnera sa réserve de biscuit. Et tout aurait été d'une perfection quasi idéale — l'appétit merveilleux, le repas bien préparé—si les mouches, nombreuses comme les étoiles de la voie lactée, ne s'étaient montrées si insolentes et irrévérencieuses... On ne peut pas tout avoir...

Après le déjeuner, j'ai tout le loisir de dire mon breviaire, car Monsieur l'Agent des Iles doit encore visiter la partie nord de l'Ile ; et en attendant que la marée soit haute, après avoir pris des hommes de Six Iles les renseignements qui me seront nécessaires pour mon apostolat

chez eux, nous tuons le temps en fouillant le tec-tec*.

3 heures $\frac{1}{2}$: il nous faudra repasser la barre ; opération plus difficile qu'à l'aller, mais dont nous nous tisons fort bien. La lame nous prend en tête ; plusieurs fois nous reculons, nous embarquons même un peu d'eau ; mais les bras vigoureux de nos hommes ont vite fait de maîtriser la mer. Et, d'une houle dans un fond, d'un fond sur une houle, nous arrivons au calme de la haute mer qui nous laisse glisser jusqu'au Diégo.

Les éplucheurs de l'Ile aux Vaches sont montés à bord avec nous : nous allons les ratisser. Et en espérant l'heure du dîner — bientôt — ils nous racontent des histoires, et qui mieux est, des histoires vraies. Mais, il faut voir surtout la manière dont le récit se déroule, les yeux, les gestes, les cris... c'est parfois le plus intéressant : il n'y aurait que le cinéma parlant capable de réaliser la scène.

Eh bien ! voilà ; il paraît que, sur l'Ile aux Vaches, nul n'a le droit de laisser traîner des détritus, des ordures, dès que la nuit commence à tomber : tout doit être nettoyé, bien propre. Autrement, celui qui, ainsi, aura fait „malangue, malangue†“ est sûr d'être visité

* Expression un peu difficile à traduire ; signifie dans ce cas la privation des grâces, des bénédictions attachées à une bonne conduite de vie.

† Petits coquillages que l'on trouve dans le sable ; le bouillon de tec-tec est exquis et très délicat.

pendant son sommeil par un "missié français, encore zène zène", tout de blanc vêtu, porteur d'un long fusil et suivi d'un "p'tit licien* blanc cotonné". Le "missé" se campe devant le délinquant dans une pose autoritaire et farouche, et lui enjoint de s'en aller au plus vite :

— Qui ous faire là ?... Sourti, sourti... Tire tous ça bande souliers là ici...

"Bande souliers", ce sont les hommes qui restent à l'Île aux Vaches. Mais, entre nous, je me demande pourquoi il est question de souliers, car tous ces pauvres bougres ne marche que nu-pieds... A ce moment, le "missié français", épaule son fusil, et : Pan, Pan ; et le "p'tit licien blanc cotonné" s'élance en aboyant très fort : Thou, Tiou...

"Qui a faire ? Ça bande souliers là, zott' bi-zoin aller".... Alors, au matin clair, les hommes prennent la pirogue et s'en vont se réfugier à l'Île d'Aigle, attendant que la colère du "missié français" soit passée. Dans leur hâte craintive, ils se démènent ; et quelquefois, du moins d'après leur dire, ils se font de légères blessures. Soyez certain que c'est là une vengeance du "missié français". Après quatre ou cinq jours de tranquillité, car l'Île d'Aigle est tabou, ils retournent à l'Île aux Vaches ; mais attention à

* d'un petit chien.

celui qui fera encore "malangue malangue"

Au fini de l'histoire, ils ajoutent pour moi :

— Ti a bien bon si ous capave alle gnette éne coup... Li pas pour vine ár'ous. Ous capave pousse li, empéc' li vini... *

J'imagine que le fondement de cette anecdote réside dans le fait qu'autrefois les corsaires auraient enterré (ou pas enterré) un trésor dans cette île. Histoires de trésors ! Il y en aurait des choses à raconter sur ce sujet si bizarrement passionnant... même à Maurice !

Pour la prière du soir, nos rescapés se joignent naturellement à l'équipage ; mais j'en vois d'assez âgés qui ne savent même pas faire le signe de la croix, qui ne connaissent même pas Notre Père, ni Je vous sauve, Marie... Grands gosses !...

Lundi 11 décembre

Ce n'est que ce matin à 7 heures $\frac{1}{2}$ que nous avons appareillé. Nous devions relever dans la nuit, mais les vents n'ont pas daigner faire acte de présence. Un petit grain nous a permis de décoller et doucement nous allons... Brise sèche ; si elle fraîchit encore un peu, nous pourrions peut-être arriver aux Six Iles dans le courant de la journée. L'Île Danger,

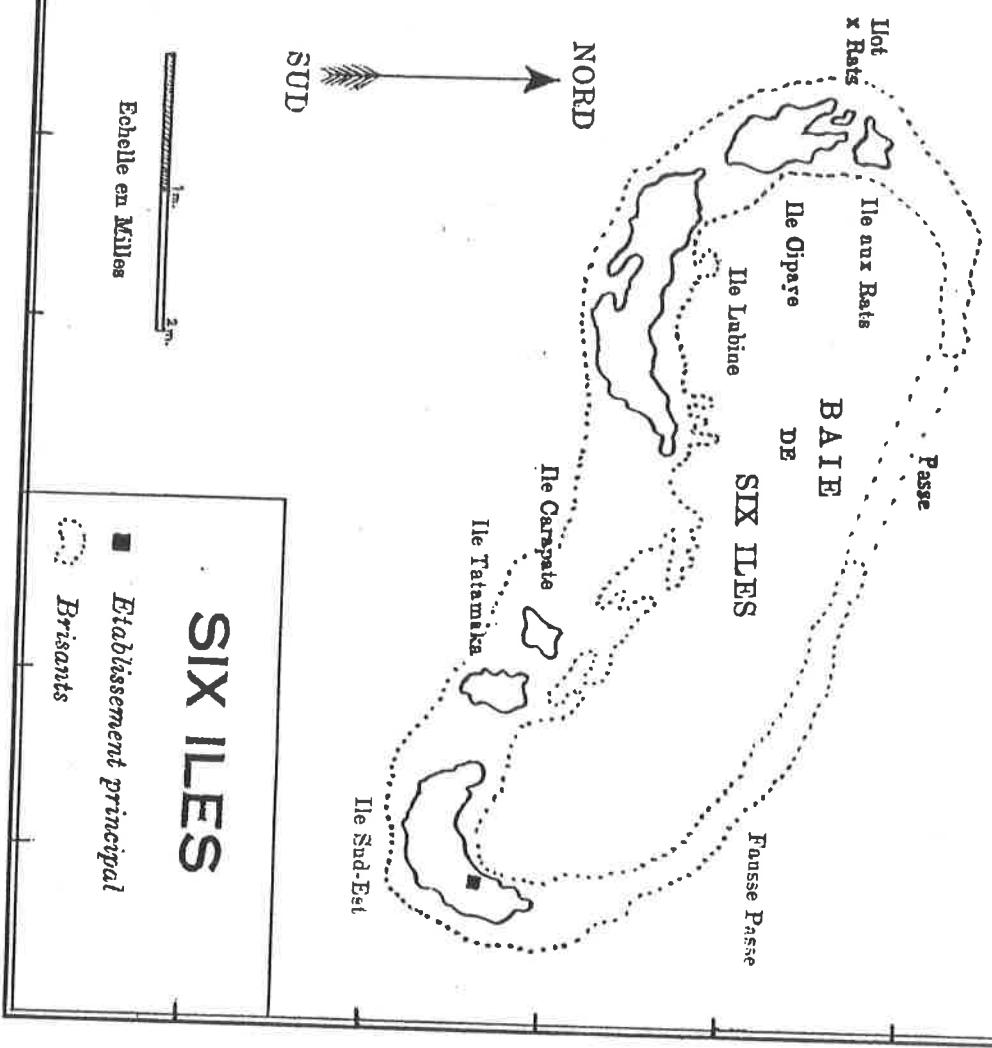
* Ce serait bien bon si vous pouviez aller voir un peu. Il ne viendra pas avec vous ; vous pouvez le chasser et l'empêcher de retourner.

dernière île du groupe des Trois Frères, grossit à vue d'œil ; et à 10 heures $\frac{1}{2}$ nous passons au vent. Et puis c'est la terre des Six Îles qui commence, vers midi et demi, d'apparaître au lointain. Notre marche est lente, mais sûre ; du moins nous l'espérons. Peu à peu les îles du petit archipel surgissent, mariées entre elles en deux groupes : Ile aux Rats, Ile Cypaye et Ile Lubine d'un côté, et Tatamaka, Carapate et Sud-Est de l'autre, en attendant que notre approche nous permette de les distinguer séparément. L'Union Jack flotte au mât de mésaine, et le grand mât déploie au soleil l'or et l'argent du pavillon pontifical : la distance qui nous sépare de la terre ne doit pas être bien grande. Et en effet, il nous a semblé apercevoir sur l'Ile Cypaye un nuage de fumée : signe de reconnaissance. Nos hommes de l'Ile aux Vaches nous affirment que bientôt la baleinière, gréée d'une voile, viendra à notre rencontre. Mais il faut attendre... et longtemps...

Le vent encore fait des siennes. Imperceptiblement, nous glissons ; mais les courants, plus que la brise, nous poussent au vent de l'Ile aux Rats que nous n'atteignons pas, que nous n'atteindrons pas. Il faut tirer des bordées, une... deux... Juste avant cette dernière, les yeux de lynx de nos marins ont aperçu à l'horizon, à la pointe de l'Ile Lubine, une barque, toute petite,

à peine visible; pour ma part, je mets un certain temps avant de pouvoir la fixer sur les vagues. La distinguer, c'est trop ; mais je vois quelque chose, ce quelque chose qu'ils affirment être une barque. Il n'y a qu'à s'armer de patience...

long. est 17 18 19 20 21 22



SIX ILES

Etablissement principal



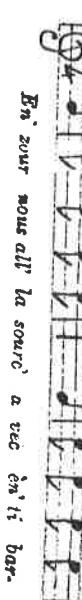
cither à cither qui nous a fait à cither n'cither à



cither à cither à cither à cither à



cither qui nous a fait à cither à cither à



En sour nous all' la sourc' a vec èn'ti bar-



Tempo di Segu



vige l'her là nous ar ri né nous pt' barriqu'fin d'for-

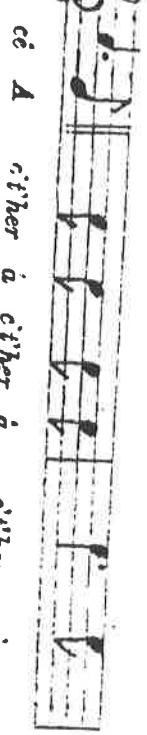
Tempo di Segga



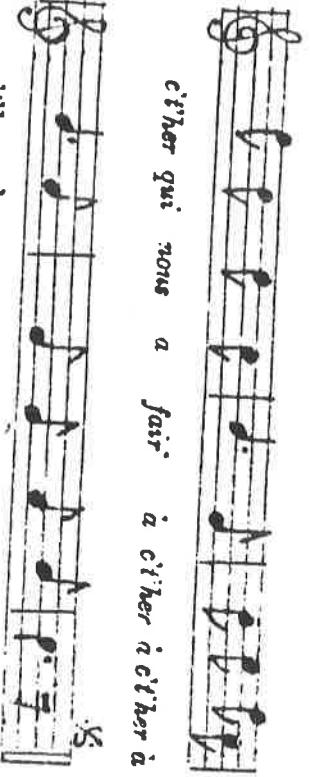
En sour nous all' la sourc' a vec èn'ti bar.



vig'her ià nous ar ri né nous pt' barriqu' fin'défom.



cé A c'her à c'her à c'her à



c'her qui nous a fair à c'her à c'her à
c'her à c'her qui nous a fair'

SIX ILES

Lundi 11 décembre (soir)
et Mardi 12

Peu à peu, le jour tend à disparaître; et, dans le clair obscur de la nuit qui descend, à la jumelle on commence à reconnaître la petite embarcation ainsi que le vague moulinet des rames. Mais il fait trop sombre, maintenant; on ne peut plus rien voir. Afin de donner le chemin à la baleinière, un feu est amarré sur un des hau-
de babord pourra lui indiquer notre position.
Soudain, dans la nuit qui se fait plus dense, une lumière s'allume à l'horizon. Peut-être est-
nous. Non point, car voici que nettement nous

entendons la cadence des avirons qui frappent la mer et les chansons habituelles des îles qui égagent les gorges jamais fatiguées des marins. La petite barque est sur notre flanc : il est 7 heures $\frac{1}{2}$ lorsque les hommes et l'administrateur, éreintés, prennent pied sur le pont du Diégo. Braves gens ! Ils sont en mer depuis 3 heures de l'après-midi, pour venir à la rencontre du navire qu'ils ont aperçu, haut comme une botte, glissant à l'horizon. Ils n'ont rien mangé ; aussi, ne manque-t-on pas à bord, au devoir si bon et si réconfortant d'une hospitalité généreuse.

Cependant, je fais descendre mes malles dans la baleinière ; car je trouve l'occasion excellente, malgré qu'il soit bien tard, de me rendre à terre. De la sorte, j'aurai la matinée de demain pour célébrer la messe et nouer connaissance avec les Ilois.

Nous sommes dix sept dans la baleinière... Elle est bien chargée sans doute, mais son nom de baptême est très rassurant : elle s'appelle "Swan". Et en effet elle glisse comme un cygne sur la mer assez raisonnable, malgré l'obscurité presque complète qui nous entoure : ce n'est qu'à 8 heures passées que nous avons quitté le bord. En vain la voie lactée tente d'éparpiller ses poussières d'argent ; Orion cherche à paraître, fier de sa Béthelgeuse et de son Baudrier...

Parfois, des étoiles filantes tracent sur le fond sombre des sillages de lumières (âmes du Purgatoire qui montent au Paradis !) ; et là bas, presque sur l'horizon, la Croix du sud brille quand même. Près d'elle, les deux Centaures montent leur faction éternelle, dominant un brasier qui se consume à terre. Nous ne pourrions donc pas nous tromper dans notre randonnée nocturne : le brasier et la Croix du sud seront nos guides fidèles ; la Croix surtout, qui, par son aspect et sa mission rédemptrice, renferme et justifie toutes nos espérances humaines. Qu'elle nous garde en cette obscurité qui pourrait bien être le fait de la puissance des ténèbres, et qu'elle nous conduise à la lumière...

Fantôme sombre, le Diego s'éloigne dans la nuit : petit à petit les feux du bord s'aminissent et s'effacent ; et bientôt, nous sommes seuls sur la mer grande, seuls avec la Croix et les étoiles...

Allons, souquez, les bons enfants. Les torses sont bombés, les coups tendus sur la rame qui se balance ; c'est du feu que nos canotiers entaillent avec leurs avirons qui demeurent, au sortir de l'eau, mouchetés de phosphore ; une pluie d'étoiles à chaque cadence. Il faut donner ferme : "dibois ar' dibois*" . La cha-

* Du bois sur du bois.

loupe a mis plus de trois heures pour venir nous rejoindre ; elle en mettra au moins cinq pour nous conduire à terre, car les courants nous tirent au noroit, et leur vitesse est, paraît-il, dans ces endroits de 4 à 5 nœuds à l'heure.

Mais les chansons vont leur train et stimulent force et courage. Elles sont en si grand nombre, d'une si grande variété et d'une cadence si changeante, — eh ! ajoutons aussi qu'il y a plus de 3 heures que les hommes s'égosillent — que je n'ai pu en retenir beaucoup. En voici une cependant qu'il m'a été facile de noter, à cause de son rythme très égal : c'est une *Séga**.

En' zour nous all' la source

Avec en' tit barriqu'

L'hér' là nous arriver'

Nous p'tit barriqu' fin' défoncé...

Refrain

A c't'hér', à c't'hér', à c't'hér'

A c't'hér' qui nous a faire † ? } bis

Si cela peut faire plaisir aux amateurs de musique, voici pour eux :

* Danse indigène, exécutée surtout par les bas créoles, décèle plutôt une mentalité sauvage.
† Un jour nous sommes allés à la source
Avec une petite barrique;
Lorsque nous sommes arrivés,
Notre petite barrique était défoncée
... Et maintenant, qu'allons-nous faire ?...

B. DUSSECLÉ

Mais, trêve de chansons... Nous approchons de la terre : masse informe et noire qui surgit des flots sombres. Il est près de 11 heures $\frac{1}{2}$, et l'Île aux Rats ne doit pas être très loin. Jusque là, le feu allumé sur la partie sud-est de cette petite île, celui de l'Île Cipaye ou Lubine ayant disparu, nous avait bien guidés : un rideau de cocotiers vient de le cacher à nos yeux, tandis qu'un coup de lame éteint notre lanterne. Mais aussi, misère de malheur, pourquoi ne pas avoir gardé la direction indiquée par le brasier ?

Nous sommes dans la nuit absolue : ce n'est que demain matin à 1 heure $\frac{1}{2}$ que la lune se lèvera ; et nous sentons la terre toute proche, à quelques encablures, gardée par les brisants, sur lesquels se déchire la mer, comme par des hydres mugissantes. Nous n'allons pas cependant au hazard, car l'Île aux Rats est devant nous ; mais, guidés seulement par les gémissements des vagues nous ne pouvons qu'estimer d'une manière approximative la distance qui nous sépare de la ceinture de coraux. Subitement, brutalement, la baleinière heurte contre les récifs ; et dans ce choc imprévu, nous nous trouvons jetés les uns sur les autres, tandis qu'une lame, furiuse d'être arrêtée dans son élan, se brise derrière nous, éclatant sur nous en paquet de mitraille. Nous sommes trempés jusqu'aux os dès cette

Première avalanche qui n'est que le prélude d'une copieuse douche ; car, sans nous laisser de répit, les vagues, s'élevant en volutes d'une dizaine de mètres de hauteur, nous assomment et nous recouvrent. Des cris, des ordres ; les hommes se courbent dans des efforts inouïs, appuyés sur les rames ou sur les " galles " ; mais la baleinière est remplie et ne décolle pas. Les oraisons jaculatoires montent vers le ciel plus nombreuses que les paquets de mer qui déferlent sur nous. Ah ! certes, nous devons un fier merci à la Providence d'avoir permis à notre embarcation de monter d'un coup sur les bri-sants et de l'avoir coincée entre les pics des co-
raux sans la défoncer ; sans quoi nous aurions pu couler à je ne sais combien de brasses de profondeur. Nous nous sommes mis à la mer : nous enavons jusqu'au dessus de la poitrine. Je claque des dents, je grelotte ; et sur les pointes acérées de corail nous entreprenons de gagner le sec, à quatre ou cinq cents mètres de l'endroit où nous avons touché. Les canotiers s'occupent au plus vite de sauver les bagages, et tout à l'heure, nous constaterons les dégâts, s'il y en a... Si nous allumions du feu ? ... Oui, oui, c'est très facile à dire ; mais comment réaliser notre désir et répondre à notre besoin si évident de nous chauffer : nous ne sommes qu'un torchis de vêtements trempés. Les allumettes sont

R. DUSSEGRICHE

" fanées " dans les poches, incapables de service. Chacun se fouille pour essayer de chercher l'inexistant... Mais, voici que—" grand merci, Bon Dieu"—dans le fin fond de la poche de ma soutane, j'atteinds un minuscule briquet, en forme de bouteille de champagne, " made in Germany " que l'on m'a donné avant de m'embarquer. C'est le sauveur : certes ce n'est pas un sot briquet ! ... Les feuilles de cocotiers flambent, nous procurant une reconstituante chaleur. Mais, comment se sécher avec, sur le dos, tout notre linge mouillé ? Heureusement, une valise tenue à la main, soigneusement serrée contre la poitrine pendant les avalanches de mer, n'a presque pas été touchée : nous y trouvons quelques vêtements secs que nous utilisons ; et c'est ainsi que, pour ma part, je me déleste de ma soutane qui pèse bien cinquante livres pour me retrouver au frais dans un pyjama. A la guerre, comme à la guerre ! Ce n'est pas en restant sur place que nous trouverons du secours. Tandis que trois ou quatre hommes demeurent pour vider la baleinière afin de venir nous rejoindre ensuite par voie de mer, nous nous dirigeons en petite caravane, les porteurs de bagages devant, à la lumière de torches, vers un petit campement sis à une extrémité de l'Île Cipaye : c'est encore une trottée. Tout ce que j'ai dit de notre accident

n'a pas duré un quart d'heure ; il nous faudra plus longtemps pour traverser l'Ile aux Rats et l'Ile Cipaye. Enfin, après avoir franchi des enchevêtrements de lianes, enjambé des troncs de cocotiers, traversé, de l'eau jusqu'aux genoux, deux ou trois lagunes, nous atteignons le but : il est minuit $\frac{1}{4}$.

Et pourquoi ne pas faire la " messe de minuit " ? Car vraisemblablement nous ne pourrons arriver que vers les 3 ou 4 heures à la résidence située sur l'Ile Sud Est — et dans quel état de fatigue ! Nous devons bien une bonne reconnaissance au Bon Dieu et à la Sainte Vierge ; et j'ai hâte aussi de constater l'état de mes caisses liturgiques. Rien n'a été abîmé sinon quelques images qui s'en trouvent un peu décolorées ; mais il vaut mieux que ce soit elles plutôt que les objets sacrés. Dans une paillotte nous dressons notre autel : les hommes m'entourent, ainsi que le gardien du campement et sa femme, porteur d'un gros poupon qui ne se soucie nullement de ce qui se passe autour de lui. Comme nos prières montent ferventes, en ce minuit tropical, sur cet îlot perdu, pour remercier le ciel et lui demander bénédiction et protection encore !...

Pour que tout soit complet, il faut réveiller... Pour que tout soit complet, il faut réveiller... " déterrer " une vieille bouteille de liqueur de

cacao ; la femme du gardien nous apporte des œufs frais ; et à la chaleur d'un immense brasier, nous nous " remontons ", riant maintenant de notre mésaventure...

2 heures du matin... les gosiers chantent sur la mer... Les hommes ont réussi à renflouer la baleinière. Allons, embarquons — et pour arriver dans de bonnes conditions, cette fois. Nous n'avons que la baie à traverser, mais dans sa plus grande largeur. Enfin, après avoir louvoyé longtemps pour éviter les pâles, nous voici au débarcadère : il est 5 heures moins $\frac{1}{4}$. Ce n'est pas une heure trop indue, n'est-ce pas ?

Beaucoup de monde sur la petite jetée ; inquiets, cela va sans dire, non pas à notre sujet puisqu'ils ignoraient notre venue, mais pour l'administrateur et les hommes partis depuis hier à 3 heures. Il y avait réellement de quoi sentir l'émotion dans le cœur. Mais tout est bien qui finit bien. Nous sommes tous en parfait état ; les bagages sont humides : ils n'auront qu'à sécher. Et nous, qui sommes fatigués, cela se conçoit, nous n'avons qu'à essayer de dormir ; ce que je fais, sous la garde du pavillon pontifical qui flotte depuis un instant au milieu de la cour de l'établissement ; tandis qu'une "nénaine*" rincera à l'eau douce mes vêtements

* Serrante.

que je pourrai revêtir juste pour l'heure du déjeuner...

Et maintenant, ne nous accusez pas de témerité ; car nous nous sommes tous rangés à la meilleure solution. Il est actuellement 3 heures de l'après-midi, et le Diégo n'est même pas en vue. Il a dû tirer plusieurs bordées qui l'ont conduit assez loin ; ou bien est-il resté en place, là-bas, car la brise ne donne pas. Dans ces conditions, quand serions-nous parvenus à la résidence ? Combien de fois est-il arrivé à certains de négliger la descente en chaloupe, comptant sur le mouillage du navire le lendemain matin, et de n'aborder que quatre ou cinq jours — parfois quinze — après ? Au moins, je suis sûr de mon fait ; et quel que soit le retard du Diégo, j'aurai toujours eu la consolation d'être plus longtemps au milieu de ces pauvres gens qui n'ont pas vu le Père depuis au moins 10 ans...

... Ce n'est donc qu'à l'heure du déjeuner que j'ai pu sortir de ma chambre. Non pas que j'ait dormi si tard : c'eût été de la paresse ; mais raisonnablement je ne pouvais pas me présenter en pyjama ; et je n'avais pas, comme ceux qui m'accompagnaient, la ressource d'emprunter à l'administrateur ou aux employés un costume de pékin complet. Il m'a bien fallu attendre que mon linge ait fini de sécher. Et

voilà ; j'ai déjà commencé à voir mes fidèles, je vais continuer...

Peu de monde. La population est moins nombreuse qu'à Salomon ; mais c'est partout un peu le même caractère : ici plus expansifs, là plus timides ; ici plus frondeurs, là plus soumis ; ailleurs aussi, par contre, m'assure-t-on, plus "crâneurs" et plus "petit monsieur". Les noms sont les mêmes, du reste, dans presque toutes ces îles, et la plupart d'entre ces "laboureurs" ont déjà travaillé un peu partout. A Six Iles, la population me paraît tout de suite plus disciplinée, plus soumise et je dirais plus résignée. Pauvres grands enfants misère ! Le costume "national" est la toile à matelas. Comme nourriture, ils ont évidemment, comme partout ailleurs, leur ration de riz, des grains secs qu'ils peuvent se procurer à la bouche. Des brèdes, il n'y en a pas. Ils peuvent également élever, et par conséquent manger quelques volailles. Mais souvent il leur arrive de ne manger, comme ils disent, que "*douriz àr*", "douriz*" . Sans doute, objecterez-vous, ils pourraient avoir du poisson. De fait, la mer est très puissante à cet endroit ; mais le poisson "saoule" et donne le "*guimb' guimbé*" (gruoillement des nerfs sous la peau, enlève toute force)

* Mot à mot : du riz avec du riz ; du riz sec.

et oblige le patient à s'aliter—souvent avec forte fièvre). Et cela, paraît-il, depuis une dizaine d'années, époque à laquelle un grand navire suédois, l'*Elmaren*, drossé par les courants, est venu se mettre au plein et se briser sur le rivage est de l'Île Sud Est. La carcasse, d'ailleurs, est encore là, continuant à se désagréger. Qu'est-ce au juste que ce "guimbé" ? Empoisonnement par le cuivre ? ou le phosphore ?...

Et les pauvres bougres ne se plaignent pas. Ils acceptent leur misère sans murmures et travaillent de bon cœur quand même. Ils sont ravis, heureux, de la venue du Père : depuis si longtemps pareil bonheur ne leur était arrivé ; et c'est presque tous qui viennent me trouver pour démêler ou arranger leurs affaires. J'espère que la moisson sera réconfortante. Ce qui me fait plaisir, c'est l'esprit bien chrétien qui règne dans les hautes sphères — et comme l'on sent l'influence sur la masse ! — en sorte que ma tâche de ces quelques jours sera bien facilitée. Je sais qu'aux grandes fêtes et les dimanches, les offices sont suivis régulièrement ; et l'on ne manque jamais, le jour de l'Assomption, la petite procession à laquelle tout le monde assiste — avec bannières pour les différentes catégories de gens : hommes, femmes et enfants. Voilà pourquoi — il n'y a aucun doute à cela

— la population est demeurée si bonne ; en général, car, comme partout bien entendu, il y a quelques réserves à faire. Une dame s'occupe d'instruire les enfants, qui viennent chaque jour écouter les leçons de catéchisme : ils sont tous prêts pour la première communion. De ce côté là, je n'ai pas à me tracasser.

Auprès de la grande maison, la chapelle est en construction : elle sera bien jolie, lorsque, par les soins de l'administrateur, elle sera parachevée, ornée. Au prochain voyage, nous la bénirons. Pour le moment, je me contente de dresser mon autel dans le petit oratoire qui se trouve dans la cour de la résidence et dont l'ouverture donne sur la grande place. Sainte Rita y préside. Je pourrai y placer le tabernacle ; et demain, Notre Seigneur habitera son petit Nazareth, au milieu des travailleurs — comme Lui — qui souvent viennent y réciter leurs prières.

Au milieu de mes ouailles, la soirée s'achève ; et comme dans les autres îles, c'est au pied de la grande croix que nous nous rassemblons pour notre prière et l'instruction. J'ai déjà vu tout le monde dans le camp ou au travail ; mais, réunis au nom de Notre Seigneur, nous serons bénis davantage, puisqu'Il nous a dit dans l'Evangile : "Là où plusieurs se réuniront en mon nom, Je serai au milieu d'eux." Bien jolie,

cette croix, vers laquelle nous élevons nos coeurs et nos espoirs. Toute de corail, elle se dresse devant la baie et porte l'inscription : 1904, P.

M. (Père Malaval). Je bénis tous mes gens, et la plupart regagnent leurs cases, tandis que d'autres demeurent pour se confesser.

De la journée, le Diégo n'a pas paru un seul instant. Comme je me réjouis d'être descendu à terre depuis hier soir—pour arriver ce matin, il est vrai. Mais cela m'a toujours donné une journée de travail; et la messe que j'ai célébrée à minuit sur l'Ile Cipaye a déjà produit, j'en suis sûr, un commencement de moisson dans le groupe des Six Iles...

Mercredi 13 décembre

La cloche matinale sonne à 4 heures et à 5 heures. Le deuxième son est le signal du rassemblement, et tout le monde est présent pour l'instruction et la messe. Très recueillis, très pieux, ils suivent avec intérêt la cérémonie que je leur ai expliquée auparavant, sans oublier de leur dire le pourquoi de la messe : œuvre de rédemption pour leurs âmes négligées. Et puis aucun s'en va à son travail, tandis que je "cuperaï de régler mes affaires pour aujour-

tous abandonnant leur tâche, dévalent sur le rivage en poussant des cris de joie : " *Navire!* " Navire, c'est le voilier : le seul bateau qui puisse porter ce nom ; ils ne conçoivent pas le navire autrement qu'avec des voiles. L'autre, celui qui crache de la fumée et qui marche tout seul, est encore pour la plupart d'entre eux un engin apocalyptique qu'ils ne comprennent pas. D'ailleurs, beaucoup n'en avaient jamais vu avant la venue du Wajao, il y a de cela quelques années seulement. Et ceci me rappelle la trop charmante histoire que me racontait l'administrateur de Salomon. Lorsque le Wajao vint mouiller pour la première fois à l'Ile Boddam, les gens avertis, au lieu de crier : Navire ! s'exclamaient : Vapeur ! — lequel mot, prononcé à la créole peut se transcrire ainsi : " *Vapér* ", réalisant le jeu de mots : " *ta pér* ", qui signifie " aura peur ". Et les malheureux gosses de s'enfuir au plus vite, remplis d'une terreur inouïe : au cri de " *Vapér* ", " *zott ti gagne pér* ". A noter en passant que celui qui, le premier, aperçoit le navire, ou tout au moins vient en avertir l'administrateur, reçoit en gratification un bon demi-litre de vin... Navire ; c'est le grand sauveur des Iles, qui leur apporte du riz, du vin, du bon tabac " *courage* " si apprécié, et surtout aujourd'hui, du linge pour l'année, ainsi que le chantaient si

bien nos canotiers hier matin, en abordant au wharf :

Band' madam' va content'

Diégo fine apport' linz' pour l'année...

Le Diégo, toutes voiles dehors, glisse sur la haute mer, à la pointe nord de l'Île Sud Est. Il longe les brisants, cherchant un mouillage relativement favorable — en dehors de la méchante baie : l'entrée lui étant interdite à cause de son tonnage trop fort — car ici, comme ailleurs, la ligne des brisants marque le terminus des petites profondeurs ; et d'un coup, les fonds passent de deux, trois ou quatre brasses à deux cents, quatre cents ou cinq cents. Pensons que le navire cherche sa place, à la sonde, la baleinière quitte l'établissement pour se rendre à bord : c'est une affaire de plusieurs heures. Et de plus en plus, je me réjouis d'être descendu depuis avant hier soir — ou hier matin comme l'on veut — car ce n'est qu'à 11 heures que je serais arrivé pour commencer mon travail, alors qu'au même moment, je terminais les cérémonies du supplément de baptême pour une vingtaine de marmots — qui supportent relativement bien les doses de sel et les onctions...

Je n'ai pas perdu mon temps, vous pensez bien ; les malheureux quelques jours d'escale

sont trop précieux pour les "faner" en gaspillage. J'ai vu chacun en particulier, conduit des enquêtes, marqué des noms dans mon carnet ; en somme, un recensement en règle, au cours duquel j'ai pu assurer les gens de ce qu'ils demandaient, en attirer d'autres ; en sorte que, je crois, tout sera pour le mieux autant que l'on puisse faire.

Mais, voilà qui vient précipiter les choses. Le Diégo a jeté l'ancre à l'entrée de la passe, à 4 ou 5 milles de l'établissement ; et l'on vient me prévenir que, le mouillage n'étant pas sûr, il faut rester le moins longtemps possible ; par conséquent, départ fixé à demain après déjeuner... Dans la cour, on active le chargement ; moi, de mon côté, j'aurai à célébrer demain ma dernière messe aux Six Iles : juste le temps, et très strict, de mener à bien mon ouvrage. Heureusement, je crois l'avoir déjà dit, une dame a préparé les enfants pour la première communion. Ils sont réellement bien instruits et tous bien prêts à recevoir le Bon Dieu dans leur âme.

À 2 heures, cette après-midi, je leur redonne une petite instruction pour les disposer à la confession : ils sont 12 garçons, auxquels il faut ajouter un homme qui se mariera tout à l'heure, et 6 filles, plus une femme également en pro-messe de mariage. Et les confessions ne

cessent pas jusqu'au soir : les enfants, ceux qui n'ont pas encore reçu la confirmation, ceux qui sont en règle, et enfin les sept "ménages" dont je dois régulariser la situation avant la bénédiction du Très Saint Sacrement. Assis sur un tabouret devant le petit oratoire, je dresse les actes officiels, et je remets à chaque nouveau foyer un livret de famille ; puis c'est l'instruction, la procédure des mariages, la signature dans les livres (ou plutôt l'apposition d'une croix), le salut du Saint Sacrement et la prière. Il est 7 heures $\frac{1}{2}$ passées lorsque nos réunions s'achèvent ; et encore, il me reste des écritures à terminer. Ce que je fais, en attendant le retour de la baleinière qui s'en est allée entreprendre une tournée d'inspection dans les îles du groupe. Et ainsi, tout est paré pour la messe de demain, la dernière, hélas, aux Six Iles...

Jeudi 14 décembre

De bonne heure ce matin, grand branle-bas.
La cérémonie sera longue, car je dois faire tout en même temps. Aussi, dès 5 heures $\frac{1}{2}$, nous commençons : instruction, messe de première communion, au cours de laquelle mes enfants, dévots, pieux, sages, groupés sur un banc improvisé, les garçons d'un côté et les filles de l'autre, exécutent gentiment ces mêmes can-

tiques qui bercèrent autrefois nos messes de catéchisme. Beaucoup de parents et d'amis se sont joints à eux, au moment d'approcher de la Sainte Table : plus de cinquante communions aujourd'hui. C'est beau pour le chiffre de la population de l'Ile. Qui sait si, en restant plus longtemps, ce nombre ne se serait pas accru !... Et puis, c'est le renouvellement des promesses du baptême, la consécration à la Sainte Vierge, la cérémonie de la confirmation : aux enfants s'ajoutent cinq grandes personnes ; et pour clôturer le tout, l'imposition des scapulaires. Ce n'est qu'à 7 heures 35 bien sonnées que je quitte mes ornements...

Et voici que, comme une traînée de poudre, se répand la nouvelle que le Diégo n'est plus à son mouillage. Nous étions tous tellement attentifs aux prières liturgiques que jusqu'à présent nous n'avions rien remarqué : un bon point pour tout le monde, n'est-ce pas.

"*Navire fine allé, Navire fine allé...**"

Nous a-t-il donc abandonné ? Non, certainement ; et nous ne nous inquiétons pas, car sous l'influence de la brise qui a peut-être changé, il a dû relever et passer la nuit à louvoyer en pleine mer — ce qui était beaucoup plus sûr que de rester à l'ancre

* Le navire est parti.

contre les brisants. En effet, il reparait quelque trente minutes plus tard, à la pointe l'Ile aux Rats, notre fameuse Ile aux Rats. Voilants et perroquets sont cargués : il cherche son mouillage. Mais de la terre, nous le voyons qui semble dériver. Ce n'est qu'au retour de la baleinière qui est allée aux nouvelles que nous apprenons ce qui s'est passé. Son départ—depuis hier soir 8 heures—n'a été dicté que par une mesure de prudence : en effet, le jour, si près des récifs, on peut encore calculer, sonder, surveiller ; mais la nuit, c'est une autre affaire, surtout si le vent se met à l'extravagance...

Tout à l'heure, le sondage révélait 12 brasses ; l'ancre a été jetée, mais n'a pas mordu sur les fonds ; et la chaîne coule net à 50 brasses. Aussi, le Diégo, remontant ses grappins et court seulement de ses voiles basses, continue-t-il à suivre la ligne des brisants. Peut-être espère-t-il accrocher une roche quelconque, et il glisse jusqu'à la pointe nord de l'Ile Sud-Est, où il redonne sa toile pour regagner la haute mer. Il n'y a rien à faire pour aujourd'hui : il est trop tard pour songer à entreprendre un travail utile et sans danger ; le Diégo reviendra demain peut-être...

Evidemment cela me donne une journée de plus devant moi pour asseoir davantage les bases religieuses qui viennent d'être posées...

Le soir, au son de la cloche marquant la fin de la journée, nous nous rendons au cimetière pour la prière et l'instruction. Je bénis les tombes ; et, comme je l'ai fait ailleurs, je tire devant tous les leçons de la mort : le corps en terre, l'âme établie éternellement dans les conditions où elle se sera trouvée à l'appel de Dieu ; à chacun de voir comment il veut régler sa vie, se souvenant des paroles de Notre Seigneur : " Je viendrai comme un voleur "...

Vendredi 15 décembre

Cette fois-ci, c'est bien la dernière messe que je célébrerai aux Six Iles cette année ; car la décision est prise : il ne faut pas exposer des vies humaines au péril de la mer qui n'est pas très clémence. Aussi, ce matin, mes enfants et mes " régularisés " ont fait leur deuxième communion, avec quelle ferveur, et avec quelques regrets de voir le navire s'en aller déjà ! C'est du soleil divin qui a lui parmi eux ; ils voudraient me garder, pauvre moi qui ne suis qu'un instrument. Ils ont réellement soif de cette vie religieuse qui leur manque dans sa totalité ; mais que faire ? Ils savent bien que moi aussi j'ai duchagrin plein le cœur de les laisser ainsi—de les abandonner, oh ! non... Mais j'ai encore une mission à visiter. Je leur pro-

mets de revenir l'année prochaine ; seule, cette perspective d'un retour certain les console un peu. Comme j'aurais voulu demeurer parmi eux : ce n'est pas possible, hélas !

A 8 heures, le Diégo reparait à l'horizon. Il n'accostera pas les brisants ; nous irons le rejoindre. Une fois de plus, c'est le bouclage des malles ; mais en attendant que le chargement soit terminé, je veux encore faire une tournée dans le camp qui sera vide tout à l'heure, chacun voulant se trouver à l'embarcadère. Et l'heure de la séparation sonne, insensible, renouvelant les scènes d'adieux déjà vécues à Salomon.

Dans un joli petit bateau ponté, à deux focs, une misaine et une grande voile— belle coupe, fine étrave, il répond bien à son appellation : Express— nous nous sommes embarqués ainsi que quelques "laboureurs" que nous disperserons dans d'autres îles ou qui reviendront avec nous à Maurice ; sans oublier la fameuse Odette, qui s'était enfuie de Diégo Garcia, cachée dans les soutes du Wajao, pour venir rejoindre aux Six Iles un dulciné quelconque, et que nous allons réintégrer au domicile maternel : elle n'a pas 15 ans. A 9 heures nous décollons ; et tandis que derrière nous les mouchoirs s'agitent, nous nous élançons sur les brisants pour prendre la fausse passe, cou-

rant ainsi à la rencontre du Diégo qui grossit devant nous. En une demi-heure, nous avons atteint les récifs de corail sur lesquels la mer éclate en écume. Aucun incident ; nous fanchissons très bien le maigre goulet, grimpant sur les houles pour retomber dans les fonds. En dehors, la mer est un peu grosse ; et notre coque de noix, si miniature à côté du Diégo, saute et gambade. On ne peut pas accoster : les vagues sont trop fortes ; aussi, nous trouvant à portée de voix, nous expliquons :

— En route pour Trois Frères, nous transborderons au muuillage de l'Île d'Aigle.

Alors, de conserve, l'Express et le Diégo s'en vont, coupant les lames hautes. Notre petite embarcation est couchée sur la mer, sa lisse de tribord au ras de l'eau, et toutes ses voiles, prenant en plein la brise, gonflées comme des autres. Nous devons faire du 5 nœuds à l'heure, et nous avons à couvrir une distance de 30 milles : si tout marche bien, nous serons à l'Île d'Aigle vers 3 heures. Dans notre petit rafiot, nous sommes fiers ; car l'Express tient le Diégo, et nous ne pensons même pas que le Diégo veut sans doute se montrer gentilhomme et nous donne la préférence. Mais, ainsi le dit La Fontaine : "Rien ne sert de courir, il faut partir à point..." "Nous l'allons, montrer tout à l'heure..."

Cependant, c'est l'heure de déjeuner— pour ceux qui se trouvent en appétit : un peu de saumon en boîte, du biscuit, un gobelet de vin. Tout en mangeant, assis sur le capot du poste, je ne puis comprimer mon hilarité. C'est curieux, il y a toujours des maux qui font rire : le mal de dent... le mal de mer. Affalé comme un poisson sec, le menton accroché au rebord de la lisse—babord—comme à un portemanteau, un pauvre homme n'en peut mais : il est jaune, citron, vert pomme pas mûre, vert de gris ; et dans des efforts incoercifs et souvent inutiles, il essaye de rendre à la mer ce qu'il ne lui a jamais emprunté... Que voulez-vous, c'est plus fort que moi, surtout qu'il me vient en pensée certain personnage du "Voyage en Chine", qui, se trouvant dans une situation presque analogue, mais plus tragique, s'écriait : "Pendez-moi, mais ne me bougez pas..."

Et cet autre qui disait :— *Tention, grand missié, si mo mort, mo va écrire mo famille ous même qui responsable...**

... Soudain, un craquement se fait entendre au "top" du mât de misaine. Anxiété ? Qui. C'est le bois mort qui s'incline au ras du capelage ; et les vents sont forts, violents parfois, qui gonflement les focs dont les drailles sont tendues

à casser. S'il se brise, c'est la chute du mât. En hâte on carguela misaine, on amène le grand foc ; et l'un des matelots s'élance sur le mât afin de resserrer le capelage plus bas au moyen d'un bout de cordage. Les haubans ne travaillent plus ; seule, la drisse de misaine, au vent, tient le mât dans la bonne position.

Cependant, le Diégo, inquiet de notre œuvre, a masqué et s'est approché de nous. Quoi faire ? Remorquer l'Express jusqu'à Trois Frères, ou bien opérer le transbordement par canot de sauvetage ? Dans ce dernier cas l'Express retournerait aux Six Iles ; mais d'une seule bordée et privé de misaine, il n'atteindrait pas la terre ; et le soir n'est pas loin. Heureusement, avec notre capelage de fortune, nous pouvons redonner la misaine ; le grand foc est de nouveau hissé ; et après avoir prévenu le Diégo qu'il aura à nous ramasser si les affaires se gâtent, nous continuons notre route. Un deuxième capelage est encore installé, plus bas que le premier...

Mais le bois mort s'incline toujours ; et maintenant ça y est. Tiré par les drailles du grand foc et de la trinquette, il s'affale, formant un angle droit avec le mât, le bec tourné en avant. Par bonheur, nos capelages tiennent bien, et la drisse de misaine fait du bon travail. Un gros cordage est serré au haut du mât et sert de hau-

* Si je meurs, j'écrirai à ma famille que c'est vous qui êtes responsable.

ban sous le vent. Et ainsi, sur la mer mauvaise : houles, lits de marée, courants, la route se poursuit. Vers 4 heures, nous sommes au mouillage de l'Île d'Aigle, là où nous étions dimanche dernier. L'Express jette l'ancre auprès des brisants ; et à l'aide d'un canot de sauvetage le transbordement des passagers s'opère. Heureux sommes-nous de nous retrouver tous ensemble et très bien, après les péripéties un peu scabreuses que nous avons traversées depuis lundi soir, jour de notre séparation. En vérité nous sommes fourbus... mais au fond bien contents quand même.

Ah ! certes, nous n'avons pas manqué de remercier le ciel, au cours de la prière du soir qui nous réunissait auprès du grand panneau : capitaine, marins, passagers et "laboureurs" ...

VII

NORD... SUD

Samedi 16 décembre

Inutile de dire que la nuit fut un vrai régal de repos, et pour tout le monde ; les marins étaient littéralement harassés par ces quatre jours de manœuvres incessantes. Pour ma part, j'ai dormi comme un bienheureux... que j'espére être. Aussi, c'est avec un visage souriant que, frais et gaillards, nous nous sommes abordés les uns les autres, chacun donnant des nouvelles excellentes de sa santé.

Au cours de la nuit, les vents sont tombés un peu et la mer s'est calmée : le temps sera favorable au voyage de l'Express qui doit regagner Six Iles aujourd'hui même. Le petit bateau est

venu accoster à notre flanc et l'on procède immédiatement au transbordement des colis et des marchandises : le saint frusquin des "laboureurs" sur notre navire, et les caisses de provisions pour Six Iles dans l'Express. Tant bien que mal, le mât de misaine a été rafistolé ; le bois mort est toujours couché en avant : mais la brise est douce—et parfumée—et la mer est devenue raisonnable. Après avoir échangé le salut réglementaire avec le pavillon par trois fois abaissé puis relevé, à 7 heures $\frac{1}{2}$ ce matin, l'Express nous quitte ; il s'envole, il s'enfuit vers l'horizon qui s'embrase de soleil joyeux : à moins d'imprévu il sera de retour aux Six Iles vers 2 heures. Que le ciel lui accorde un heureux voyage !

Pour nous, après le déjeuner, nous appareillons : nous allons regagner Péros. L'Ile d'Aigle s'évanouit ; un dernier adieu aux petits Trois Frères qui bordent le lointain ; et la mer immerge nous reprend et nous berce... le ciel et l'eau. A l'heure où le soleil, fatigué de nous avoir brûlé toute la journée, résile ses fonctions, nos cœurs, à l'accoutumée, s'élèvent en commun vers Dieu qui, demain, nous l'espérons, nous montrera la terre.

Dimanche 17 décembre

Troisième dimanche de l'Avant... Nous aussi,

R. DUSSECRE

nous allons de l'avant ; car de bonne heure ce matin, du haut de la vergue de perroquet, on peut apercevoir la terre : Péros, de nouveau, va nous recevoir. Et lorsqu'à 8 heures, nous nous trouvons réunis pour notre petite cérémonie dominicale, les îles de l'Archipel, côté ouest, se détachent très distinctes à l'horizon, depuis l'Ile du Coin jusqu'à l'Ile Diamant, l'Ile Diamant qui nous a retenus deux jours, il y a une semaine...

Oui, aujourd'hui, il nous a encore fallu nous contenter de nos cantiques, de notre lecture d'Evangile et de notre dizaine de chapelet : dimanche sans messe à bord d'un voilier. N'importe ; le Bon Dieu entend nos prières ; et jusqu'à ce jour il nous a quand même favorisés. Tout ne peut pas non plus aller au gré de nos désirs ; il faut bien laisser aussi à la Providence le soin de nous éprouver afin de nous faire mieux davantage. Mais je crois pouvoir dire que tous, jusqu'ici, nous avons parfaitement accepté les épreuves ; aussi j'ai bonne augure quant à la fin de notre croisière.

A midi, après avoir franchi la passe Elisabeth, entre l'Ile Poule et les Deux Sœurs, nous mettons pied à terre. Quelque monde sur la jetée ; et de la baleinière, j'aperçois sur le sable des gosses qui galopent pour nous rejoindre avant le débarquement. C'est bien dommage que nous n'ayons pu descendre plus tôt : je me

serais gardé pour célébrer la messe dans une petite chapelle; mais il est réellement trop tard. Pour remplacer un peu, nous nous réunirons à 4 heures. Et comme j'ai du temps devant moi, je vais inspecter les cases et les gens, que je rencontre — les gens, pas les cases... les cases aussi, c'est vrai, car elles n'ont pas changé de place — presque tous, les uns soutenant avec acharnement une partie de dames, les autres flatumière, accrue cependant par le fait qu'aujourd'hui c'est jour de repos. Quelques-uns sont allés à la pêche.

La vieille "*tantine*" est toujours là, pas vaillante, mais contente. Mais, dans la case d'à côté, on me réclame une bénédiction ; car, "dans ça lacase là, ti éna ène bougre appellé Gabriel qui fine mort noyé." Son corps a bien été retrouvé huit jours après l'accident ; mais il était tellement gonflé qu'il a été impossible de le faire entrer chez lui : on l'a placé dans "tous les àsoir li tini, li tracasse tracasse zenfants ; zenfants pas capave dormi..." C'est sérieux, cela ; car voyez vous, c'est le mort qui se venge, "so náme", qui se promène inquiète, cherchant le repos et ne le trouvant point, parce que les cérémonies d'usage n'ont pu être pratiquées. Cérémonies des huit jours, sauvages,

barbares et souvent bestiales, qui réunissent parents et amis sous prétexte de prières rituelles, en fait pour donner libre cours à des énormités qu'on ne croirait trouver qu'au centre de l'Afrique : orgies, conversations malsaines, séances de sorcelleries et de sortilèges, évocations infernales, incantations démoniaques, danses lascives sous des déguisements impudiques, dégringolades effrénées du haut des cocotiers sur le toit de la case, et le tout accompagné parfois de scènes épouvantables pratiquées sur le cadavre*. Après cela, vous êtes sûr que l'esprit du mort est en paix et qu'il ne viendra plus ennuier personne. Mais ce n'est pas fini ; il faut qu'à chaque anniversaire soit déposée devant la case une chopine de vin qui sera bu par le défunt, n'en doutez pas... à moins que le surnommé "Matou" ne profite de l'occasion pour se rincer le gosier à bon compte — chose qu'il n'oublie jamais de faire surtout le jour de la fête des Morts. Le seul inconvénient dont aurait à se plaindre "Matou", c'est que, pour le retour au logis, le sentier est certainement devenu trop étroit, et la porte de la case pas assez large pour le recevoir...

* Il n'y a aucune exagération dans cet énoncé de sauvageries que l'on ne pourrait donner plus en détail sans blesser les convenances simplement humaines. Ajoutons que ces coutumes diaboliques existent aussi à Maurice, dans la vie de la population.

... Et puis, c'est la réintégration sous le toit conjugal d'une femme assez âgée—et mère de famille s'il vous plaît, mais cela leur importe peu—qui s'en était allée élire domicile ailleurs,

seule cependant, il y a de cela un mois et demi, pour "ène tit prise dé bouce"; une petite prise de bouche dont elle était pourtant la cause, du moins d'après les dires de son mari qui s'exprimait ainsi avec une indignation non contenue :

— *Li fine enterre mo caneçon dans cimetière pour faire moi gagne mo fine...**

Je ne connais pas beaucoup d'époux, du moins dans leur catégorie, qui seraient restés froids devant de semblables marques de dédain à l'adresse de l'autorité domestique....

Mais, il est 4 heures : ne manquons pas la

réunion à la chapelle où nous allons procéder à un examen de conscience en règle. Nous récapitulerons ensemble tout ce que j'avais dit de faire et nous constaterons tout ce qui a été fait. En général, c'était à peu près bien ; et ça aurait été presque correct si ces brigands de garçons—pas tous cependant—n'avaient préféré la pêche aux leçons de catéchisme. A part cela, la régularité était assez satisfaisante ; mais il ne pouvait pas en être autrement ;

avertis qu'ils étaient de mon retour à Péros. Aussi certains n'avaient-ils pas manqué de dire :

— *Père pour retourner ; nous besoin restetranquilles. Après quand ya fine allé, l'hèrelà nous va profiter...**

Quelle inconscience ! Comme si le rôle du Père ne se réduisait qu'à celui de pion ! La seule excuse pour eux, c'est qu'ils ne réfléchissent pas ; et les paroles de Notre Seigneur en croix s'appliquent parfaitement à leur état d'esprit :

"Mon Père, pardonnez leur, ils ne savent pas ce qu'ils font..." Ce que je ne manque pas, certes, de leur dire, et vertement encore, en ajoutant :

— *Quand même mon Père pas trouve zott, Bon Dié trouver...*

De plus en plus, la conviction demeure qu'il ne suffit pas de rester avec eux pendant le trop rapide passage du navire, mais qu'il faut vivre un long temps avec eux, si nous voulons arriver à leur redonner une saine mentalité.

Jusqu'à 6 heures passées, j'ai confessé pour la messe de demain ; ce qui me donnera de 45 à 50 communions.

Lundi 18 décembre

La messe est matinale : 5 heures $\frac{1}{2}$. Je veux que tout le monde y assiste, avant le commen-

* Elle a enterré mon pantalon dans le cimetière pour me porter la guigne.

* Le Père doit revenir, il faut nous tenir tranquilles ; quand il sera parti, alors nous profiterons.

cement du travail. En effet, je crois qu'il n'en manque pas beaucoup, les retardataires finissant quand même par arriver. Après la messe, je suis allé à l'hôpital porter le Bon Dieu à une pauvre vieille souffrant de rhumatismes articulaires ; et de nouveau, ce sont les préparatifs du départ qui recommencent.

Un peu comme les pasteurs nomades, nous habitons quasiment sous la tente : aujourd'hui ici, demain là... Mais nous n'avons pas à secouer la poussière de nos sandales dans les endroits où nous passons ; car, malgré les défectuosités inhérentes à leurs manières et les aléas du ministère, nous ne gardons ni ne reprenons le salut de paix que nous apportons avec nous, et qui produit des fruits malgré tout, puisque le Bon Dieu veut bien agréer nos efforts.

La matinée s'est écoulée dans un calme relatif : les brisants seront à sec jusque vers 11 heures, en sorte qu'il n'y a pas de possibilité de commencer un travail effectif avant, du moins le travail du chargement ; car, dans certaines cases, c'est un véritable branle-bas. Beaucoup de laboureurs vont rentrer à Maurice ou se rendre à Diégo, et il s'occupent de faire leurs paquets qui seront déposés bientôt près de l'embarcadère. Là, nous trouverons un amas hétéroclite de toutes sortes de choses : paillasses, nattes, fers de lit, mallettes, tablettes, vans,

R. DUSSEIGNE

ustensiles de cuisine, calebasses, ainsi que d'autres objets aussi bizarres qu'imprévus. Pêle-mêle — une poule n'y retrouverait pas ses poussins — tout est empilé au pied du mât de pavillon ; tandis que les hommes, les femmes, les enfants, vont et viennent, s'interpellant d'une voix rauque et inquiète : au revoir ou adieu, avis de ne rien oublier, bonjours aux *tontons*, *tantines*, *cousins*, *cousines*, que sais-je encore... C'est absolument comme un départ en masse d'émigrants juifs, hirsutes, guenillardes, attendant le moment de grimper sur la passerelle du navire qui doit les conduire au pays de cagne : grouillement de créatures humaines au milieu de hardes odorantes.

Avec fièvre, l'embarquement de la cargaison, des bêtes et des gens s'est opéré. Avec plus de calme et de dignité, nous, nous prenons la barrière, tandis que sur le "quai", ceux qui restent agitent leurs bras auxquels s'accroche un "succédané" de mouchoir.

Ce n'est qu'à 5 heures $\frac{1}{2}$ que le Diégo relève ; toutes voiles dehors, nous franchissons la passe de l'Île Vache Marine, et encore une fois, c'est la haute mer. La brise, très fraîche, soufflant du noroît, nous entraîne avec elle ; bien assis, le bâtiment ne bronche pas, coupant avec régularité de son étrave l'onde qui gicle en paillettes sombres jusqu'aux écubiers.

La nuit descend ; et au milieu de la trentaine de laboureurs massés sur le pont, je récite le chapelet...

Mardi 19 décembre

La brise est tombée pendant la nuit ; ça allait trop bien au départ ; c'est peut-être aussi une attention de la Providence, accordant une nouvelle journée de répit à ces braves marins qui ne sont pas encore bien remis des fatigues de cette semaine de continual labeur. Cependant nous sommes sur le Grand Banc de Chagos ; les poissons, par myriades, nous entourent, exécutant de lumineuses farandoles : leurs écailles brillent sur la crête des vagues, à la grande joie des rayés* qui piquent à l'envie le butin qui s'offrent de lui-même ; ou sous les flots, qui nous présentent un tableau saisissant de la "struggle for life", les gros requins s'élançant à la poursuite des thons et des bonites, ces derniers cherchant à dévorer les plus petits ; tandis que les poissons volants, groupés en esca-drille, exécutent des vols planés pour protéger leur vie.

A bord, c'est quasiment une arche de Noé. Dans l'entreport, tous nos passagers ont descendu leur barda ; la plupart des colis sont entassés dans un coin, lequel prend bien le

* Prononcer : yéyé, oiseaux de mer.

E. DUSSECRE

tiers de la place disponible ; et chacun, après s'être muvi de sa paillasse et de quelque autre ustensile indispensable aux commodités de la vie, installe son petit carré sur le pourtour. C'est la bohème en commun ; et au dessus de ce chaos, le grouillement des enfants et le piaillerement des petits, comme si ces derniers voulaient concurrencer la bande de volailles réparties dans de grandes "cageottes",* autour du grand panneau et de la cuisine. Derrière les grillages, c'est encore la lutte pour la vie : chamaillées perpétuelles pour attraper le riz à côté, sur les quelques madriers qui ferment et le "poonak" jeté en nourriture. Et puis, à demi le panneau (l'autre côté étant réservé pour la descente dans l'entreport) dans un affalement, presque un avachissement misérable, des femmes et des vieux se trouvent plus ou moins en mal de mer. C'est là aussi que se vanne le riz, que l'on mange, que l'on fait un peu de couture, que l'on bavarde — et comment ! Les yeux pleins de convoitise, les hommes et même les femmes surveillent le moment où l'on jettera sur le pont un bout de cigarette qu'ils fumeront jusqu'au dernier goût de tabac ; chacun à son tour "hisse éne dame"† : partage de la pauvreté... Nonchalance, paresse tropi-

* Cagees à poules.

† Aspirer une bouffée de fumée.

cale, c'est le moment de s'en donner... Près d'un treuil, trois immenses tortues de mer, couchées sur le dos, battent l'air de leurs ailerons, ou respirent bruyamment, la gueule ouverte, pour remplir leurs poches nataires désormais inutiles... Ecrasement de la nature sous les brûlantes caresses du soleil équatorial...

La cloche annonçant le quart de 6 heures nous retrouve au pied du grand mât et nos coeurs avec nos prières montent vers le ciel. Bonsoir et bonne nuit.

Mercredi 20 décembre

Dès 8 heures ce matin, la hune du mât de misaine se transforme en observatoire : très nettement, on distingue les petites îles qui poussent à l'entrée de la grande lagune de Diégo Garcia : Ile de l'Est, Ile du Milieu et Ile de l'Ouest. A droite et à gauche, semblables à de minuscules îlots, les deux pointes de la grande terre : Pointe Simpson et Pointe Barton. Palmes de cocotiers qui échancrent le ciel, comme dans les groupes visités jusqu'ici. Diégo Garcia, dernière escale de notre si intéressante croisière.

Diégo Garcia, qui fut visité vers la fin du mois d'août 1914 par le fameux croiseur allemand "Emden", dont le commandant s'est montré très aimable et très serviable envers les gens du pays encore ignorants de la déclaration de

guerre. Il poussa la gentillesse jusqu'à réparer le canot à moteur de l'établissement, et plus tard il envoya par la poste des pièces de recharge : voilà qui est très gentleman. Et comment donc a-t-il pu savoir que les habitants ignoraient la guerre?... Il leur demanda tout simplement s'ils avaient appris la mort de Sa Sainteté le Pape Pie X. Sur la réponse négative, il conclut immédiatement à la non connaissance de l'ouverture des hostilités. Après avoir séjourné un ou deux jours et fait son plein de charbon, il repartit pour ses courses destructrices. Quarante huit heures plus tard, un croiseur anglais venait mouiller dans la baie...

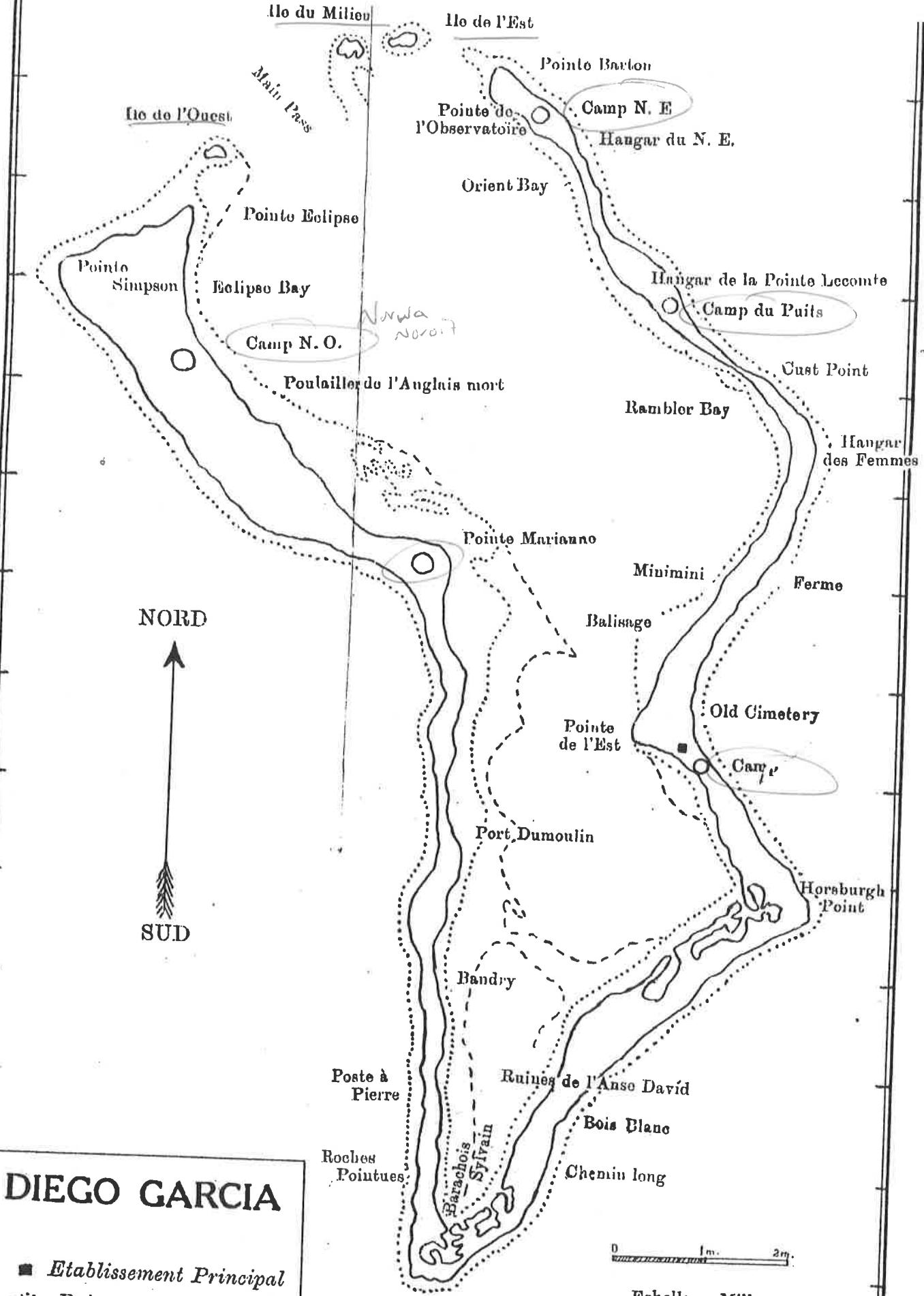
Diégo Garcia, ancien relais des navires à vapour avant le percement du Canal de Suez. Point stratégique si favorable aux corsaires, au temps des guerres maritimes du XVII^e siècle et du XVIII^e siècle ; on trouve encore quelques vestiges de vieilles constructions françaises.

Diégo Garcia enfin, découvert au XV^e siècle par les Portugais et possédant déjà à cette époque sa végétation luxuriante de cocotiers, source de l'industrie actuelle.

A midi moins un quart, nous entrons dans la baie magnifique ; abri sûr pour les navires. Nous frôlons l'Ile de l'Ouest, entre laquelle et l'Ile du Milieu se trouve la Main Pass ; et tout doucement poussés par une brise légère,

nous nous dirigeons vers la Pointe de l'Est située aux deux tiers de l'extrémité du cul de sac formé par la terre. Sur babord, la Pointe Mariane, avec son joli bouquet de tatamakas et de bois mangue ; c'est à sa hauteur que vient nous rejoindre l'administrateur, à bord d'un canot à moteur répondant au nom glorieux de "Maréchal Foch". A force de rames, la baleinière, appelée "Queen Mary", arrive elle aussi ; et bientôt les deux petites embarcations sont à notre flanc. Nous n'attendrons certainement pas le moment où le Diégo s'amarrera au petit wharf si commode pour le chargement du navire : le "Maréchal Foch" nous conduira en éclaireurs.

Mais, nous avons failli assister à une noyade tragique : au moment de lâcher la "bosse" qui retenait la baleinière au Diégo, le cordage s'enroula autour des jambes d'un canotier qui fut précipité à la mer. Tumultes, cris. Par bonheur, le "Maréchal Foch", sous pression, n'eût que le temps de s'élançer à la recherche de l'individu qui ne savait pas nager et que le courant, très fort, avait déjà entraîné pour le repêcher à plus de 300 mètres du navire. Un bon bouillon... une bonne purge... C'est une véritable chance de l'avoir pu ramener sain et sauf. S'il ne profite pas de l'avertissement, celui-là, pour restaurer les affaires de son âme!!!



VIII

DIEGO GARCIA

*Mercredi 20 décembre
(après-midi)*

À l'heure $\frac{1}{2}$, le "Maréchal Foch" nous dépose gentiment sur la petite jetée dont l'appontement s'élance jusqu'en dehors des brisants afin de permettre aux bateaux d'accoster. Belle et bonne réception, au milieu du brouaha habituel d'une arrivée de navire : beaucoup d'enfants et de femmes ; les hommes sont au travail et activent.

Mes bagages descendront plus tard ; car il faut donner le temps au Diégo de touliner à l'aide de deux grandes ossières amarrées à terre. J'ai donc le loisir de me promener à travers le camp, spacieux, vaste, dont les paillettes, sur le

même modèle que celles des autres îles, s'alignent avec un semblant de régularité sur un grand chemin tracé et des sentiers, mais très dégagées les unes des autres : un aperçu de maisons claires.

Une visite dans les cases — du moins celles qui sont ouvertes — s'impose naturellement. Et là encore, c'est toujours la même chose : pièces séparées par des cloisons en feuilles de cocos tressées, et dans lesquelles se retrouve à peu près le mêmeameublement que chez nos bons créoles très pauvres de Maurice (du moins ceux de la campagne) : une paillasse montée "sur pilotis", des hardes accrochées pèle-mêle ou suspendues à des ficelles, voilà pour la chambre à coucher (nom pompeux !). Quand au salon — qu'un — il se tapisse ordinairement de cartes postales, de ces cartes postales de bonne année, de poissons d'avril, de joyeuses Pâques ; mais le plus souvent elles ne représentent que des amoureux soupirant d'amoureux soupirs : c'est la mode. Sur une console économique, des bibelots, un peu de vaisselle uniquement décorative, et parfois, un vulgaire gramophone crin-crin. Les tambours à la peau de cabri tendue à craquer, si nécessaires pour "piquer une séga", sont ordinairement relayés sous le toit — surtout aujourd'hui que le Père est venu, lui

qui s'élève avec tant d'indignation et d'inertives contre la sauvage danse d'Afrique ; car plusieurs ont eu le temps de soustraire l'instrument aux investigations qu'ils savent devoir être sérieuses...

Mais toi, mon cher Moomour, tu es bien pris, n'est-ce pas : voilà ce qui s'appelle "*maille*". Je pourrai donc enfin rapporter un souvenir : un large tambour, à la manière d'un tambour de basque, agrémenté de plaques de cuivre, qui doivent tintinnabuler avec une frénésie diabolique (la clochette de Garrigou !) lorsque le soir, au clair de la lune filtrant sous les cocotiers, on s'assemble pour se donner l'illusion de vivre encore la vie ancestrale au fin fond des brousse africaines... Et toi, Baba Coquille, il ne faudra pas oublier de me présenter les tiens : deux, je sais que tu en as deux, à la prière ce soir — devant tout le monde... c'est compris ?... Et les autres ? Allez donc chercher une aiguille dans une botte de foin !

Cependant, le Diégo a déjà pris sa place au bout de la jetée, et le déchargement commence. Les caisses liturgiques sont amenées près de la chapelle que je m'occupe alors d'aménager. La chapelle, toute minuscule (20 places peut-être), avait été écrasée, par un arbre gigantesque, déraciné pendant une tornade survenue en octobre 1932. Malheureusement, elle fut reconstruite

Jeuudi 21 décembre

sur les mêmes bases, ce qui fait qu'elle est dérisoire pour la population de Diégo Garcia qui atteint près de trois cents âmes. L'autre chapelle, plus grande et promettant d'être très belle d'après l'inspection de ses murs debout jusqu'à la toiture, n'a jamais été achevée, et c'est dommage. Mais elle le sera, j'espère ; et là, nous aurons pour le culte un espace plus large et plus adapté aux besoins de l'Ile. En attendant, il faut nous contenter de notre petite bâtie : c'est là que je célébrerai la messe. L'autel existe ; une grande statue du Sacré Cœur, qui vient d'être guérie de ses blessures par une réfection en règle, trône sur le tabernacle ; le chemin de croix, miniature jolie, décore la muraille : c'est un nouveau petit Bethléem que Notre Seigneur trouvera pour la fête de Noël que nous solenniserons ici même.

A 6 heures, les deux appels de la cloche ont réunis près de la grande croix une centaine de personnes. Beaucoup sont encore dans les campements disséminés sur la vaste plantation. Peut-être viendront-ils un jour... Et, comme à l'habitude, un bon sermon créole. Je bénis l'assistance, espérant que la bénédiction du Bon Dieu descendra sur eux et ramènera au moins quelques uns.

C'est Saint Thomas, l'incrédule de Didyme, qui ouvre cette mission de Diégo Garcia. Puis-t-il, par la vertu de son acte de foi tardive, remuer les coeurs et les esprits de ces pauvres gens, trop encrassés en vérité dans leurs superstitions, et leur faire comprendre, pour le bon changement de leur vie, les leçons de la crèche qui nous seront données dans quelques jours. A 5 heures $\frac{1}{2}$ donc, ce matin, j'ai célébré la messe, devant une assistance compacte, mais encore trop restreinte, vu la population de l'Ile. Classés, les enfants de la Première Communion, préparés avec beaucoup de soin par une des dames de Diégo ; classés également les confirmans, parmi lesquels il y en a de très vieux — des anciens combattants, comme les appelle Monseigneur. Et quelques-uns arrivent pour faire régulariser leur situation matrimonialement ; car ainsi que je leur disais hier soir, ils sont "mariés derrière la couvigne" : la cuvigne du diable qui n'a qu'à allonger la griffe pour les prendre dans son enfer et faire d'eux "ène sèl massala" pimenté de feu, "difé qui brouler" ...

Dans la matinée, après avoir inspecté le camp, je racole les gosses pour le catéchisme. Je vois avec plaisir qu'ils sont assez nombreux, et, pendant la leçon, attentifs et savants même.

Cependant, cette après-midi, j'ai décidé de leur faire passer un examen en règle ; car n'espérant plus l'arrivée du navire qu'après le jour de l'an, beaucoup avaient déserté depuis quelques semaines la prière du dimanche et le catéchisme de tous les jours. Résultat : très satisfaisant. Aussi, ai-je commencé dès après le

recevoir le sacrement de confirmation. Puis, le soleil couchant nous retrouve très nombreux, dont les enseignements ravivent en nous notre foi, en même temps qu'ils nous pressent aux actes qui font que cette foi n'est pas morte.

... Et comme nous nous apprêtons à goûter un repos bien gagné, et si délicieux, par cette fraîche nuit tropicale, voici qu'en hâte des gens sortis du Balisage, proche de Minimini viennent nous chercher pour "une garçon qui fèque mort nzyé." Pareil malheur devait arriver ; déjà, à notre entrée dans la baie, un homme était tombé à la mer ; dans la journée, un deuxième, traînant à bord, avait pris un bain forcé, mais avait été aussitôt repêché. Il a fallu ce troisième pour clore la série, espérons-le du moins : un beau garçon de 28 ans qui, sa tâche finie, s'en pour cuire avec son riz ; c'est la mer qui l'a pris. Aussi faut-il ajouter que le pauvre jeune

homme était sujet à de fréquentes crises d'épilepsie... et, malgré les défenses et les objurgations de ses parents, il partit quand même. Funestes conséquences d'une désobéissance ! Subitement atteint de son mal, cela nous le constatons par son visage contracté en des affres d'appels insensés, par ses membres crispés qui voudraient étreindre encore, il n'a pas pu se dégager de l'emprise des vagues ; et il est là, couché sur le dos, à moitié enseveli dans son lit de sable pollué, à l'endroit où repose la tête, d'une flaqué de sang noir — car depuis l'accident qui remonte à 3 ou 4 heures de l'après-midi, la mer s'est retirée très loin, abandonnant sa proie.

Partis du wharf vers 9 heures, dans le "Maréchal Foch" traînant en remorque une petite pirogue, nous ne sommes rentrés qu'à l'heure du matin, après avoir accompli notre funèbre besogne... Il fait triste, froid, comme la mort qui nous environne. A la lueur, sinistre dans la circonstance, des torches de feuilles sèches, les hommes ont lavé le corps du sable qui constituait son linceul, et lui ont passé ses habits des jours de fête. Puis, les porteurs de cadavre, de l'eau jusqu'aux genoux, s'avancent sur les coraux afin de rejoindre le petit canot léger dont nous nous sommes servis tout à l'heure pour approcher de la terre, le motor

boat étant resté ancré sur les brisants près des haut fonds. Sur un lit de feuilles de cocos, au fond de la pirogue, il dort ; lorsqu'on l'aura placé dans le "Maréchal Foch", il pourra s'étendre sur une toile à voile pour se reposer... Et nous, nous suivons la dépouille, attendant dans l'eau que le petit canot ait terminé son lugubre transbordement. A la place du mort, nous nous asseyons ; nous l'entourerons dans le bateau à moteur... Et sur la mer tranquille, nous entreprenons notre macabre retour.

Là bas, sous les cocotiers, un chien hurle douloureusement à la mort.

Vendredi 22 décembre

Bien pénible le saut du lit, ce matin. Les deux cloches ont sonné aux heures habituelles : je n'ai rien entendu ; et je crois que, si l'on n'était venu me réveiller, je dormirais peut-être encore... J'ai quand même pu confesser tous ceux qui se sont présentés avant la sainte messe. L'assistance est plus considérable encore que la veille ; et les communions seront aussi plus nombreuses. Pendant la cérémonie, on récite le chapelet ; et je m'étonne presque de ne pas entendre aujourd'hui la voix de stentor qui, à la messe d'hier, clamait avec une bonne foi si magnifiquement naïve un amalgame de deux ou

trois cantiques. Cambré avec suffisance et fierté, ah ! certes, ne manque pas de faire sa remarque :

— *Là ?ous pas fine iende nenvien ! Là ? mo pas fine donne mon toute ! **

Qu'aurait-il été, grand Dieu, s'il avait donné tout "son toute" !

... Cette après-midi, à 5 heures $\frac{1}{2}$, après la cessation du travail, ont eu lieu les funérailles du pauvre type ramassé hier sur la grève. Dans la cour de l'hôpital, le cercueil avait été posé sur un brancard. C'est là que je me rends, avec les autorités, pour chanter le "Libera". Deux ou trois sacristains en rupture d'église m'assistent, portant qui la croix, qui l'encensoir, qui le goupillon ; et leurs voix geignardes, suiffées de bougies côtélées, vaille que vaille, font monter la psalmodie funèbre dans le ciel qui se fait plus sombre. Alors, sous les cocotiers, le cortège envahit la pelouse pour gagner le cimetière, à quelques pas de là. Le silence de la mort plane sur l'assistance, qui suit le cadavre avec un air contrit et recueilli. Quelle occasion meilleure de profiter de cet accablement qui les prend ou qui semble les prendre pour développer la leçon terrible et si subitement imprévue que le Bon Dieu vient de leur donner !

* La ? Vous n'avez rien entendu, je n'ai pas donné toute ma force.

Nous voici dans le champ du repos. Dans un instant, le sable, qui voulait ensevelir le malheureux, l'engloutira tout à fait sous nos yeux. Mais les hommes n'ont pas encore terminé de fouiller la fosse—^{so dernier lacase.}* Alors, sur le travers d'une tombe, je fais placer le cercueil ; et moi-même, debout sur cette même tombe, touchant de la main la funèbre boîte, je m'adresse à la foule, tandis que les coups de pioche et les pelletées de terre rejetée scandent chacune de mes paroles. La mort : “*ène color divant la porte*”, † et la mort “*qui vini comment compère Lièvre*”‡, et devant laquelle il faut être paré. Tenez-vous prêt, a dit Notre-Seigneur. Et, après avoir anathématisé ceux qui “feraient les huit jours”, nous nous retirons, laissant dormir en paix le pauvre grand jeune homme, face à la mer qui le voulait pour elle. Le murmure de la brise qui, dans les cocotiers, emporte encore le dououreux écho des prières liturgiques, berçera désormais son sommeil. Que le ciel ait pitié de son âme !

Samedi 23 décembre

De meilleure heure que les jours précédents,

j'ai célébré la Sainte Messe ce matin, devant une assistance plus nombreuse. C'est qu'en effet, l'office du Samedi des Quatre Temps est d'une bonne longueur, et je ne voudrais pas trop abuser de la gentillesse des autorités qui ne font sonner le commencement du travail que lorsque j'ai terminé...

Et j'ai retrouvé mon maître chanteur dont la voix tonitruante et formidable était un peu voilée aujourd'hui; ce qui ne l'a pas empêché de nager avec amour et délices, mais sans orgue, dans le Kyrie du 1er, du 5ème et du 6ème ton : un véritable ton pérégrin. Voilà qui donne de l'entrain et qui réveille ferme, en ces heures matinales : c'est bien !

Comme à l'habitude, visite au camp et catéchisme dans la matinée. Après ledéjeuner je me suis embarqué dans le “Maréchal Foch” pour me rendre à la Pointe Marianne. Il est vrai, tous les hommes de cette partie noroit se rendant à la résidence à cause du chargement du bord ; mais les femmes, les enfants, restent là-bas. Sans doute, ils viendront pour la messe de minuit ; mais, où prendrai-je le temps de les voir en particulier pendant le branle-bas de la fête qui s'annonce ! Aussi, ai-je décidé de leur donner la messe demain, et si possible, de faire une cérémonie de première communion et de confirmation. D'autant que je sais que les en-

* Sa dernière demeure.
† un voleur devant la porte.
‡ qui vient comme le compère lièvre. Allusion à certain récit du folklore mauricien.

fants ont déjà suivi des cours de catéchisme— préparation interrompue, toutefois, par suite du transfert de l'employé résidant en cet endroit, mais dont je verrai les résultats dans l'après-midi.

Agréable petit coin, que la Pointe Marianne... Pour l'atteindre, il nous faut traverser la baie dans toute sa largeur, obliquant vers le noiroit — d'où le nom de l'extrême pointe, du reste. Les bouquets de tatamakas et de bois mangue, énormes, se détachent jolis sur la rive, ornée des cocotiers ; bouquets encadrant d'un charme noblement naturel une croix de mission qui regarde le rivage. C'est là que se masse, petite foule minime, les quelque trente gens qui demeurent au campement et qui viennent pour recevoir le motor boat.

Sous l'ombrage protecteur d'un magnifique pied de tatamaka, sans presque perdre une minute, je fais asseoir mon groupe ; et depuis une heure jusqu'au soir, le catéchisme se poursuit. Il y a quelques vieilles femmes, flétries comme des feuilles sèches, des entre deux âges et des enfants. Je leur rappelle ce qu'ils ont appris déjà, après un examen forcément sommaire, je me décide pour la cérémonie le lendemain. Cela les

dégagera un peu des ennuis qu'il y ait pour eux de se rendre à la Pointe de l'Est, s'ils devaient prendre part à la communion générale que j'ai fixée à mardi.

Dans la chapelle, vaste : une petite église, pauvre sans doute, mais coquette, je confesse mes enfants et mes vieux. Et, le travail terminé, en attendant que les hommes retournent de la Pointe de l'Est, je vais avec mon petit monde au cimetière, pour bénir les tombes et réciter une prière pour ceux qui reposent à l'ombre du signe rédempteur.

Au loin, la baie est couverte d'un voile épais couleur de cuivre : il pleut à la résidence ; et lorsque la baleinière ramènera tout à l'heure les travailleurs à la Pointe Marianne, ceux-ci seront trempés comme une soupe, mais très gais quand même : ils chantent... Demain, ils auront la messe chez eux.

Dimanche 24 décembre

La nuit a été diluvienne. Une averse incessante s'est abattue sur la Pointe Marianne : toute l'île, je crois bien, reçoit la même douche ; car nous sommes entourés d'un brouillard compact, et la tambourinade de l'eau est générale, sur la mer, sur les larges feuilles des arbres, sur nos cases aux toits de tôle ondulée... Mal.

gré cela, et malgré les moustiques acharnés et dévorants, le sommeil a été relativement excellent. Mais c'est avec beaucoup de plaisir qu'au matin, je constate que le temps se remet au beau : je suis persuadé que c'est une gâterie de la Providence qui ne veut pas nous avanier nos fêtes de Noël.

A 7 h. 30, je célèbre la Sainte Messe. J'ai confessé encore avant la cérémonie quelques hommes qui étaient rentrés tard hier soir ; et pendant que mes fidèles prient, Notre-Seigneur descend au milieu d'eux, pour bénir ses pauvres, et les nourrir. Dans une simplicité touchante, mes enfants et mes grands ont reçu le Bon Dieu et j'espère que le Saint Esprit leur aura donné pleinement la grâce et la force de la persévérance.

Le temps n'est plus en colère ; le soleil est radieux, mais des effluves d'accablante chaleur montent de la terre détrempée. N'importe ! et chacun s'apprête à prendre passage dans la baleinière ou dans les grandes pirogues à balancier et à voiles pour se rendre à la résidence : car cette après midi, nous avons organisé la Procession du Très Saint Sacrement, et ce soir personne ne voudra manquer à la Messe de Minuit.

Pour moi, à 11 heures, je suis de retour à la Pointe de l'Est ; et aussitôt après le déjeuner,

je vais me rendre compte si tout a été préparé.

Àvec beaucoup d'art et de goût, la petite chapelle a été décorée : festons de feuilles de cocotiers entrelacées, guirlandes coquettes, fleurs gentilles... Au bout de la jetée, le Diégo. Sur le grand panneau, en élévation afin que tout le monde puisse voir du rivage, un autel a été dressé : reposoir marin orné de pavillons et garanti de toiles à voile, avec des fleurs... À l'extrémité du camp, un autre reposoir de feuilles de cocos, aussi local et original que celui du bord, près d'un puits... Ce sera la halte de Notre Seigneur dans sa campagne de Diégo Garcia. Je viendrais tout à l'heure le reposer sous l'ombrage ; et dans les âmes recueillies, je sais que, de nouveau, Il adressait à la Samaritaine à la halte du puits de Jacob : "Si tu savais le don de Dieu !" Oh ! puissent nos chrétiens reprendre aussi à leur compte les mots pleins de désirs de la Samaritaine : "Seigneur, donnez-moi de cette eau vive, pour que je n'aie plus jamais soif..." L'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle...

A 2 heures, la procession s'est mise en marche, tandis que nos enfants, d'une voix bien disciplinée, chantaient les jolis cantiques de notre jeune âge ; mes marins aussi sont là, aux quels s'étaient adjoints quelques indigènes...

Autour du Diégo, pirogues, pirogues à balancier, embarcations à voiles se sont rassemblées pour recevoir leur bénédiction... Et nous continuons la marche triomphale de Notre Seigneur dans le camp : "bord endans" (rivage donnant sur la baie), sentiers de traverse, pour atteindre le "bord déhors" (côté de la haute mer), et retour à la chapelle. Ainsi, Notre Seigneur est allé partout ; puise son passage porter des fruits et des fruits qui demeurent !

A 3 heures $\frac{1}{2}$, tout est terminé ; et après avoir changé de linge, car je suis ruisselant de sueur, je confesse, pour la Messe de Minuit, jusqu'à 7 heures moins $\frac{1}{4}$...

Lundi 25 décembre

Noël. Joyeux Noël. C'est la première fois depuis que le monde est monde, que les gens des îles auront à enregistrer dans leurs annales une messe de minuit. Aussi, je veux que tout soit beau, solennel, imposant, afin que chacun garde de la fête un souvenir vivant.

La cloche a sonné le brame-bas à 11 heures du soir ; et, compacte, la foule s'engage dans les allées autour de la grande maison pour se rendre à la chapelle, notre pauvre chapelle, petit Bethléem déjà par elle-même, mais qui garde précieusement aujourd'hui la crèche traditionnelle qui fait battre nos coeurs, après

avoir fait verser nos larmes d'enfants. Presque tous les gens des autres camps sont venus pour la circonstance, tels les bergers de l'ancien et heureux temps qui avaient répondu avec tant de simple foi à l'annonce des anges : "Allez à Bethléem, vous y verrez votre Sauveur"... Toute la cour est en vacie ; et à la lumière des fanaux qui brillent, attachés aux branches des grands arbres, les enfants ont pris leur place devant la porte d'entrée, puis, les femmes d'un côté et les hommes de l'autre.

Le ciel est clair, la nuit sans voile ; comme il sera bon tout à l'heure d'entendre le grand unisson des voix faire monter vers Dieu les cantiques de la Nativité, ces vieux cantiques

que nous connaissons tous, et qui, peut être parce qu'ils sont vieux et qu'ils nous ont berçés, parlent à l'âme mieux que beaucoup d'autres nouveaux. En tout cas, c'est la voix de tout le monde, répondant aux sentiments intimes de tous ; car, quel est celui qui, même méchant, en de pareils jours, ne sentirait pas tressaillir les fibres de son âme au rappel de la naissance humaine du Dieu qui nous a sauvés... Il est minuit. Pendant que je revêts les ornements sacerdotaux, une forte voix marine entonne le traditionnel, bien plus que joli, cantique "Minuit, chrétiens" (ce ne serait plus Noël, s'il n'y avait cela), et tous, grands et

petits, reprennent avec feu au refrain. Quelle que soit la valeur de cette page musicale, elle fait vibrer la foule...

Et la messe commence, une messe basse, au cours de laquelle tout le monde chante : Les Anges dans nos campagnes, Il est né le divin Enfant, Adeste fideles... Ah ! ne perdons pas les grâces de notre joyeux Noël ; et puisque le Bon Dieu veut bien bénir, et d'une façon si particulière, les presque abandonnés des Iles, qu'en ce moment ils méditent sur la conduite à tenir en pareille circonstance et après. Les habitants de Bethléem ont repoussé la Sainte Vierge qui leur demandait un asile pour elle et pour son Fils ; ils ont rejeté la visite de Notre Seigneur parmi eux... Combien différente fut la conduite des bergers qui, transportés de sainte allégresse, accourent à l'étable bénie et adorent l'enfant, enveloppé de langes, couché dans une crèche, et qui est le Sauveur. Non, n'imitons pas les premiers ; mais au contraire ayons l'empressement des seconds, afin de donner à Notre Seigneur un asile plus chaud, plus fervent, plus aimant qu'une étable : notre cœur, notre cœur pour toujours...

Les communions atteignent le chiffre de la centaine. Je suis bien heureux moi-même ; et dans mon action de grâces, je demande au Bon

Dieu, pour ces pauvres gens, le don de la persévérance...

A 8 heures ce matin, la grand'messe est des plus solennelles. Après le cantique d'ouverture : Les Anges dans nos campagnes, tout le monde chantera en chœur le Kyrie, le Gloria, le Credo, le Sanctus et l'Agnus, ainsi que l'Adeste et le cantique final : Il est né le divin Enfant. Et tout cela, bien, raisonnablement bien. On sent que tous ces gens sont heureux ; penser que c'est la première fois, dans l'existence des Iles, que pareille solennité arrive : on serait joyeux moins.

Après la messe, bénédiction de sept mariages régularisés, et supplément des cérémonies du baptême. Il est 10 heures $\frac{1}{2}$ quand je me trouve libre, un peu fatigué, mais très content de cette nuit et de cette matinée.

L'après midi, consacrée aux jeux, sera idéale aussi. La cloche d'appel a sonné le rassemblement à 2 heures. En hâte, nous avions établi le programme et réparti les prix en numéraire destinés aux gagnants. Toute la population est massée sous les grands arbres devant la résidence, attendant le spectacle que dirigera avec une compétence remarquablement supérieure le comité des jeux : Capitaine, Agent, Administrateur, etc... tandis qu'un accordéoniste, accompagné d'une "music la guèle",

jouera à l'orchestre, oui dà, à l'orchestre, et jusqu'au soir. Quoi? mais tout ce qu'il y a de plus en vogue. "Mon Paris"? allons pour "Mon Paris". Ah! qu'il était beau, ce tantôt, notre petit village!... "Emilienne"? voici... "C'est pour mon papa"? voilà... "Ma Gigolette", aussi, si voulez... Et "Bouboule", le Roi du cirage!... Ainsi toute l'après midi, nous aurons concert. Voilà qui donnera du courage aux grands et aux petits qui s'essaieront, au milieu d'une hilarité générale et de bon aloi, dans la course à pied, dans la course en sac, dans le saut à la perche... véritables sports comme nous en avons à Maurice le jour où les policiers font leur parade annuelle aux Line Barracks.

C'est une course à dos de bourriques—récalcitrantes et têtues—qui ouvre la série. Désoiplants, ces baudets qui caracoient, faisant mordre parfois la poussière aux cavaliers improvés que l'attrait de la palme victorieuse remet aussitôt à califourchon: c'est d'une gaiété à en être malade; tout le monde s'esclaffe, riant de l'éclat des dents blanches qui étincellent sur les figures noires. La course au macatia?* Il n'y a pas de doute, toutes ces belles qui, les mains attachées dans le dos, concourent à man-ger au plus vite le morceau de pain pendu à une

ficelle, se sont fait aujourd'hui des bouches d'ogresse, des bouches qui ne sont plus en cœur: elles s'étaisent jusqu'aux oreilles, et prendraient, s'il était possible, la place du nez et du menton. Et les dents sont bien longues, qui mordent à l'ajout après les mille contorsions du corps... Ces performances dans les sauts à la perche, dans les sauts en longueur...

... Le temps passe vite, à s'amuser ainsi: il est près de 4 heures $\frac{1}{2}$. Allons, vite, le "tug of war": d'un côté les garçons et de l'autre les filles Pauvres petites! Non, il n'y a rien à faire avec ces bandits de garçons; et ce n'était pas la seine, n'est-ce pas, de les narguer si fort... après avoir essayé les muscles des "commanden",* et des "artisans,"† nous nous rendons à bord de la mer. Des régates? Non, la brise ne souffle pas; nous nous contenterons d'une course à la nage. Dans la baleinière, avec d'autres ameurs, je vais conduire au large sept ou huit vateurs: un plongeon, une éruption d'écumante; et les têtes reparaissent un peu plus loin; les bras s'allongent et battent la mer en efforts physiques de désirs. Nous, nous suivons la course pour ramasser les quelque deux ou trois

* sorte de pain sans levain, très indigeste; donne plutôt l'impression de mastic.

† ce rit les menuisiers, forgerons etc... sont ordinairement rencontrés dans les îles comme occupant une situation libérale...

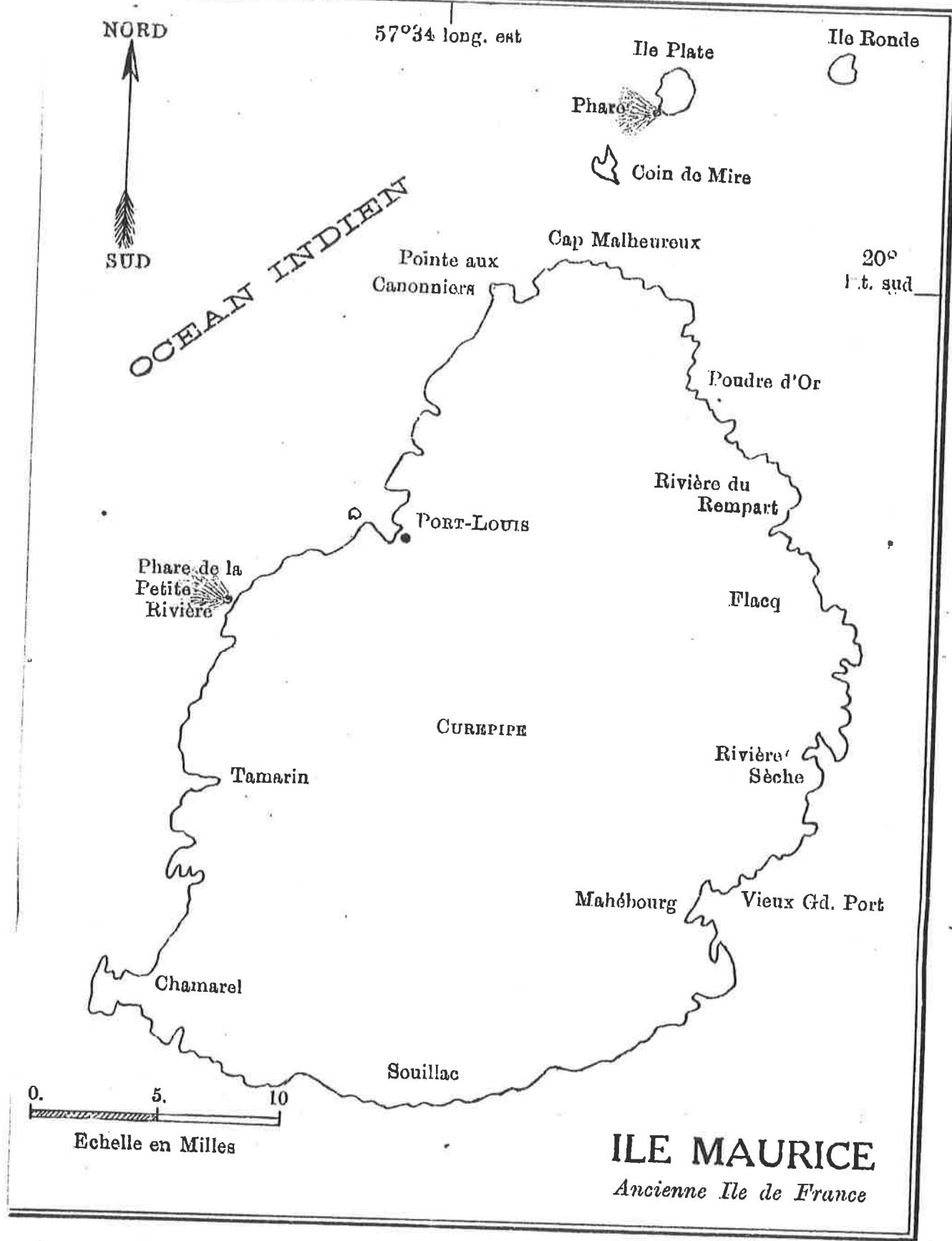
qui s'étaient crus très endurants et qui abandonnent la partie...

Un rafraîchissement général clôture la fête nous allons à la chapelle pour remercier le Bon Dieu de nous avoir accordé une si bonne et si belle journée. Ainsi, la bénédiction du Très Saint Sacrement termine notre solennité de Noël — la première, et l'unique peut-être — qui restera dans les annales de l'Île et dans l'esprit des gens souvenir impérissable.

Je revois un moment mes enfants le premiere communion ; et fatigués, mais contents, nous allons nous reposer...

Mardi 26 décembre

Bien charmante notre messe de première communion, qui aujourd'hui, pour la circonsistance, avait été retardée jusqu'à 6 heures. Le travail ne commencera qu'après la cérémonie, en sorte que, comme à l'ordinaire, l'absence est bien nombreuse. Les enfants chantent eux-mêmes les cantiques ; puis, recueillis — beaucoup d'entre eux accompagnés de leurs parents qui s'approchent de la Sainte Table — ils viennent, les petits et les grands, remercier pour la première fois le Dieu qui s'est enfant pour nous, un jour de décembre comme celui d'hier... Que de prières à faire monter vers le



ciel, que de grâces à demander au Petit de la crèche... J'espère que toutes ces fêtes passées porteront des fruits d'amendement, et que, peu à peu, la véritable notion des choses religieuses reviendra dans les coûrs égarés.

Cette après-midi, j'ai réuni mes petits ; et en bande, après une instruction et le chant de quelques cantiques, nous sommes allés à l'ex-trémité de la Pointe de l'Est, sur la plage de sable fin, pour chercher la brise, trop faible encore, qui fera marcher nos jolis bateaux à voile et à balancier, élégamment travaillés par les garçons.

Et le soir nous retrouve à la chapelle, sous la pluie — hélas ! pour la cérémonie de la confirmation ; j'ai renvoyé à demain, à cause du mauvais temps, le renouvellement des messes du baptême et l'imposition des scapulaires.

Mercredi 27 décembre

Le temps s'est remis au beau dans la nuit ; et ce matin, bien que plus restreinte, l'assistance était assez raisonnable...

Il me faut commencer les préparatifs du départ. Toujours chagrinants, ces départs ; on sent la présence du prêtre tellement nécessaire au milieu de ce pauvre monde ! Mais il faut partir. Heureusement que l'espoir demeure de

revenir bientôt, et qui sait, peut-être de rester plus longtemps.

Ce n'est que demain, il est vrai, que le Diégo se mettra en route; mais tout doit être prêt avant la soirée; aussi je ne garde avec moi que les deux caisses de la chapelle que j'arrimerai en grande hâte demain, quand j'aurai terminé ma Messe.

Après le travail, à 5 heures, la cloche a sonné tout le monde au cimetière pour la bénédiction des tombes. C'est là que je donne mes dernières recommandations; et, dans une prière commune, nous demandons au Bon Dieu, au pied de la croix qui veillera sur nos corps un jour, de garder dans nos âmes la vie dont nous avons vécu les jours précédents, par le souvenir de la présence de Notre Seigneur qui veut régner sur tous les coeurs.

Jeudi 28 décembre

Départ... Sainte Messe célébrée à 5 heures $\frac{1}{2}$, promesse de revenir dans quelques mois n'atténue pas la peine de la séparation. Hélas! aujourd'hui, l'heure a sonné de partir; et "partir, c'est mourir un peu..."

A 6 heures, je bouclais mes malles, et aussitôt les faisais embarquer. Il ne me reste plus rien

à terre — rien en fait de matériel... J'espère que j'y ai laissé beaucoup de grâces et de bénédictions. En disant mon breviaire, je recompte une dernière tournée au camp: la plupart sont venus me dire au revoir avant de prendre leur travail, mais les vieux sont restés dans les cases. J'aurai le temps de les voir: car le Diégo, avant d'avoir fini de décoller du wharf, me laissera bien trois heures devant moi, en sorte que nous pourrons encore déjeuner à terre.

Comme je comprends le serrement des coeurs au départ du navire: c'est en quelque sorte la seule chose qui les relie au monde. Les pauvres, ils sont tellement seuls! C'est le monde qui s'en va, lorsque, paré de ses grandes ailes, le bâtiment s'envole. Et pour moi... Ce n'est pas le Bon Dieu que je leur enlève; car la communion spirituelle demeurera dans les âmes, au moins dans plusieurs; mais c'est quand même un peu du Bon Dieu qu'ils n'ont plus...

Le temps lui-même pleure: sous une averse torrentielle, nous sortons de la baie; le ciel est bas, couvert; on ne voit rien de la terre, rien devant soi. Mais pour nous permettre de bien prendre la passe près de l'Île Majaz (Île de l'Ouest) une éclaircie se fait, lumineuse; les houles du large nous emportent: il est 2 heures. Jusqu'au soir, nous borderons le rivage (bord

dehors) de la branche est de Diégo Garcia, en route pour Port Louis.

A 6 heures, le ciel entend notre prière ; et bientôt je vais dormir, essayant de compenser un peu par le sommeil les fatigues des jours précédents.

IX

RETOUR

Vendredi 29 décembre

Trop calme la brise et trop calme la mer. A 8 heures ce matin, de la vergue de grand perroquet on aperçoit encore distinctement la ligne de Diégo Garcia.

Samedi 30 décembre

On le sent, l'année est fatiguée, prête à ex-pirer ; plus de force, plus d'énergie. Nous n'avons pas parcouru beaucoup de chemin : depuis Diégo, 66 milles. Sur la carte nous pointons $8^{\circ}36$ lat. sud et 72° long. est.

Je ne sais par quelle indiscretion on eut connaissance à bord de mon anniversaire ; mais je soupçonne fort un vieux marin, russe et malin

comme une légion de renards. Toujours est-il que

le capitaine a retrouvé dans les soutes du navire une fine bouteille que l'on croyait liquidée depuis longtemps. Bonne surprise ; et ainsi mes ans déjà passés ont vu naître et baptiser un petit frère qui, j'espère, fera honneur à ses aînés. Cela fait toujours plaisir, même quand on veut paraître affirmer le contraire par des minauderies qui n'ont rien de réel. Et ma foi, j'ai été très heureux de la chose. Puisse, une autre fois, un anniversaire semblable être vécu dans les mêmes circonstances. Et pourquoi pas ?...

Dimanche 31 décembre

Plus d'apathie encore qu'hier. C'est presque de la langueur, la langueur agonisante de l'année qui meurt et qui se laisse tomber, sans résistance, fatallement, dans la nuit des temps écoulés.

Au quart de 8 heures, office du dimanche, dernier de cette année. Après avoir remercié le Bon Dieu des grâces accordées, et demandé le pardon de nos fautes commises, nous l'avons supplié de nous bénir pour les jours qui vont suivre...

59 milles sont encore pris sur le trajet du retour ; sur la carte, notre position étant établie par 9°24 lat. sud et 71°35 long. est. Demain,

R. DUSSEIGNE

dans toute sa jeunesse et son orgueil de nouveauté, 1934 nous prêtera peut-être l'appui de sa force, de sa vigueur, accordant à nos voiles, comme don de joyeux avènement, la brise et la mer favorables...

La lune, blaflardement brillante dans son halo vitreux, semble vouloir pleurer...

Lundi 1^{er} janvier 1934

Joyeux avènement ?... Un peu brutale, cette entrée dans le monde de l'année qui commence. Ah ! certes, nous n'avions pas demandé autant...

A minuit, les vents se sont levés, soufflant du N. O. ; et jusqu'au matin, sous un ciel timidement moyen, ils nous portent, le navire gourvant S. O.

Nous avons pu toutefois nous rassembler autour du grand panneau pour les cérémonies habituelles de nos dimanches en mer. Il est bon de commencer l'année ainsi ; quelle que soit la violence des éléments, Dieu et la Vierge ne pourront que nous être propices.

Le ciel se couvre, prenant la teinte noirâtre des grains dont il est chargé et qui s'annoncent de plus en plus consistants et énormes au dessus du Diégo. Il faut diminuer la toile ; car le vent souffle en bourrasque à une allure d'enfer. Solide quand même, couché alterna-

tivement sur ses deux bords, bousculé par la mer qui se fait plus grosse et dont les vagues s'entrechoquent et éclatent d'une façon sinistre, le bâtiment se balance avec brutalité sous les coups de béliers qu'on entend sur la coque, et commence d'embarquer. On cargue les perroquets, ainsi que le clin foc, la voile d'étaï de perroquet et la flèche...

Et voici que, venant ajouter à l'émotion naissante, l'on constate une baisse barométrique, minime sans doute à ces premiers instants, mais qui s'accentuera de plus en plus. Il n'y a pas d'illusion : nous sommes pris dans un ouragan... Un cyclone ?...

A 9 heures 15, il faut réduire encore la surface de toile : on amène le petit volant, et l'on cargue la grand voile. Le vent ne cesse pas ses excentricités ; et toujours plus fou, il emporte, vers 10 heures, une partie du grand volant dont on est obligé d'amener la vergue pour sauver le reste de la toile.

C'est l'immense et lugubre crescendo des éléments autour de nous. La brise est devenue rafale, la mer est écumanée de colère en attendant qu'elle le soit de rage ; le ciel charrie du cuivre ; le baromètre continue de baisser ; et les vagues et les paquets de mer ont fait de notre pont un habitacle de choix, semble-t-il... Il faut encore diminuer la voilure. A midi, c'est la

misaine et la brigantine que l'on cargue ; et ainsi, une partie de l'après midi, nous allons du train de voleurs qui s'enfuient, sous la pluie, sous le vent, brutallement, sur un océan déchaîné.

Et la baisse s'accentue toujours au cadran barométrique...

Il est 3 heures. Devant une telle opiniâtréte

des éléments qui ne veulent pas se calmer, le capitaine décide de virer de bord, et l'on prend la cape babord amures. L'horizon se rapproche ; il se referme sur nous — pour nous écraser ?... Ah ! certes, "l'homme n'est qu'un roseau, mais un roseau pensant". L'univers tout entier peut se liguer contre lui pour l'anéantir ; il reste, lui, roseau, plus grand que l'univers parce qu'il sait qu'il pense et qu'il peut garder sa fierté pleine d'espoirs, et son âme résignée devant la brutalité stupide des éléments qui veulent l'engloutir... Mais malgré cette fierté, cet orgueil, comme l'on sent quand même la mesquinerie de son être dans de telles circonstances... Un bouchon, un fêtu, tels nous nous trouvons sur la mer grande. Heureux sommes-nous, si par dessus le voile épais des grains qui s'amoncellent avec fureur, notre espérance monte vers Dieu, vers l'Etoile de la mer qui protègeront nos vies...

Dans le treillis opaque que le ciel a trame

autour de nous, tout à coup surgissent, à environ trois milles sur notre avant tribord, une cheminée, deux mâts : c'est un vapeur de la compagnie "Blue Funnel", nous semble-t-il, qui, comme nous, fuit le temps. Il danse, lui aussi, la triste et sinistre danse du navire qui veut échapper à la détresse. Fantôme, laboureur de mer... La vision ne dure qu'un instant, et le bateau s'en va. De nouveau, c'est la solitude farouche entre le sombre firmament et les vagues mauvaises...

Une rafale encore ; et le grand bas ris se déchire par babord. Alors, au prix d'efforts inouis, d'efforts tragiques, l'équipage sur les vergues monte, pour serrer la voile du côté déchiré afin qu'elle puisse tenir la cape du côté de tribord. Le navire s'incline ; il y a sur le pont de l'eau jusqu'aux genoux ; et les paquets de mer sautent, brutalement, sur le gaillard qui s'enfonce, sur la dunette qui se recouvre et jusque sur les roofs.

Le cyclone fait rage : car nous sommes pris dans un cyclone qui s'est formé sur nous.

Le vent s'acharne encore sur notre grand bas ris déjà déchiré et ramassé à babord. Cette fois, c'est le côté tribord qui s'ouvre d'une immense blessure. Il faut charger toute cette toile afin qu'elle ne soit pas emportée par le vent ; et pour la remplacer, la grande voile, en

hâte, est moitié bordée à tribord, permettant ainsi au navire de continuer à tenir la cape. Avec la même hâte, le grand panneau a été fermé, le grand panneau dans lequel les passagers, avec l'angoisse du désespoir, se sont entassés, hurlant de terreur et de délire...

Et, pour ajouter à l'horreur et à la sinistre beauté de cet effrayant spectacle, la lune, ricanante et blaflarde, se joue entre deux grains, semblable à un rictus sadique de vieillard qui, malgré sa décrépitude, voudrait encore jouir de la vie...

Mardi 2 janvier

Gris ardoise, le jour s'est levé. De ses bras dénudés, (il n'a gardé que deux focs, le petit bas ris, la moitié de la grande voile et le foc d'artimon) le Diégo fouette l'air chargé encore, comme semblant chercher, mais en vain, le point d'appui qui ne peut exister. Il se balance, fantastique, sur l'océan toujours en délire : on dirait qu'il va se coucher sur ses vergues pour ne plus se relever. Il faut se cramponner aux cordages pour ne pas se voir entraîné, emporté par la houle violente ; quel effroi de constater l'angle que fait notre pont avec la surface imaginée horizontale de la mer affolée !... Et quand le navire s'est relevé d'un bord, il se penche sur l'autre, embarquant sans cesse des paquets énormes qui circulent sur le pont, le

gaillard, la dunette, ajoutant leurs roulements effrénés aux furieux hurlements de la mer.

... Il fait jour. C'est le moment de remettre un peu d'ordre dans la masure. Et, comme hier, c'est la tragique balançoire qui recommence son jeu pour les matelots exténués (personne n'a pu se reposer depuis hier à midi); car il faut déverguer le grand bas ris et le grand volant pour leur donner leurs remplaçants. Tous les marins sont sur les vergues, terrifiante grappe humaine secouée avec frénésie par le vent soufflant toujours en bourrasque : moins brutalement se joue la brise dans les arbres en fleurs.

Enfin, tout est paré ; et quand midi arrive, le temps légèrement s'éclaircit. Mais la mer reste mauvaise, et le vent, rageur. Il est possible cependant d'établir la misaine... Le baromètre est stationnaire.

Pour notre déjeuner, nous avons dû nous contenter de biscuits : il n'y a pas moyen d'allumer une bûche... Dans les cabines, c'est un désordre épouvantable : tout a basculé, chaviré, et nage dans l'eau qui, malgré les précautions prises, a envahi le plancher. Dans les cageottes de volailles, amarrées sur le pont, c'est par douzaines que l'on compte les décès : pauvres poules mouillées ! Au moins, celles qui n'ont pas encore expiré, mais tout juste, pourront

R. DUSSECRE

servir à notre repas de ce soir ; car ce soir, si le temps continue à s'améliorer, il sera possible peut-être de préparer quelque chose...

A 3^e heures de l'après-midi, absolument à la même heure qu'hier, sur notre avant tribord, le même navire selon toute apparence surgit. C'est un "Blue Funnel" également ; et l'aspect de ses mâts et de sa cheminée est identique à la vision de la veille. Il nous aperçoit. Quelle triste mine devons-nous avoir ; et quelle impression lui avons-nous produite ! Pauvre bâtiment que le nôtre, gambadant, sautant comme une "touque"*, vide sur la mer toujours énorme. Il arrive sur nous. Lui aussi, il danse : les vagues ne le ménagent pas ; mais il vient malgré tout nous rendre visite. Et, pendant qu'il tourne autour de nous, de part et d'autre, les signaux s'échangent : noms respectifs d'abord, puis les nouvelles. A notre demande, il a dû envoyer un sans-fil à Maurice :

— Report us to Mauritius. All well.

Et gentiment il nous répond, en reprenant sa force de vapeur pour continuer sa route :

— Bon voyage.

Impressionnant spectacle, que celui de ces deux navires, maltraités par les flots, se rejoignant après plus de 24 heures de misère, sur

* espèce de baril en fer blanc ou en tôle.

le vaste océan, pour se donner le réconfort d'une présence amie et se saluer au nom du pays; car tous les deux battent le même pavillon— britannique — amené, puis hissé par trois fois en signe de bonjour...

Et le vapeur s'en va, se dirigeant vers le N. O., tandis que de notre côté, nous songeons à reprendre le cap sur Maurice; car jusqu'à présent nous allons toujours, fuyant le temps, à l'opposé de notre port d'attache. Le baromètre, d'ailleurs, monte légèrement, bien que la mer soit encore agitée de la secousses du cyclone évité. A 4 heures donc, nous virons de bord et la brise nous porte, cherchant à devenir, elle aussi, raisonnable.

Ainsi s'en vont les heures, jusqu'à ce que, au soir, le Diégo puisse reprendre ses deux perroquets et sa brigantine. Enfin, cette nuit, nous pourrons nous reposer. Toutefois, il ne nous a pas encore été possible de nous rassembler au pied du grand mât, comme nous en avions coutume, pour notre prière; mais je suis certain que personne, aujourd'hui, n'aura oublié de remercier le ciel de nous avoir épargné les malheurs que nous étions sur le point de subir.

Mercredi 3 janvier

Progressivement, le vent et la mer mollissent. Mais l'agitation des jours précédents continue

de se manifester. N'importe ! Tout est sauf maintenant; et à midi, nous avons pu, grâce au soleil encore timide, fixer notre position sur la carte: 10°51 lat. sud et 70°54 long. est. Depuis le 31 décembre 1933 (point marqué ce jour) nous avons parcouru 110 milles sur notre route vers Maurice; car avec nos courses folles et la folie du temps, il nous a été impossible de relever quoi que ce soit sur la carte.

Combien ferventes ont été nos prières ce soir! Depuis le 1er janvier au matin, c'est la première fois que nous nous retrouvons tous ensemble et très bien. Remerciements; actions de grâces...

Jeudi 4 janvier

Tout est redevenu à peu près normal. Bien porté par la brise, le Diégo a couvert, depuis hier jusqu'à midi aujourd'hui, 136 milles, nous mettant ainsi dans la position: 12°23 lat. sud et 69°14 long. est.

Vendredi 5 janvier

Depuis ce matin, la brise et la mer se sont retirées ensemble: c'est le calme après la tempête. Ainsi, dans la vie, toutes les choses se balancent: grandes douleurs, grandes joies; succès, revers; et, comme le dit si bien un vieux refrain de régiment:

*Après la marche, c'est la pause,
Après la pluie, c'est le beau temps...*

Sans doute : mais cela ne fait pas notre affaire.

Car notre élan s'en est trouvé arrêté d'un coup ; nous n'avons parcouru en effet que 66 milles, pointant sur la carte $13^{\circ}03$ lat. sud et $68^{\circ}19$ long. est.

Samedi 6 janvier

Une légère brise E. S. E. semble vouloir se lever depuis 2 heures, ce matin ; mais pour combien de temps ? C'est un peu navrant de constater qu'à midi nous n'avions fait que 31 milles, nous trouvant par $13^{\circ}18$ lat. sud et $67^{\circ}50$ long. est. Le ciel oublie certainement que nous avons estimé notre retour à Maurice vers le 10 janvier. Je crois qu'il serait bon de nous dépêcher pour ne pas manquer à nos pronostics.

Aujourd'hui, fête des Rois. Il nous faudrait cache pas... Mais, c'est peut-être pour briller plus belle et nous conduire plus vite qu'elle disparaît, comme elle fit autrefois pour les Mages qui venaient se prosterner à la crèche... Nous attendons ; du reste, nous n'avons pas autre chose à faire — nous du moins, car depuis deux jours l'équipage s'occupe de rema-

nier un peu le bord afin de garder malgré tout au navire une apparence convenable.

Dimanche 7 janvier

Encore un dimanche en mer. Sera-ce le dernier ? Tous, nous l'espérons, et avec d'autant plus de confiance que la mer commence de s'idéaliser. La brise a rallié au S. E., et nous lui laissons doucement le temps de prendre son élan définitif qui nous conduira jusqu'à Port Louis. Aujourd'hui, c'est mieux qu'hier : nous sommes par $13^{\circ}56$ lat. sud et $66^{\circ}36$ long. est, après avoir totalisé 83 milles.

Dans l'après-midi, vers 2 heures, les vents, complètement du S.E., deviennent magnifiques : l'étrave du navire jette des écumes bouillonnantes à droite et à gauche ; et l'on voit, à travers les dalots et les sabords, la mer qui s'enfuit, moutonnant encore à l'arrière du Diégo.

Ce matin, au cours de notre office dominical, nous avons évoqué le souvenir des Mages adorant l'Enfant-Dieu, en même temps que nos pensées allaienr aussi à Nazareth contempler le spectacle édifiant de la Sainte Famille. Que nos prières soient une source de grâces pour les chrétiens des îles, car ils ne sont jamais oubliés dans nos réunions, soit du dimanche, soit de tous les soirs.

Lundi 8 janvier

A midi, $15^{\circ}27$ lat. sud, et $64^{\circ}19$ long. est.
Nous avons parcouru 161 milles.

Mardi 9 janvier

Bien bonne journée aujourd'hui. La brise avait fraîchi dans la soirée d'hier, et davantage encore dans la nuit; elle n'a pas diminué ses ardeurs: et nous avons relevé $17^{\circ}27$ lat. sud et $61^{\circ}52$ long. est, ce qui nous donne une distance de 183 milles.

Le Diégo est splendide, toutes ses voiles débordent et gonflées comme des autres. Sans tremblements ni secousses, bien calé sur tribord par la force du vent dans la toile, il coupe à une allure régulière la mer très calme qui s'ouvre à son étrave, large, profonde, en un triangle d'écumes dont les moutons vont expirant sur les branches latérales. Le ciel, d'un bleu très pur, se cotonne de petits nuages blancs; et le soleil s'amuse sur les flots...

Mercredi 10 janvier

Vraiment, pour ces derniers jours, nous sommes favorisés. Tel un cheval s'élançant, le travail terminé, attiré par les senteurs d'avoine; tel aussi le Diégo bondit sur la mer, sans souci des éclaboussures qui jaillissent parfois un peu

brutales sur le pont. Mais ce n'est rien: cela ressemble à des cabrioles de joie, à des piaffements d'impatience; on dirait qu'il sent son port d'attache et qu'il se dépêche pour rentrer au plus vite. Nous relevons sur la carte, à midi, $19^{\circ}23$ lat. sud et $59^{\circ}04$ long. est, totalisant la jolie distance de 205 milles. Aussi, ce soir, nous

et mes certains d'apercevoir la terre.

En effet, vers 5 heures $\frac{1}{2}$, sur l'horizon laiteux et brillant, haute comme une pomme, l'Île Ronde s'élève, nuageuse. Ce n'est plus pour nous qu'une affaire de quelques heures, car le Diégo boit la route devant lui. Et il n'est pas 8 heures du soir (le soleil étant couché depuis longtemps déjà) que l'immensité sombre se brise par moment sous une queue de comète qui s'élance de la mer: c'est le phare l'Île Plate qui jette ses signaux avertisseurs. On dirait de grands bras de lumières qui s'agitent. Bientôt c'est le globe de feu qui perce l'horizon; il apparaît, disparaît à intervalles réguliers... Tout simple, ce geste d'un phare qui éclaire la profonde obscurité marine; mais au terme du voyage, cette lueur vivante et révélant le port serait capable de donner l'enthousiasme dont viendraient autrefois les hellènes à la vue de la mer...

Dans la nuit qui se fait plus dense, l'estompe de l'Île Plate devient plus consistante; la lumière du phare, nous prenant par le travers à

tribord promène sur le navire un pinceau de clarté, tandis qu'à bâbord la masse immense et sombre du Coin de Mire, semblable à l'étrave gigantesque d'un navire naufragé, se dresse.

Jeudi 11 janvier

Il est minuit lorsque nous doublons le rocher; et le phare de la Petite Rivière, qui tout à l'heure battait l'obscurité de ses rais de lumière, se rapproche. Nous ne pouvons distinguer la ligne de la côte; mais nous la dessinons d'après la position des feux: à notre poupe, très loin, l'Île Plate qui s'efface, et devant nous, la Petite Rivière qui grossit de plus en plus...

Enfin, à 3 heures, nous sommes au mouillage devant la rade de Port Louis; il nous faudra attendre le pilote et le médecin du port avant de gagner la baie. On jette l'ancre. Là-bas, au fond, les lampadaires du Pleasure Ground égrainent un chapelet d'étoiles; et plus à notre gauche, il semble que des paillettes d'argent se soient accrochées là et là et en grand nombre sur le rideau encore sombre de la terre.

Le jour paraît, et la ville s'éveille. Dans le ciel très clair, le cirque des montagnes environnant Port Louis se détache imposant, gardien vigilant et fidèle; et déjà, ce matin, la montagne du Pouce a passé à son doigt son anneau de nuage.

Comme un essaim d'abeilles, les petits canots du port sont sortis; et tandis que les deux remorqueurs, Paul et Virginie, nous ont conduits dans le chenal, les rames impatientes s'agencent autour du Diégo: bariolage d'indiens, de musulmans et de créoles...

... La Sainte Vierge, en son église de l'Immaculée, avait reçu mon "au revoir" et entendu mes prières de demandes; quelles actions de grâces ne lui ai-je pas rendues ce matin au cours de la Sainte Messe que j'ai tenu à célebrer chez elle!

*Salut, ô Vierge Immaculée,
Brillante étoile du matin,
Que l'âme, ici-bas exilée,
N'a jamais invoquée en vain;
De tes enfants exaucé les prières,
Du haut du ciel daigne les protéger;
Mère bénie entre toutes les mères,
Sois nous propice à l'heure du danger!*

Que Marie veille sur nos chrétiens des îles, je les remets entre ses mains bénies...

X

CONCLUSION

La supériorité d'un devoir s'impose de par son caractère. Or, d'une manière générale, le devoir de l'heure présente est celui-ci: travailler au relèvement de la moralité par le redressement des consciences. Mais en particulier, de quelle façon le remplir, ce devoir? On aura beau faire, présenter aux jeunes des idéals philanthropiques, canaliser leurs efforts, les pousser dans des œuvres, très belles sans doute, mais que l'on pourrait appeler de détente; s'il n'y a pas à la base Notre-Seigneur et son Evangelie, les énergies mises en action ne pourront obtenir leur plein rendement, pour ne pas dire

qu'elles ne l'obtiendront aucunement : « *Sine me, nihil potestis facere.* » Où et mieux trouver la solution, sinon dans le problème religieux, dans une pratique plus vraie de la religion ?

Cette religion, il faut la présenter aux âmes. Or, il y a sur la terre des âmes chrétiennes, qui souffrent d'être privées des grâces auxquelles elles ont droit, puisqu'elles sont chrétiennes.

Et ces grâces, elles ne peuvent les recevoir toutes, parce qu'il n'y a pas assez de prêtres ; parce qu'il n'y a pas assez de semeurs d'évangile ; parce que, dans le moment où nous vivons, et qui établit, entre ce que fut la valeur des jeunes gens et des hommes d'autrefois — loin dans le passé, cependant — et la mortalité des jeunes d'aujourd'hui, un si déconcertant contraste (décourageant ? Non), parce que, après de belles dépenses de nobles énergies, on rencontre bien souvent, hélas ! trop de veulerie pour tout ce qui s'appelle sacrifice. Pourquoi n'y a-t-il pas plus de concordance entre le Devoir, reconnu, et l'acceptation des peines qu'il comporte ?

Le facteur essentiel du redressement général, c'est le Sacerdoce. Nous le savons ; il y a des cœurs vaillants et remplis de désirs d'action. Mais pourquoi ces sentiments restent-ils la plupart du temps tout platoniques ? Manque

de courage ? Recul instinctif devant tout ce qui peine ? Intimidation de la part... des parents... des amis ? Alors, respect humain ?...

Nos chrétiens sont nombreux, dispersés ; et pas débordés, parce qu'en trop petit nombre ? Que ceux — les jeunes surtout — qui ne sont pas encore atteints par le mal du siècle ; que ceux qui, affaiblis, voudraient retrouver et revivre leurs élans d'autrefois, relisent et méditent cette page de l'Evangile.

... « *Et Jésus parcourrait toutes les villes et les bourgades, enseignant dans les synagogues, préchant l'Evangile du royaume, et guérissant toute maladie et toute infirmité. Or, en voyant cette multitude d'hommes, il fut ému de compassion pour eux, parce qu'ils étaient harassés et abattus, comme des brebis sans pasteur. Alors il dit à ses disciples : "La moisson est grande, mais les ouvriers sont en petit nombre. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson."*

(Matth. ix 35-38)

Que répondront-ils à cela ? Sera-ce par la spontanéité généreuse des apôtres ?

... « *Comme il marchait le long de la mer de*

CONCLUSION

Galilée, Jésus vit deux frères, Simon, appelé

Pierre, et André, son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer ; car ils étaient pécheurs. Et il leur dit : " Suivez-moi, et je vous ferai pécheurs d'hommes." Eux, aussitôt, laissant leurs filets, le suivirent. S'avancant plus loin, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, père Zébédée, réparant leurs filets ; et ils les appela. Eux aussi, laissant à l'heure même leur barque et leur père, le suivirent. "

Ou bien, sera-ce par la crainte, la peur du sacrifice, témoin le jeune homme de l'Évangile ?

"... Et voici qu'un jeune homme l'abordant, pour avoir la vie éternelle ?" Jésus lui répondit : " Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon. Que si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. — " Lesquels ? " dit-il. Jésus répondit : " Tu ne tueras point ; tu ne commettras point d'adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne rendras pas de faux témoignage. Honore ton père et ta mère, et aime ton prochain comme toi-même. " Le jeune homme lui dit : " J'ai observé tous ces commandements depuis mon enfance ; que me manque-t-il en-

R. DUSSECRE

core ? " Jésus lui dit : " Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi. "

Lorsqu'il eut entendu ces paroles, le jeune homme s'en alla, triste, car il avait de grands biens."

(Matth. xix 16-22)

Ainsi, la position est nette. Et maintenant, âmes jeunes et généreuse c'est à vous de parler et d'agir.

